

LES FABLES

DE

LA FONTAINE

TRADUITES LIBREMENT OU IMITÉES
EN VERS PROVENÇAUX

SUIVIES DE

POÉSIES DIVERSES

PAR HIPPOLYTE LAIDET

De Marseille

~~~~~  
TOME II  
~~~~~

MARSEILLE

MARIUS LEBON, LIBRAIRE

RUE PARADIS, 43

—
1880

Les Fables de la Fontaine

traduites librement ou imitées en vers provençaux

Poésies diverses

par Hippolyte Laidet
de Marseille

Tome II

Marseille

1880

PREFACE

Lorsque j'écrivis, il y a environ trois mois, la courte et bien inoffensive préface qui se trouve en tête du premier volume de mes traductions, ou imitations, des Fables de La Fontaine, j'étais loin de m'attendre à toutes les objections qui m'ont été faites depuis, sur l'orthographe que j'ai suivie, et sur le dialecte dont je me suis servi dans ce livre.

Un journal littéraire, que l'on imprime à Aix (B.-d.-R.) et qui s'appelle Lou Brusc (La Ruche), entouré d'abeilles malignes et tant soit peu venimeuse, dit qu'il voudrait bien savoir au juste sur quels textes anciens je m'appuie pour écrire le provençal. Il fait, au surplus, de mon premier volume, un éloge flatteur, pour dorer la pilule et me la faire avaler sans en sentir l'amertume. Mais il s'est mépris sur le sens d'un paragraphe de ma préface, où je dis que j'ai trouvé mon orthographe dans les anciens manuscrits des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles. Il a cru, cet apiculteur plus ou moins philologue, que j'ai voulu parler de l'orthographe d'usage, c'est-à-dire de celle qui nous sert à écrire les mots de nos divers et nombreux dialectes provençaux. Il s'est mépris, dis-je, et je me suis empressé de relever son erreur, en lui faisant observer que ce n'est point là ce que je suis allé chercher dans les auteurs anciens: nous ne parlons plus ce langage aujourd'hui; il faudrait être dénué de toute intelligence linguistique pour employer ce provençal primitif, à moins que l'on voulut recourir à l'expédient de la plupart des écrivains provençaux de nos jours pour être compris: en effet, ils mettent une traduction française en regard de leurs œuvres; ce qui prouve évidemment qu'ils se reconnaissent inintelligibles pour leurs lecteurs. Comment! ils sont au centre de la Provence, ils écrivent, que je sache, pour les Provençaux, et ils donnent la traduction de leurs œuvres! Quelle langue écrivent-ils donc?

Ce n'est certes pas ce que j'ai voulu faire moi-même dans mon livre, puisque j'ai eu l'intention de me mettre à la portée de toutes les intelligences (excepté de celles qui ne comprennent pas ou qui feignent de ne pas comprendre le provençal), je ne sais pas si j'ai réussi, mais personne, jusqu'à présent, ne m'a demandé la traduction française.

Ce que j'ai cherché dans les anciens auteurs, ce sont les bases fondamentales de toute langue correcte et grammaticale; c'est l'orthographe de règle, à laquelle doivent se soumettre tous les idiomes en général et chacun de leurs dialectes en particulier, car presque tous en ont et surtout le provençal.

Cette orthographe de règle, dont je parle, consiste à écrire normalement et sans ambiguïté le singulier et le pluriel des noms substantifs et adjectifs, et le participe passé et l'infinitif des verbes, avec impossibilité de les confondre à la vue. Les mots ambigus sont les phrases amphibologiques; nous en avons déjà bien trop sans en augmenter encore le nombre: tout cela est simple comme bonjour!

Quant à la construction des mots, selon les usages des pays où l'on s'en sert, on peut y faire des concessions et des changements nombreux nécessités par la prononciation habituelle des habitants qui parlent les divers dialectes; mais en se soumettant toujours à l'immuable orthographe de règle prescrite par la grammaire générale.

La Ruche provençale, journal d'Aix, n'a pas encore répondu et j'attends sa réponse (li revendren, m'a-t-il dit) pour lui faire observer qu'il s'est singulièrement fourvoyé; car, ce brave Brusc me cite et

m'oppose La Vie de sainte Douceline, écrite en provençal, dialecte marseillais, dans le XIII^e siècle, par Madame Philippine de Porcellet, et que le savant chanoine deux fois docteur Albanès a traduite d'une manière si admirable.

Outre les anciens écrits que j'ai consultés et qui tous m'ont fortifié dans ma manière d'orthographier le provençal selon les règles générales, je trouve dans le bel ouvrage de l'abbé Albanès et dans presque toutes ses pages les principes de l'orthographe de règle que j'ai adoptée.

Le savant traducteur dit, il est vrai, dans ses prolégomènes, qu'au XIII^e siècle l'orthographe provençale était loin d'être fixée; il déclare aussi que le manuscrit qu'il a traduit n'est pas celui de l'auteur, mais seulement l'œuvre d'un copiste; malgré ces causes d'incertitude, on n'y peut pas méconnaître les principes fondamentaux de notre ancien idiome.

N'a-t-on pas dit aussi que l'orthographe que j'écris est moins savante et moins régulière que celle de messieurs les auteurs provençaux modernes? Mais, hélas! on voit bien que nous sommes sous l'influence du renversement de toute

vérité!!! Veuillez me prêter un moment d'attention:

Dans le mois de mars 1854, j'écrivis une lettre dans un journal dont je tairai le titre et qui ne s'imprimait pas à Marseille. Cette lettre était adressée à un poète provençal moderne des plus autorisés, homme que j'estime, que j'apprécie à sa juste valeur, écrivain aimable, fort instruit, fécond et très moral.

Ayant lu une dissertation de lui sur son orthographe moderne, je lui soumis les deux tableaux synoptiques suivants après le court préambule que voici:

— Il est évident, pour tout homme instruit, que les idiomes italien, espagnol, catalan, français et provençal ne sont que du latin plus ou moins et diversement modifié. Or, une langue qui dérive d'une autre doit avoir avec cette dernière des rapports orthographiques et syntaxiques plus ou moins intimes: ceci posé, veuillez voir les deux tableaux suivants:

VERBES

	Infinitif	Participe passé
Latin	Amare	Amatus
Italien	Amare	Amato
Espagnol	Amar	Amado
Catalan	Estimar	Estimat
Français	Aimer	Aimé
Provençal	Aimar	Aimat
Orthographe moderne	Ama	Ama

— Remarquez, lui dis-je, que l'r du latin est conservée, à l'infinitif, dans toutes ces orthographe, excepté dans la vôtre, et qu'elles écrivent toutes d'une manière différente l'infinitif et le participe passé, comme leur mère, ce que vous ne faites pas.

NOMS SUBSTANTIFS ET ADJECTIFS

	Singulier	Pluriel
Latin	Homo bonus	Homines boni
Italien	Uomo buone	Uomini buoni
Espagnol	Hombre buono	Hombres buenos
Catalan	Home bo	Homens hons
Français	Homme bon	Hommes bons
Provençal	Home bouen	Homes bouens
Orthographe moderne	Ome bon	Ome bon

Observez, je vous prie, que toutes ces langues ont une différence orthographique entre le singulier et le pluriel et que vous seul n'en avez pas.

Quant à l'orthographe d'usage, je suis tout disposé à vous faire beaucoup de concessions; mais je soutiens qu'il n'est pas permis à un écrivain instruit qui prend le provençal au sérieux, et qui s'en sert aussi bien que ce que vous le faites, de détruire de fond en comble son orthographe de règle.

Tout ceci, mon très aimable confrère, sans préjudice de la sincère amitié que je vous ai vouée depuis l'heureux jour où j'ai eu l'avantage de vous connaître.

Recevez, etc

H. LAIDET. — Février 1854.

Cette lettre demeura sans réponse dans le journal; mais j'en reçus une manuscrite, par la poste, quelques jours après; lettre précieuse, que je garde soigneusement, mais que je ne rends pas publique, ne voulant en aucune manière désobliger un ami.

La polémique en resta là:

Et le combat finit faute d'un combattant.

On voit que ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis opposé aux innovations modernes. Les occupations médicales m'avaient toujours détourné de reprendre la discussion: et d'ailleurs l'occasion ne s'offrant pas favorable, j'y avais presque renoncé mais puisqu'on m'attaque à cette heure, lorsque je suis très inoffensif, il faut bien que je me défende et que j'expose au public les raisons péremptoires de mon opposition.

Voulez-vous que nous traduisions ensemble, en français, quelques phrases, comme exemples d'orthographe provençale moderne? Les voici:

J'ai acheté deux cheval qui sont jeune, bon et beau.

Ces homme sont très original.

PHRASES AMPHIBOLOGIQUES:

Plus d'honneur que d'honneur (s?).

Femme (s?) vertueuse, vous serez bénie.

Homme (s?) méchant, vous serez maudit.

Je vais dîné. J'ai dîné.

Etc., etc., etc.

Un de mes amis, faisant partie de la société des poètes provençaux modernes; l'un des plus spirituels, des plus agréables, des plus sensibles; plusieurs fois couronné dans les concours; a fait paraître un joli volume dont il a eu la bonté de me faire hommage. Ce livre charmant contient des poésies délicieuses que j'ai lues avec le plus vif plaisir. Mais, quelle orthographe!.. Jugez-en par le titre de la couverture: AMOUR E PLOUR.

Qu'a-t-il voulu dire? Va-t-il chanter son amour ou ses amours? l'amour ou les amours? un pleur ou les pleurs?

— Amphibologie.

Et pourtant cet aimable poète est plein de cœur, de grâce?

de naturel et d'imagination... mais, je le répète, quelle orthographe de règle!... quel dommage qu'un esprit aussi poétique ait adopté cette erreur orthographique!

Puisque je suis en train de discuter et de prouver la vérité, la légitimité de la cause que je défends, je prendrai la liberté de parler d'un autre poète provençal (et français aussi) qui a bien voulu me faire l'honneur de m'offrir l'échange d'une de ses œuvres nombreuses avec la mienne (il a déjà écrit 36,000 vers et il espère aller jusqu'à 100,000, si Dieu lui prête vie). J'ai accepté cet échange avec empressement et reconnaissance, car il est très avantageux pour moi sous tous les rapports. C'est dans ce livre que j'ai trouvé, en guise de préface, une lettre que cet auteur a écrite à M. Pierre Larousse, pour le remercier d'un article biographique qu'il lui a consacré dans son grand Dictionnaire du XIXe siècle. Voici quelques passages de cette lettre:

— Je profiterai de l'occasion qui m'est offerte, en parlant de la langue provençale, pour aborder quelque peu la question orthographique.

Les poètes provençaux s'étaient divisés en deux camps: les uns, que nous appellerons, si vous voulez, les classiques, persistaient à charger notre idiome de lettres parasites et inutiles qui en détruisaient l'harmonie et les gracieuses assonances (Depuis si longtemps, on ne s'en était pas aperçu!); les autres,

les romantiques, voulaient la débarrasser de toutes les broussailles grammaticales dont on la hérissait. (Elles existaient pourtant depuis sa naissance.)

Quelques champions obstinés se sont retranchés derrière leur muraille de la Chine. Ils persévèrent à vouloir assujettir la poésie provençale aux formes disparates et à la prosodie de la poésie française. Le provençal, comme les langues hellénique et italienne, a ses dialectes variés et ses libertés linguistiques, sœurs de ses antiques libertés politiques. Elle a trop d'indépendance dans son caractère et ses allures pour se coucher volontairement sur le lit de Procuste.

A quoi bon mettre à l'infinitif des verbes l'appendice d'un r qui ne se prononce pas et, au pluriel, des s superflus? Pourquoi écrire les mots différemment de ce qu'on les prononce? La solution a été donnée par les Félibres qui ont rendu les ailes à la poésie... (après les lui avoir coupées), et ces derniers ont formé une grande unité au milieu de quelques diversités rétives et systématiquement récalcitrantes.

J'avoue, en toute humilité, que j'ai fait partie autrefois de la tribu des classiques; mais, partisan avant tout du progrès et ne voulant pas rester en arrière... je me suis empressé de prendre rang dans la glorieuse phalange commandée par Mistral, avec tous mes amis, avec l'élite et la majorité des poètes de la Provence.

Agréé, Monsieur, etc.

Eh bien! intelligent et impartial lecteur, vous qui n'êtes pas sous l'influence d'un parti pris, que dites-vous de ce raisonnement? Voilà un poète provençal, instruit, spirituel, très fécond, faisant les vers comme les pommiers font des pommes, et avec la même facilité; se servant très bien de sa langue, et l'écrivant très mal pourtant. Il doit avoir étudié notre idiome, son origine antique, ses modifications successives jusqu'à ce jour... Comment donc expliquer sa fugue de la tribu des classiques et sa préférence pour les romantiques?

Partisan avant tout du progrès, dit-il, et ne voulant pas rester en arrière, je me suis empressé de prendre rang dans la glorieuse phalange... avec l'élite des poètes de la Provence.

Mais, mon cher ami, lui dirais-je s'il était là (car c'est un ami) pouvez-vous considérer comme un progrès pour un écrivain d'élite, cette destruction totale des principes fondamentaux d'une langue antique qui tire son origine du latin? (du grec aussi) Pouvez-vous dire que cette langue a trop d'indépendance dans son caractère et ses allures pour se coucher volontairement sur le lit de Procuste? Mais, réfléchissez, mon cher confrère; c'est bien vous (les romantiques) qui, au mépris de toutes les traditions, l'avez couchée de force sur le lit de cet homme cruel et lui avez sans pitié retranché ses belles lettres de noblesse, que son père lui avait léguées pour preuves de sa respectable origine, mais qui sont, à la vérité, de grands embarras dans la versification.

Ah! loin d'avoir progressé et conservé la physionomie qu'elle avait aux XI^e et XII^e siècles, lorsque certains actes s'écrivaient en phrases alternatives latines et romanes (Statistique des Bouches-du-Rhône, t. 3, p. 156, XII^e siècle), vous l'avez mutilée et rendue méconnaissable dans ses singulier, pluriel, infinitif et participe. Lisez La Vie de sainte Douceline et vous y trouverez de nombreux passages comme celui-ci:

E per so que s'arma tengues plazent a Dieu, continuamens si lavava, e de jors e de nuegz, am gram plueia de lagremas; que a son cors ni a sa freolesa non perdonava. En tant que cant tot era malauta, non laissava passar aquella hora de la nuech que avia costumada de plorar.

Allons, messieurs les Félibres, avouez que si le torrent des âges doit entraîner, avec les vieux us et coutumes, le langage de nos pères, vous y aurez contribué pour une large part, en établissant un dernier schisme et en foulant aux pieds les règles unitaires qui pouvaient seules prolonger sa vie. Puissé-je voir, avant de mourir, un salutaire retour contre ces tendances regrettables; sinon je vous lègue une prédiction pénible à mon cœur. A force d'élaguer les soi-disant broussailles, dans un temps très prochain vos œuvres ne seront plus comprises de nos petits-fils, même accompagnées d'une traduction: le chant du cygne se sera fait entendre avec Mirèio; la langue provençale sera morte, non de sa belle mort mais par votre faute!

Il a suffi, hélas! de quelques années pour voir nos belles vignes détruites par le phylloxéra; serions-nous réellement condamnés à déplorer de même la perte du langage de nos aïeux, cruellement martyrisé par le Félibrige? Je me refuse à le croire et ma conviction demeure que sa vitalité résistera à ces attaques peu filiales.

LIBRE VIII

LA MOUART ET LOU MOURIBOND

(La Mort et Le Mourant)

Un Vieilh, qu'aviet cènt ans passats,
Vesèn la Nouart que l'èro prochi.
Un jour? li fasiet lou reprochi
Que sèis pas èroun troou pressats,
Et li disiet: — Laido pelado,
Quand vènes, durries avèrtir
Et nous faire la rampelado,
Alors si pourriam alestir;
Car sauriam que nous fau partir.
Espero encaro uno passado:
Vies que fau fenir moun castèou.
Aro qu'ai accampa de rèntos,
Que n'en jouissieou sènso crèntos,
De mèis jours sarres lou pastèou,
Et m'esquiches la gargamèllo
Coumo un passeroun au coustèou?
Espero doune, maigro femèllo,
Agues pacienco, au noum de Dieou!
Vau planter de pins pèr l'estieou:
Quand ma pignudo sera bèllo
Maridarai moun pichoun-fieou....
— Taiso-ti, mesquino cèrvèllo,
Li fet la Mouart; preparo-ti;
Durries èstre deja partit.
L'a mai de cènt ans que t'espèri,
N'a pas tant pèr toutis de tèms.
Alluquo, n'a que fan l'empèri
Et que moueroun dins soun printèms;
Tu sies lou soulet dins Marsilho,
Ti regardoun pèr merevilho,
Et tèis desirs soun pas countènts?
Anem; car se ti voulieou crèire
Vieouries de longo: lèis passiens
N'an jamais proun sastifatiens,
Ensouvèn-ti que t'ai fach vèire
Toun sort dedins millo ooucasiens:
Duvies prèndre tèis precautiens.

Vieilh libèrtin, à tu m'adrèissi
Pèr agarrir toun laid pecat.
Facho de picoussin brequat,
Camines touert, fau que t'adrèissi.
Tèns-ti lèst, ô marrit drapèou,
Sies plus qu'a douis dets doou toumbèou.
Tènes encaro à la richesso;
Fas riboto; prèstes d'argènt
Au trènto, au quaranto pèr cènt!....
Bèn qu'as ta carcasso en destresso,
Meritaries que cade jour
Vingt cooups de nèrvi sur l'esquino
Ti fessoun passar toun amour,
Ta groumandiso et ta rapino.
Songeo que sies dins lèis barbouns,

Escuro toun amo embrutido,
Vo dins lèis etèrnes carbouns
Ta vieilho carn sera restido.
Pènso à toun salut, faras bèn,
Car vas quitar tout autre bèn!

LOU GROULIER ET LOU BANQUIER

(Le Cordonnier et Le Banquier)

Un Groulier dedins sa barraquo
Trabailhavo et cantavo dur;
Mangeavo fouart, chimavo pur;
Lou dimenche preniet sa pichouno macaquo,
Ero fresc, gailhard coumo un pèy
Et viviet plus countènt qu'un Rèy.
Un Financier ventrut, plen de graisso et d'engano,
Aviet soun grand houstau à touquant la cabano
De Martin, lou Groulier, que cantavo toujours,
Et que veniet toutis lèis jours,
Quand doou soulèou l'aubetto adusiet lèis nouvèllos,
Recoumensar soun cant en piquan sèis semèllos:
La cambo mi fa mau; la cansoun de Marbrouk;
L'ér de la Crinolino ou bèn Lou pèiroou rout.

Lou boudenfle richas sabiet plus coumo faire:
Engourgat de louis d'or, de plesir et d'affaire,
Passavo la nuech blanquo, et puis quand, lou matin,
Anavo empigne lèis parpèllos,
Ausiet lou matinier Martin
Qu'eme sèis roumanços nouvèllos
Li fasiet sautar lèis cèrvèllos.
Plen de mourbin, un jour qu'aviet pas rèn dourmi,
Lou Cresus enfetat fa venir lou cantaire
Et li dis: — Martin, moun ami,
Digo un pauc, toun mètier, segur, ti rendè gaire:
Quand gagnes dins un an? — Yeou, dins un a'n, Moussu?
Ma fisto! v'ai jamais sachut;
Pèr va noutar fau saupre escrioure,
Et sabi que ressemelar,
Mettre uno pèço et l'assembler...
Basto que moun mestier tout l'an mi fasse vioure.
— Mais quant gagnes pèr jour? — Pèr jour, dis lou Groulier,
Qu'houro mai, qu'houro mens: s'adoubavi de bottos,
Aurieou pèr far fouesso ribotos;
Mais mauherousament travailhi qu'en soulier.
— Eh bèn, li dis lou Financier,
V'aquito tres cents francs, fais-nen un bouen usagi,
Soun tieous; quand auras ges d'ouubragi
T'en sèrviras; anem, adieou!..
En sourtèn, lou Groulier remarciet lou bouen Dieou
De l'aver manda sa fourtuno:
Ho qu uno!
Cridavo, en alluquan, en coumptan soun magot...
Mais mounte mettrai tout aquo?
Se v'escoundi dins ma barraquo
Lèis voulurs bèn segur vendran
Et dins la nuech va mi prendran...

Va boutarai dins ma bassaquo;
 Quand li serai couchat dessus,
 Risquo rên que degun li fague de pessus...
 Vague! Tant-fa tant-va, v'escounde dins sa pailho.
 De poou que lèis voulurs li prengoun soun tresor,
 Lou va vèire cênt coups; li pênso quand travailho
 Quand mangeo; en penequan ravo encaro à soun or.
 Martin lou fouligaud canto plus la ripailho;
 Vên tristé, pensatieou, rampignous, marfisênt;
 Se lou mistrau li fa crenilhar sa sarraïlho,
 S'un garri fa de brud, li prênoun soun argênt!...
 (Tant es vrai que l'allegresso N'es pas sorre de la richesso!)
 Martin, las de fouignar, pouarto soun sac d'escus
 Au Banquier bèn countênt, que reveilhavo plus,
 Et lidis: — Dieou s'assiet! Moussu, vous vèni dire
 Qu'eme voustrêis arbies m'avès leva lou rire:
 Canti plus, mangi gaire et mèis souens soun pas francs.
 Senti que serieou toujours pire,
 Reprenêz vouestrêis très cents francs!

Pople, counsole-ti, la joyo vivo et franquo
 Si vènde pas pèr d'or ni de billhets de banquo:
 Quand la counscienco es netto et qu'avèm la santa.
 Sarquèm plûs lou bouenhur, car l'avèm agantat.

LOU LIEN, LOU LOUP ET LOU RÊINARD

(Le Lion, Le Loup et Le Renard)

Un Lien fêble et malaut, pèrce qu'aviet troou d'iagi,
 Coumo Rêy, fet venir toutis sêis gênts de cour
 Et demandet counsêou pèr aver soun secour.
 Cadun siguet d'avis de faire un grand messagi,
 Pèr dire êis medecins de touis lèis animaux
 Que venguessoun en diligênci
 Vêrs lou Rêy, de poou que sêis maux
 S'encagnessoun pèr negligênci.
 (Lou vieilhun si garris pas,
 Disien; mais, quand un Rêy coumando,
 Dire noun es un marrit cas...
 Adounc fau supplir sa demando.)
 Subrau lèis medecins courroun de tous coustas:
 Grands, pichouns, jouves, vieilhs; n'en vên de touto meno;
 Atou dèis breguetians l'espèci si demeno
 Pèr l'hounour de sauvar lou sire doou trepas
 (Souvênt lèis plus daruds fan lou mai de tracas.)
 Lou mègi Loup vesên que lou Rêinard manquavo,
 S'aviset de faire uno cavo.
 Dins l'espero d'aver la pratiquo doou Rêy
 Denunciet lou Rêinard (à ce que mi parei,
 V'aviet fach d'autrêis fes, car êro de la cliquo
 D'aquelis medecins que quistoun la pratiquo);
 Dis au Lien: — Sire, avèm apres
 Que lou Rêinard vên pas pèrce qu'à de mespres
 Pèr vouestro pèrsouno Rêyalo.
 Alors lou Rêy mandet sa gardo natiounalo,
 Et dounet l'ordre au courpoureu

De l'estubar dedins soun trauc
Pèr lou faire venir. Mais lou Rèinard, finocho,
Ayèn agu d'èïçoto un pichoun souen de clocho,

Pèr si justificar s'alestisse au plus lèou;
Courre au Lien et li dis: — Un coulègo manèou,
Coumo n'a tant en medecino,
A segur mounta la machino
Pèr vous encagnar contro yeou.
Sire, lou cresès pas; dins aqueou tèms fasieou
Pèr vouestro garisoun un sant pelerinagi.
Ai resconnat dedins moun viagi
Un coulègo sabènt; sutran l'ai counsurtat
Dessus lou mau qu'avèz. Dis que vostro santa
Souffre à causo que lou grand iagi
Vous a gielat lou sang, et que fau de calour
Pèr abaucar tallo doulour.
Crèi qu'uno pèou de Loup touto caudo viestido
Sera bèn boueno pèr aquo;
Et puis fau que la carn vous sèrve de fricot,
Bèn saupiquado et bèn restido.
Tenez! lou brave Loup vèn bèn tout à prepau;
Es lou plus franc de mèis coulègos,
Sieou segur que fariet cènt legos
Et dounariet soun sang pèr garir vouestre mau.
Alors lou Rèy, countènt de la boueno ordounanco,
Fa saunar mèstre Loup: lou traite es espeilhat,
Restit, mangeat: lou Sire emplisset bèn sa panso
Et s'atroubet tout habilhat.

S'espeilha voun touis lèis counfraises
Qu'agissoun pas coumo bouis fraires,
Si n'escortugariet de bèous!...
A tout pas troubariam de pèous.
Car n'a tant que sènso vèrgougno
Toutis lèis jours vous trahirien
Pèr arrapar ce que pourrien!...
S'aumens arrapavoun la rougno,
Bessai que si n'en pentirien
Quand de longo si grattarien!

L'HOME ET LA NIERO

(L'Homme et La Puce)

Un Home, tendrin et vioulènt,
Estèn couchat sènte uno niero
Que li mandavo un coup de dènt
Et lou grugeavo à sa maniero
(Car cadun a la sieouno: un grugeo eme la man
Un autre eme lèis dènts, la lengo vo la plumo;
Quu tèn la galino la plumo;
Degun remando au lendeman
Ce que poou faire vhui, quand s'agisse de prèndre.)
Ai quitta moun douilhet, mais lou vau lèou reprèndre.
Nouestre Home dounc sentèn que li fasiet mangeoun
De pèrtout sèrquavo la bèsti
Et la troubavo pas: — Mangeanco que detèsti!

Disiet, plen de mourbin; mais pèr quinto resoun
Dieou ti laisso dessus la terro?
Fariet mies, d'un coup de tounerro,
D'embrigar lèis raços d'infèr
Qu'empouisounoun la terro et l'èr:
Alors, bessai, pèr yeou lou souen seriet poussible.

Ensin dis l'Home troou sensible:
Pèr aqueou dalicat tendrin,
Que la mousselino loublesso,
Lou drap de sedo es pas proun fin,
La tarlatano es troou espesso;
Eis mendros pichounèis doulours
Si lagno et si marfounde en plours.
Voudriet que touto la naturo
Courresse pèr lou secourir...
Vis pas, la pauro creaturo,
Que siam èissavau pèr souffrir!

LÈIS FREMOS ET LOU SECRÈT

(Les Femmes et Le Secret)

La Fontaino a dich dins soun libre
Que rèn peso tant qu'un secrèt.
Pusque lou sentiment es libre
Yeou diou qu'es pas vrai (hèn que siègue à regrèt).
L'a rèn de plus loougier: se li durbès la pouarto,
Adessias! lou diable l'empouarto,
Et siaz segur que revèn plus,
Car pèr s'entournar sau pas l'us.

S'aumens lou rapourtier, quand destapo uno cavo,
Vous la countavo
Bèn tallo qu'es,
Passo, encaro; mais cado fes
Que redis quauquarèn fau sempre que v'aumente,
Et parlo jamai que noun mente.
Se sabiet coumo fa de mau,
Souvèn gitariet de lagrèmos...
Et de segur es lou defau
Autant dèis homes que dèis frèmos.

Pèr saupre se la sieouno èro bargeaquo ou noum,
Un home, dins la nuech, crido:
— Ai! quinto couliquo!
Lèvo-ti lèou, boueno Nanoun,
Oh! que malandro diabouliquo!
Dins moun ventre ai quauque demoun.
— Ha! moun Dieou, qu'es eïçot? m'estrasso...
Velaqui, velaqui que passo...
Es un uou..., qu'ues que va crèiriet!
(L'aviet boutat lou sero eou-meme dins lou liech.)
Esfrayado, Nanoun dis, en plourant de lagno:
— Ha! Signour, que gros uou de gau!...
Mais se nen fas uno poustagno,
Bèn segur toumbaras malaut;
Vau courre au medecin. — Noun,noun, l'home li crido,

Ma poustagno sera fenido.
 Mais, Dieou t'en garde de parlar!
 Lèis vesins mi dirien galino;
 Sabes qu'an la lingo malino;
 Si trufarien de yeou et lèis fariam chalar.
 Nanoun proumettet bèn de va pas decalar,
 Mais pas plus lèou vis pouigne l'aubo,
 Saouto au soou, si passo uno raubo
 Courre enco de tanto Goutoun
 Et li dis: — Ha! boueno vesino,
 Ai sur lou couar un gros coudoun...
 Mais pouedi pas parlar, car moun home bousino;
 Voou pas que digui qu'a fach l'uou.
 — Un uou! — Vouï, qu'es gros coumo quatro.
 Anuech fasiet lou diable à quatre,
 Et reguignavo coumo un muou.
 Va dieou qu'à vous, boueno Coumaire;
 Parlessiaz pas, mi fariatz quauque affaire,
 Moun home mi tuerie. — Anem, n'aguèz pas poou,
 Li respouende Goutoun, es pas lou premier cooup
 Que m'an dich de secrèts, Nanoun, sieou pas pachouquo.
 N'en dirai rèn, segur; vous juri davant Dieou
 «Que se quauqu'un va sau, va saura pas de yeou...
 (Goutoun li battiet la barloquo.)
 Nanoun aviet à peno intra dins soun houstau
 Que l'autro courre à la carriero
 Countar la cavo à sa maniero
 (Car la lingo li fasiet mau).
 Dis: — L'home de Nanoun vèn de faire un fau gèrme.
 Et recoumando lou secrèt.
 L'autro proumette, et crac, va racountar lou trèt
 En dian qu'a fach l'enfant que n'èro pas de tèrme.
 Un autre dis que l'a fach vieou:
 Et toutis: — N'es qu'àvous, Coumaire, que va dieo!
 De coumaire en coumaire, au bout de la journado,
 Disien qu'aviet fach bessounado,
 Et puis lou voulïen aubligear
 A lèis far tous doux bategear.

LOU CHIN QUE POUARTO LOU DINA DE SOUN MÈSTRE

(Le Chien qui porte le dîner de son maître)

Milord poutavo èis dènts lou dina de soun mètstre
 Bèn èisigat dins un panier.
 Un autre Chin, passan, li vèn de pèr darnier
 Et li dounu un gros escaufèstre,
 Car voulïet mangear lou fricot
 En li fasèn pagar l'escot.
 Eou qu'èro un Chin fidèou, que jamai rèn grugeavo
 Sur lèis bèns que l'avien fisas
 (N'èro pas raço de gusas);
 Vesèn qu'à soun entour lou voulur roudejavo,
 Si reviro, pauvo soun fai,
 Et vous l'assipo uno voulado
 De cooups de dènts, de cooups d'ounglado;
 Car èro proun gailhard pèr faire aqueou travailh.

Doou tèms que si battiet vèn uno trouPELLado
 D'aquellis maigres Chins que sèmpre soun après
 Ce qu'es mau rejouignut, chivaliers d'industrio
 Que mangearien lèis founds secrèts,
 Lou budjet, meme la patrio.
 Quand Milord vis tant de bregands,
 Sentèn que lou dina courririet lèou bourrido,
 Pérde pas la tèsto e li crido:
 Arrestaz-vous, bando de boujacans!
 — Vieou que mi pouedi plus defèndre,
 Qu'anas mangear ma coumissien...
 Aumes nen voueli ma pourtien;
 Dounaz-mi lou tèms de la prèndre.

Alors la gaffo en dian: — Quand fèz ce que poudèz,
 Que siaz tout soulet contro dèz;
 Subretout quand vouestrèis affaires
 Soun dins lèis harpos dèis mangeaires;
 Despachaz-vous, fèz vouestro part,
 Car, s'esperaz, sera troou tard.

Avèm vist, dins la poulitiquo,
 D'homes sagis, sènso passiens,
 Pèdre sèis bouenèis ententiens...
 Nen voulèz saupre la rebriquo?
 Quand an vist qu'en fèn lou gatas
 Cadun fasiet sèis caulets gras,
 Et qu'èroun accoublats rèn qu'eme de finochos,
 Alors... elis tambèn si soun empli lèis pochos.

LOU RATOUN ET L'HUITRE

(Le Rat et L'Huître)

Un Ratoun qu'aviet vist lou soulèou que d'un trauc,
 Un jour, estèn sadoul d'istar dins soun houstau,
 Souarte, va viagear pèr far soun tour de Franco,
 Sènse faire attentien que fau emplir la panso.
 Es pas pulèou defouero: — Ho! que lou mounde es grand!
 Crido, v'aquit Ventour, Liberoun, Garlaban!
 (Ero de moulounets de gravo ou de pooussiero.)
 Lou mendre rigouloun lisèmblo uno ribiero,
 Jugeo et decido tout, patatin, patatan,
 Lèis cavos d'estou siecle et lèis cavos d'antan;
 Car aviet d'estrucien, sabiet la rethouriquo,
 Et quand quauqu'un parlavo aviet lèou la rebriquo:
 Enfin, èro un Ratoun d'aquelis d'aujourd'hui
 Qu'au bèou sourtir dèis bancs jaujouin tout d'un cooup d'huilh.
 Doou tèms qu'en caminan, tout plen d'arrongantiso,
 Charro coumo un Jacot, nouestre Ratoun s'avisò
 Qu'a plus rèn mes au pies despuis qu'a fach plantier.
 Alors fa reflexien qu'es un marrit mestier
 De courro sènso argènt et sènso coumpanagi.
 Sèrquo de sèou, de grans, de nouilhòs, de froumagi;
 Trobo rèn, plourinegeo et songeo à s'entournar.
 Just dins d'aqueou moument s'atrobo au bord de mar
 Et vis dessus la ribo uno grosso cloouvissò

Que badavo au soulèou. Souto aquesto taulisso
 (Car Ratoun estounat la preniet pèr aquo)
 Guèiro un pèi daricat, blanc, espoumpit.
 — Fricot! Fricot! v'avieou bèn dich, crido en sautant de joyo;
 Eiçoto voudra mies que la quouet d'uno anchoyo.
 Moun paire es un darud, ma maire sau pas rèn;
 Vèz, lèis viagis, v'aqui ce que formo uno gènt!
 En resounan ensin, pèr arrambar la poupo,
 S'approcho en si lippan, si quilho sur sa grupo,
 Si riege doou davant, s'estiro, mouarde... ô fouel!..
 La coouquilho si sarro et li quicho lou couel.
 Puis dins aqueou moument vèn uno grosso oundado
 Que reprènd la cloouvisso ounte l'aviet quittado,
 La tirasso à la mar, et l'arrougant Ratoun
 S'en anet viagear dins lèis tripas d'un thoun.

Ensin, v'hui, la jouinesso, à peno es desmamado
 Que voou faire la lèi vo coumandar l';armado;
 Pas plus lèou l'an douna pèr sieis liards d'estructien
 Que si crèsoun tailhas pèr la deputatien.
 Mespresoun sèis parèns, van dins la Capitalo
 Et fan lèis farlouquets. Mais quand vèn la fringalo,
 Quand l'a ges de travailh, quand l'argènt disparèi,
 Un si mette à raubar, l'autre voou tuar lou Rèi;
 Quau mouere doou carboun, quau si jito à la Sèno,
 Si brulo la cervèllo ou fa quauquo outro scèno...
 Puis lèis viaz à la morgo ou bèn à l'hospitau...
 O bando de fenians, istas dins vouestre houstau,
 Ajudaz èis parèns, nourrissèz la familho,
 Vendèz de pèous de lèbre ou de sacs de sarrio,
 Se fau, pèr secourir lou paire embabouinat,
 Qu'en vous fasèn moussu, bessai, s'es arrouinat.

L'OURS ET LOU JARDINIER

(L' Ours et L'Amateur des Jardins)

Quand prendrez un ami, sèrquaz-lou bèn senat,
 Et noun fouel vo darud, coumo d'unis que n'a.

Certèn Ours, dins un tèms, bèn que siguesse un Ours,
 Las de vieoure soulet dins un roucas sauvagi,
 Roudejavo toutis lèis jours
 Pèr troubar quauque vesinagi;
 Car l'auriet fach venir l'enragi
 D'istar de longo ensin. Sabèm proun que cadun
 Aimo de rescountrar quauqu'un
 Pèr counfisar. La vesinanço
 Fa suppourtat la vido et countènto lou couar,
 Hormes que s'enliassèm eme aquello trevanço
 Que coungrilho lou crime et meno au desespouar.
 Sur la couello, de l'autre caire,
 Demouravo un vieilh Jardinier
 Qu'aviet pèr coumpagno, pecaire,
 Que sèis autres, sèis flours, sa fouen et soun fumier:
 Aquelis cavos parloun gaire!
 Champèiravo un coumpan pèr drailho et pèr camin,

Quand si rescontro, un bèou matin,
 Eme l'Ours qu'autambèn, eou, fasiet lou sèrquaire.
 L'Home en vesèn l'Ours aguet poou;
 Mais que faire! Aujavo pas courre,
 Car s'atroubavoun naz et mourre.
 Adounc s'en tiro coumo poou
 Et li fa coumpliment, en tremoulan, fau crèire.
 L'Ours sènso l'esfrayar li dis: — Vène-mi vèire!
 — Se vouliaz bèn venir chèn yeou,
 Respouende l'Home, ma cabano
 Es pas luencho; vous reçubrieou,
 Segur, autant bèn que pourrieou.
 L'a de pan, l'a de vin, subretout ges d'engano:
 S'aquo poudiet vous counvenir,
 Vous engagi fouesso à venir.
 L'Ours li fa signe de la tèsto,
 Et partoun toutis doux quasi coumo d'amis.
 En arriban, l'Home fa fèsto
 A soun triste quichier... Velèis aquito unis.
 Se lèis aguessias vist, segur v'aurien fach rire,
 S'aimavoun que si poou pas dire.
 L'Home fasiet soulet lou jardin et lou clau,
 Parlavo, fasiet la fricasso.
 L' Ours, sournarud, parlavo pauc,
 Dins lou jour anavo à la casso,
 Puis la nuech gardavo l'houstau.
 Mais ce que sabiet lou mies faire:
 Dèis mousquos s'èro fach couchaire
 Et lèis cassavo à soun ami
 Pas plus lèou que s'èro endourmi.
 Un jour que fasiet boueno gardo,
 Uno mousquo venguet si pauvar sur lou front
 De l'Home que dormiet. L'Ours si viro, regardo
 Et la coucho dèx coups. Affamado et testardo,
 L'autro dèx coups revèn: — Ha! mi fas est'affront?
 Dis l'Ours, espero-mi, vau jugar de moun rèsto.
 Alors souarte defouero, aganto un massacan,
 Lou mando sus la mousquo et la tue catacan...
 Mais de soun coumpagnoun espooutisse la tèsto.

Arribo troou souvèn qu'un ami mau-adrech
 Sènso ententien marrido et sènso ges de vici,
 Vous fa pèdre vouestre bouen dret,
 Cresèn de vous rèndre servici;
 Un autre vous meno tout drech
 Dins lèis harpos de la justici...
 Mandaz-lèis tous bèoure à Jarret
 Lèis amis qu'an jes de judici!

LÈIS DOUX AMIS

(Les Deux Amis)

Doux homes que s'aimavoun bèn,
 Socis d'houstau, socis de bèn,
 Et socis de bourso,

Tambèn,

Si separoun, un jour; car, pèr faire une courso
Dins un pays pas luench d'aqui,
N'a v'un que quitto soun ami.
(D'amitie coumo aquo n'a gaire!
Bèn que l'ague proun chivaliers
Que, se li parlaviaz d'èstre socis, pecaire!
Vous respoudrien: — Bèn voulentiers.
Subretout s'avias fouesso arbies.)
Arribat dedins lou villagi,
Lou viajour
Li rèsto un jour;
Cumptavo l'endeman si mai remettre en viagi
Per anar troubar soun coumpan.
Au pourtau, dins la nuech s'entènde un gros tapagi,
Cridar, rasclar, piquar, patapin-patapan.
Van vèire quues, et venoun dire
A l'estrangier tout endourmit
Que soun ami
Lou voou vèire subran et qu'a pas l'èr de rire.
Aquestou sauto de soun liech,
Attrobo l'autre à l'escalier
Et Li dis: — Qu'as besoun? moun argènt et ma vido,
Ami, soun tieous, va sabes bèn;
Se t'es arriba quauquarèn,
Digo-va, siam èici. — Noun, noun, l'autre li crido,
Hier au sero, en dourmèn, dins un soungi esfrayoux,
T'ai rava qu'ères mauheroux
Et que fasies pietouso mino;
Adounc catacan ai parti
Pèr courre à toun secours vo prendre toun parti:
Aluquo, ai pres ma bourso eme ma carabino.

Lèitour, quint'es dèis doux que cherissiet lou mies?
Bèn difficilament, bessai, mi va diries!
O tant douço amitie, bèou soulas de la vido,
Tu que fas espelir dins nouestro amo ravidò
Un chalou sènso peno, un tèndre sentiment!
Digo-mi pèr que v'hui ti vian tant raramente?
Devini ta responso à ma tristo demando:
L'oupinien, l'interes, v'a qui ce que t'enmando!

LOU POUARC, LA CABRO ET MOOUTOUN

(Le Cochon, La Chèvre et Le Mouton)

Un Pouarc, uno Cabro, un Mooutoun,
Anavoun, un jour, à la fiero,
Bèn ligas subre un carretoun.
La Cabro èro countènto et fiero,
Lou Mooutoun jouissiet, tambèn,
Pèr ce qu'en carrosse èroun bèn.
Mais lou Pouarc, tout lou tèms doou viagi,
Charpinavo de tout soun couar;
Fasiet bragetto, grand tapagi,
Basto, renavo coumo un pouarc.

Lou Carretier que lèis menavo,
 Enfetat de sèis brams maudits.
 Et vesèn que sèmpre bramavo,
 Pèr lou faire taisar, li dis:
 — Nous as pas proun roumpu la tèsto?
 O crèdaire! vas à la fèsto,
 Encaro, adounc, sies pas countènt
 Qu'as, la rabi vo mau de dent
 Regardo tèis dous cambarados:
 Soun plus resounables que tu
 Souinoun pas fan pas teis bramados;
 Isto en uno, vilèn testu!
 — Avèz resoun, vous fa bèou dire,
 Fet lou Pouarc, bessai durrieou rire...
 Mèis dous coumpagnouns disoun rèn,
 Pèr que vous counèissoun pas bèn.
 Es vrai,nous menas en fiero,
 Mais nous la farez pagar chiero;
 Anam pas vèire lèis sauturs,
 Zozo, ni lèis escamouturs.
 Doou carretoun v'en tendriam quitte,
 N'es que pèr fin qu'anèm plus vite:
 Vèrs Mèmpènti lou pople chin,
 Pèr si far tuar, vouyageo ensin.
 Vouestro raço es bèn tant marrido
 Qu'es coumo uno plancho pourrido;
 Quu si li fiso a ges de sèns:
 Siaz la pèsto dèis innoucèns.
 Lou Mooutoun, l'anaz aumens toundre,
 Et mouze la Cabro, bessai:
 (Dieou vougue que li fèz pas mai)
 Mais yeou, paure, pouedi m'escoundre;
 Car, pèr mi derrabar lou lard,
 Lèis tripas,la carn, la ventresquo,
 Mi saunarez, moun sort es clar:
 Ha! ma pauro vido es pas fresquo!

Lou mesquin aviet bèn resoun!...
 Mais, quand lou malhur nous secuto
 Quand nous arrapo, quand nous buto
 Et nous quicho lou gargassoun,
 Vau mies faire la lingo muto;
 Car lèis resounamens soun gaire de sesoun!

LOU GARRI ET L'ARAPHANT

(Le Rat et L'Éléphant;)

Dins soun tèms La Fontaino a dich que l'home, en Franço,
 Ero tout plen de croyo, ourguilhoux, arrogant;
 Vous douni moun bilhet qu'en touto asseguranço,
 Poudèm dire que va de longo en augmentan.
 Escoutaz ce que vous vau dire;
 Vous v'adoubarai de façoun
 Que farez bouquetto de rire,
 Et qu'atroubarez qu'ai resoun.
 A la fiero de Sant-Lazare

Fasien veire un vieilh Araphant,
 Bèn tant espes et bèn tant grand
 Qu'èro un animau fouesso rare
 Ero adrech coumo un singe, agantavo un enfant,
 L'assetavo sur sèis oourilhos;
 Puis destapavo lèis boutilhos:
 Sa troumpo li serviet de man.
 Tambèn sabiet liegir; devinavo uno carto,
 Et troubavo dedins la charto
 L'article de la libèrta
 Quand li disien: — Coco, sèrquo la verita!
 Tout lou franc dieou de la journado,
 Ero uno proucessien: en pagan soun escot
 Cadun, pèr quatre soous, vouliet vèire Coco,
 Et de longo Zozo fasiet boueno fournado.
 (Car se l'aviet tant de fanaus,
 Dins lou mounde, que de gournauds,
 A miegeo nuech seriet proun jour dins lèis carrieros
 Pèr pousque vèire oou soou degatinar doueis nieros.)
 Doou trauc d'uno plancho un Ratoun
 Intret dins la barraquo et mountet sur lou thiâtre
 Et, bèn que fousse tant nistoun
 Qu'un darboun n'aouriet bèn fach quatre,

Si fachavo en vesèn lou pople s'espantar
 Davant uno vieilho bestiasso
 Tant mau bastido et tant mouliasso,
 — Coumo se la coumou, disiet, si deou coumptar!
 Quand voulez saupre soun merite,
 si prènd jamais lèis gèns au pes;
 Quand sias pichoun courrès plus vite
 Qu'aquelis boousaruis tant pesans, tant espes.
 Messies, vouestro Araphant es rèn qu'uno ganacho,
 Es troou vieilh, n'a plus ges de sèns,
 Aro es lou tèms dèis jouinèis gèns.
 Siaz mauheroux s'aquo vous facho,
 Mais mi crèsi mai qu'eu., vous va disi tout clar;
 Lou gros Coco n'ès rèn qu'une couello de lard,
 Et sias touis de badauds de pagar pèr lou vèire...
 Anavo mai parlar pèr li va faire encreire,
 Car un fanfaroun es testard;
 Mais dins aqueou l'animau de l'Asio
 Souto soun large pèd lou boutet en pooutio,
 Et proubet qu'un Ratoun, bèn que siegue arrogant,
 Es fouesso mens qu'un Araphant.

L'ENTARRAMENT DE LA LIENNO

(Les Obsèques de la Lionne)

La femèllo doou Lien, un jour, siguet malauto.
 De remédis, de souins, segur n'aviet pas fauto,
 Car la mouilhé d'un Rèy.... Caspi!... Cadun courret;
 Mais tout sèrvet de rén, et la Lienno mouret,
 En despiech d'Hippoucrato et de touto sa bando...
 (Nous fa bèn vèire, èiçot, que quand la mouart coumando,
 Que siguèm pastre, Rèy, richas vo bèn mandian,

Subran fau tout quittar pèr li dire: Eici siam!)
 Toutis lèis animaus, banaruds, sènso banos,
 Pèr li plaigue lou doou quitteroun sèis cabanos,
 Vengueroun enfetar lou Rèy... Lèis reçubet,
 Bèn qu'auriet mies aima de plourar tout soulet
 (Dins d'aquelis moumens lou troupèou vesitaire
 Luench de vous counsoular, hélas! vous ficho un caire.)
 Manderoun catecan, pèr far l'entarrament,
 Dire èis gèns de venir sènso pèrdre un moument.
 Si renderoun subran: lou pople flattejaire,
 Pèr far sa cour au Rèy, venguet faire vejaire
 De plourar. Mais lou Cèrf, qu'es pamens pas marrit,
 Plouret pas. Nen aviet que disien meme: — A ri!
 Lou paure! aviet pas tort de gardar sèis lagrèmos;
 La Lienno, dins dous ans, l'aviet mangéa dous frèmos.
 Quauquès traites manèous aneroun dire au Lien
 Que lou Cèrf aviet ri. Lèis boujacans voulén
 Far perir lou paure. Subran lou Rèy li mando,
 Lou fa venir, ligat, et catecan coumando
 Eis Chins de l'estrassar, pèr castigar lou gus
 Qu'es esta lou soulet, dèis gèns que soun venguts,
 De pas plourar la Rèyno. Alors lou paure diable,
 Sachèn qu'en lou flattan rendèz un grand tratable,
 Diguet: — Sire, un moument, es plus tèms de plourar;
 Eilato, dins lou bouesc, vèni de rescountrar
 L'angi doou Paradis dèis Liens; m'a dich: — La Rèino,
 Despuis que de sa vido a vis roumpre la chèino,
 Es dedins un bèou jas, souletto en un cantoun
 Mounte doueis fes pèr jour estrasso un gros mooutoun
 Bèn gras, et m'a mandat dessavau pèr vous dire
 Qu'auluego de plourar sur soun sort, devèz rire.
 — Vanaraz dire au Rèy pèr que si laigne plus;
 Car un jour eou sera tambèn un dèis elus.
 Subran lèis gèns de Cour crideroun au miracle,
 Regarderoun lou Cèrf coumo un sant, un ouracle,
 Li douneroun la croux, li feroun de presèns
 Et lou Rèy lou noumet grand prevôt de sèis gènts.
 Mais, pas plus lèou lou Cèrf pousquet gagnar la gratto,
 S'en anet dins lou bouesc; car fau fugir la patto
 D'un Rèy coumo lou Lien, qu'un bèou jour, ayèn fam,
 Auriet fach de sa carn coumo lèis homes fan.

Lèis grands soun niais, disiet moun rèire:
 Flattejaz-lèis, li farez crèire
 Que lèis caragous soun de buous,
 Vo bèn que lèis lèbres fan d'uous.

L'AI ET LOU CHIN

(L'Ane et Le Chien)

Quand viam souffrir nouestre vesin,
 Ajudèm-li, Dieou va coumando;
 Se si truffam de sa demando
 Méritariam qu'un jour nous tratessoun ensin:
 Escoutaz ce que fèt Brillant en un Roussin.

Un marchand s'en anavo en viagi,

Pèr uno fiero, ou bèn... noun sai;
 Aviet mes sèis paquets, sèis prouvisiens sur l'Ai,
 Et Brillant, soun bouen chin, qu'aviet fouesso couragi,
 Ero eme eou pèr gardar lou mèstre et lou bagagi.
 Un jour, que fasiet caud, lou marchand s'endourmet
 Dins uno pradarie mounte l'hèrbo èro bèllo;
 Aviet laissa Brillant pèr faire sentinèllo.
 Dins lou tèms de soun souen, lou Grisoun s'en dounet
 Eme l'hèrbo fresquo et nouvèllo.
 Lou Chin, que si sentiet lou vèntre gaire plen,
 Li fet: — L'Ai, moun ami, baisso ta canestèllo
 Prendrai moun troues de pan; tu manges de bouen fen,
 Et yeou moun dejuna mi fariet quinquinèllo.
 Alors Bourrisquou, l'imprudènt,
 De poou de perdre un cooup de dènt,
 Respouende au Chin: — Es pas moun ordre;
 Tant que lou mestre dourmira,
 T'avèrtissi, n'as rèn à mouordre;
 D'abord que si revilhara,
 Sies segur que t'en dounara.
 (Aquoto es estonnant, car l'Ai n'a ges de vici.)
 Ensin fan d'emplegas que plaignoun sèis moumens,
 Quand vous pourrien rèndre sèrvici;
 Vous dien qu'es pas la lèi, vous parloun de justici;
 Mais creignoun pas d'anar contro lèis reglamens,
 Pèr tirar sèis appouintamens!
 Lou paure Chin, visèn que l'aviet rèn à faire,
 Crouquavo lou marmot, pecaire,
 Fauto de pan, de carn vo d'oues.
 Mais dins d'aqueou moument vesoun sourtir doou bouesc
 Un Loup qu'aviet lou ruscle et sèrquavo pasturo.
 L'Ai fet au Chin: — Brilland, vèns-ti mettre en pousturo
 Pèr fin de mi defèndre; au secours, moun ami!
 Ho! fet Brilland, espero-mi...
 Vau faire un dejuna campèstre.
 Ti laissi l'ajudo doou mèstre:
 Tant lèou que si revilhara,
 Sies segur que ti défendra.
 Toun ami lou voueli plus èstre.
 Quand lou Loup sera aqui, sies bèn farrat de noou,
 Serve-ti de toun pè, ficho-ni-nen un cooup
 Que l'espautisse la ganacho
 Et li desgargailhe la facho.
 Defènde-ti, fais bouen prépaou,
 Tue-lou dins lou tèms que m'envau,
 Adieou... Lou Loup vesèn que poou faire sa casso,
 Sèns peno arrambo l'Ai, l'estrangoulo et l'estrasso.

Pourriet bèn arribar qu'un jour
 L'home qu'ajudo pas sèis fraires
 Fousse mau dedins sèis affaires
 Et troubesse ges de secour!

L'AVANTAGI DOOU SABER

(L'Avantage de La Science)

Douis moussus de la memo villo
 Avien un sort bèn differènt:
 Un, qu'èro fouesso riche, èro fouesso ignourènt
 (D'aquelis nen a tant que si coumptoun pèr millo);
 L'autre èro paure, mais sabènt:
 Aquo probo, lou plus souvènt,
 Que la scienci es cavo inutilo
 En aqueou qu'aimo que l'argènt.
 Dins l'houstau doou richas lou paure demouravo,
 En descendèn doou cèou istavo au premier cous;
 Viviet de pan mejan, buviet d'aigo doou pous
 Et quand aviet rèn... esperavo.
 L'autre d'aquo souvèn risiet;
 En lou rescountran li disiet:
 — Que vous sèrve d'aver lou naz dedins un libre,
 Tout lou franc jour de Dieou, lou sero et lou matin?
 Digaz-mi qu es vouestre destin?
 De touis vouèstrèis moumens n'avèz pas un de libre;
 Travailhaz lou jour et la nuech,
 L'esticou sènso frescour et l'hivèr sènso fuec.
 Se cresèz coumo aquo d'acampar d'impourtanço
 Dedins vouestre pays, vous troumpaz rudament.
 Segur que l'industrio et lou gouvèrnament
 Aurien ben pichouno esperanço,
 S'avien que de gèns coumo vous.
 Fèz d'esperiençis phusiquos;
 Estudiaz lèis mathematiquos;
 Eis sabèns dounaz rendèz-vous...
 Aquoto es bèl et bouen, mais d'argènt, n'avèz gaire,
 Et souvènt n'avèz ges; pamens es lou milheou:
 Aussi, siaz pas troou bouen payaire!
 Un home d'impourtanço es yeou,
 Yeou que tout lou mounde caresso,
 Qu'ai chivaus, carrossos, méstresso,
 Boueno taulo, fouesso envitas,
 De libres à couffins, bèn que lèis liegi pas.
 Vèz, mi fèz tressusar quand mi parlaz dèis sciencis;
 Voou mies un sac d'escus que tant d'esperiençis.
 Sur d'aquo lou paure savènt
 Aviet pres lou parti de rire
 D'aqueou gros globou plen de vènt;
 Car nen aurièr fougu troou dire.
 Mais la guèrro venguet dedins aqueou pays;
 Quauquèis despartamens fougueroun envahis;
 L'ennemi brulet tout, pilhet, fet cènt ravagis.
 Lèis douis moussus s'en van à la gardi de Dieou,
 Un eme sèis talènts; l'autre en disèn adieou
 A soun bèn, à soun or, à sèis bèous aquipagis.
 Alors si viguet lèou ce qu'èro lou milheou:
 Lou lettru gagnet fouesso et faguet boueno mino;
 Enterin l'ignourèn mouret de la famino.

Dins lèis tèms mauherous de la Revoulutien,
 Aquo s'es vist souvènt: dedins l'emigratien,
 L'home qu'èro pas sot jamai rèn li manquavo;
 Lou darud fasièr privatien...
 Laissaz bramar lèis ais, la scienci es boueno cavo!

LOU JACOT ET LOU CAPOUN

(Le Faucon et Le Chapon)

Mettèz-vous bèn dins la cervèllo
Qu'es pas toujours prudent d'anar
Mounte vous entendèz sounar.
La coustumo doou chin qu'aviet Jan de Nivèllo
Es uno precoatien bèn boueno et pas nouvèllo.

Dins la cour d'un castèou, lou pichot marmitoun
Sounavo de dessus la pouarto
Un jouine et supèrbe Capoun,
En li cridan d'uno voues fouarto:
— Peti, tè de moundilho et de mèi, vène dounc!...
Mais nen voues de Capoun? Hoc.. lou diable l'empouarto.
Trobi qu'aviet resoun; l'avien fach venir gras
Rèn que pèr l'entaular dins quauque grand repas
(Quand l'home fa de bèn l'interès lou coumando.)

Pèr revenir, nouestre Capoun
Fugiet la brocho, lou fugoun,
Subretout l'engeanço groumando.
Sur soun ajoucadou. Jacot, dins un cantoun,
Li fet: — Entèdes pas? lou mèstre ti demando;
Sies gaire bèn appres, anèm, despacho-ti;
Si vis bèn de mounte as sourti,
Et, coumo touto la poulaillho,
Sies naissat de la paysanailho.
Yeou sieou mies enduquat, quand mi souenoun, li vau
Pèr saupre catecan ce que lou mèstre voou...
— Taiso-ti, darnagas, sies qu'un paure barjaire,
Respoundet lou Capounn; se pèr far soun fricot,
Lou mèstre touis lèis jours demandavo un Jacot,
Se tèis paries mourien coumo n'autris, pecaire,
Babilharies pas coumo aquo;
Ti l'acroumparies un pauc vite,
Quand entendries aqueou fourçat
Que ti cridariet: Vène èiça!
Se li vas en courrèn es pèr fin que ti jite
De sucre vo de pan sauçat.
Fa bouen dounar counsèou quand avez rènn à cregne!
Sies coumo aquelis gens que dien: N'aguèz pas poou!
Tremoulèz pas! tenèz lou coop!...
Mais, drès que si sèntoun estregne,
Adieoussias, lèis avèz proun vis!

Yeou partagi bèn soun avis:
Quand siam dins lou dangier (la cavo es counèissudo)
Tau douno de counsèous que douno pas d'ajudo!

LOU GAT ET LOU GARRI

(Le Chat et Le Ray)

Dins lou pèd d'un vieil pin, chirounat, desrusquat,
Trevavoun, uno fes, la Moustèllo, lou Gat,
L'ououssèou Machouetto eme lou Garri.
Aqui chasque vesin aviet trouba pèr barri
Uno paret de bouesc et si l'èro amagat.
Ero uno tristo vesinanço;
Car aquelis quatre animaus
Si souvetavoun fouesso maus.
Mais fasien coumo nouestro engeanço:
Avèm d'homes que si tuerien

Et qu'en si rescountran si fan bèou-bèou, si rien.
Nouestris quatre estajans, à forço de trevanço,
Sigueroun vis de l'home; aqueou, tout adarret
Prochi lou vieil pevoun vèn calar soun arret.
Un tau trèt nous deou pas sousprèndre,
Car l'home es toujours lèst quand s'agisse de prendre:
N'a fouesso, pèr aquo, qu'estiroun lou jarret.
L'endeman de matin, lou Gat, bèn que finocho,
Quitto sa cauno pèr anar
Faire sa casso et déjeuner.
Vis lou lasc... — Qu'es èico? s'approcho,
Li mando l'harpo... Crac, s'accrocho,
Et dedins mens d'un vira d'huilh
Es embaragnat dins la pocho,
Sènso pousquer passar pèr huilh.

Et vague de mioular, d'estrapiar. Quand lou Garri,
En entendèn aqueou sabat,
Si levo, souarte et vis lou Gat
Vartouyat dins l'arret coumo dins un ensarri;
Countènt, li fa: — Tant mies! se li sies, rèsto-li!
— Ha! vène vite, moun ami,
Li dis lou Gat, tiro-mi de la peno;
Sabes que t'ai toujours aimat...
— Hoc, fet l'autrè, et tambèn series fouesso charmat
De mi far crussir la cadeno.
— Noun, noun, n'agues pas poou, li fet lou Gat, veiras
Que serai toun ami. Vène faire un estras
En aquello maudicho tello;
Puis, estrangoularei tèis enemis, Moustèllo
Eme Machouetto; car sabèm
Que ti voueloun gaire de bèn,
Et qu'eme ellis segur la passaries pas bèllo.
Lou Garri mesfisènt s'entournavo à soun trauc;
Mais vis Moustèllo eme Machouetto
Que l'esperavoun amoundau.
Alors, en fèn la girouetto,
S'entourno vèrs lou Gat, rouigo uno mailho..., doues...
Et puis tant, qu'à la fin, coumo l'home arribavo
Pèr vèire se l'arret tesavo,
S'espoufferoun touis dous en courrèn dins lou bouesc.

Dous vo tres jours après, lou Gat vis soun rouigaire
Que de luench chooueilhavo et s'afflatavo gaire.
— Eh bèn! li crido, as poou de yeou?
Ti duvi la vido, après Dieou,
Jamais t'oublidarai; vène èici que t'embrassi!
— Noun, fet lou Garri, ti fau graci
De ta recounèissenço, as troou l'èr generoux:

Un traite es sèmpre dangèirous;
Uno amitié fourçado es un bèn que m'en passi;
M'estaqui que quand lou couar l'es.
Farai pas coumo fan lèis gouvèrnans de Franço
Que, sèmpre plus gournaus, comptoun sur l'alliganço
Dèis poples patalèys... Vau mies istar soulets.

LOU GAUDRE ET LA RIBIERO

(Le Torrent et La Rivière)

Un Gaudre, en toumban de la couello,
Roudelavo eme un tau fracas,
Que lèis bounds de soun aigo fouello
Desgargailhavoun lèis roucas
Et fasien tremoular lèis gèns doou vesinagi.
Un certèn Trafegan s'atroutan, dins un viagi,
Acoussegeat pèr un voulur,
Fugissiet, gratavo pinedo,
Pèr fin d'esquivar lou malhur.
La marcho de soun ase estèn pas gaire redo,
Si levavo à peno d'avant.
Arribo au bord de l'èissariado;
Mais, d'ausir aquello enrabiado,
Aujavo pas gaffar... si l'hasardet, pamen,
Car lou voulur l'èro aqui quasimen.
L'intret, fet couar pèr forço, entarin tremoulavo
Auriaz dich que l'aigo embalavo
Toutis lèis rouquas en toumban.
Debado gaffet bèn; à l'aigo enverinado
Atroubet mens de found qu'aviet cresu d'abord,
Et prenguet tèrro à l'autre bord,
San et countènt d'aver fugi la mauparado.
Lou voulur que lou vis passar
Sauto aussi dins lou rieu, et senso balançar
Seguissie nouestre hoine à la pisto.
Lou paure broucantaire, en lou vesèn venir,
Pique soun ase, a poou., sau plus que devenir.
Alors si presènto à sa visto
Uno aigo ben tranquillo et que sèmblo un mirau.
Sènsò s'en mesfisar, sauto dins la Ribiero,
Cresèn de la passar bèn mies que la premiero,
Car fasiet ges de brud; mais sènte pauc-a-pauc
Qu'aura lèou de bouilhoun bèn pèr dessus la tèsto,
Et maugra lèis efforts de soun ai que s'entèsto,
Dedins l'aigo tranquillo aguet soun jour mourtau,
Et lou Gaudre èro esta rèn qu'un espravantau.

N'es pas l'home que lou mai crido
Qu'a la coulèro plus marrido:
Mesfisaz-vous d'aqueou catieou
Que ris quand a lou cadebieou.
Aimi bèn mies l'home qu'espousquo.
Quand li fasèz prèndre la fousquo;
Aumens, en lou vesèn venir,
Sabèz en que vous nen tenir,
Et sa coulèro que v'esfrayo
S'amoussò coumo un fuc de pailho;

L'autre, entarin, lou plus souvènt
Au bout de dèx ans s'en souvèn.

LÈIS DOUIS CHINS ET L'ASE MOUART

(Les Deux Chiens et L'Ane Mort)

L'a degun de coumplit, cadun a sèis défauts:
L'home riche es glourious, sujet à l'avarici;
Lou paure, bèn qu'hoounèste, a souvènt la malici,
Si plagne que lou riche es l'autour de sèis maus;
Lou Gat sèmblo un santoun, pamens es plen de vici;
Lou Chin, qu'es lou milheou de touis lèis animaùs,
Es affamat, groumand, si plai dins la brutissi...
L'a degun de coumplit, cad a sèis défauts.
Pusqu'ai parla doou Chin, de sa fam gloutouniero,
V'en vau dire uno fablo; es qu'uno messoungiero
Qu'ai presso à moun autour; mais douni pèr segur
Que, se soun conte es un craqueur,
Sa mouralo es bèn vèrtadiero:

Douis Chins, enrabias de la fam,
Sur la ribo d'un grand estang,
Guètravoun èila luench, à la cimo de l'aigo,
Un Ase qu'éro rnouart. — Qu'es aquoto, èilavau,
Dis un dèis bramo-fam, un moutoun, un chivau?
— Que que siet, voudra mai qu'un soou de bourtoulaigno,
Fet l'autre abrasamat; vène lèou, nedarem
Et bèn segur l'agantarem.
— Noun, li fa lou premier, vies pas? Lou vènt l'empouarto,
Auriam bèllo à nedar, toujours s'alunchariet.
Et quau diable l'agantariet!
Se ti sèntes d'aver la tripailho proun fouarto,
Beourem touto aquello aigo et lou mettrem à sec.
Pèr yeou mi sènti bèn tant set
Qu'empassarieou l'estaug rèn que d'uno gourado.
— Yeou tambèn, coumencem, dis l'autre cambarado
Mais, digo, farem de travès;
Quand avèz bèn bouffa, de coustumo, buvèz;
Et n'autres coumençam. — Quelifa, rèsto à-uno;
S'un cooup lou poudiam arrambar,
Aumens pèr vuech grands jours auriam nouestro fourtuno.
Et, coumo que faguèm, tout es de l'arrapar.
Anem, boutèm-s'en trin, coumencem nouestro etapo.
Alors, vague de beoure! Isso, avant, lipo, lapo!...
Si gounfleroun coumo douis boucs;
Mais l'estang li manquavo à peno douis degouts
Que n'avien déjà troou: gagneroun ges d'avanço,
Et si feroun petar la panso,
Pèr ce qu'èroun istats troou glouts.

Vevaqui ce qu'aribo èis gèns à tèsto fouello
Que s'estiroun plus lunch que sèis pichots mouyèns:
Voueloun bèoure la mar, voueloun mangear la couello;
Si crèsoun d'arrapar la luno eme lèis dènts.
Caminoun de plegoun, jamais rèn lèis esfrayo:
Diriaz que soun courdièrs, guèiroun pas mounte van;

Et puis dins quauque tèms fan coumo la canailho,
S'escoundoun, van couchous et si lèvoun d'avant.
La prudènci nous dis: — Ti laisses pas sousprendre,
Coumpagneo-ti bèn avant que d'entreprendre!

FIN DOOU LIBRE VIII.

LIBRE IX

LÈIS MESSOUGIERS

(Le Dépositaire Infidèle)

Un negouçant, un jour, en si boutan en viagi,
Counfiset bouenanient em'un de sèis amis
(Ami coumo n'a tant dins toutis lèis pays,
Que d'embular lèis gèns si fan un badinagi);
Li laisset entre mans un couffret bèn ferrat,
Caffit de pèços
De fouesso espèços,
Pèr que finqu'au retour lou tenguesse ensarrat.
Parèi que d'aqueou tèms trafegavoun pancaro
Coumo fan aujourd'hui (car vous parli d'antan);
Aro, aqueou qu'a d'argènt lou vanégo bèn tant,
Nouestro generatien es tallament avaro,
Que lèis paurèis escus travailhoun nuech et jour,
Piegi que dins lèis camps lèis bèstis de labour...
Revenèm: quand nouestre home a fini soun affaire,
S'entourno à soun pays, va troubar soun gardaire
Et li dis: — Dieou s'assiet! rendèz-mi moun argènt.
— Vouestre argènt? li fa l'autre, ha! serez pas countènt
Quand vous dirai lou tour: l'avieou mes dins la croto
(Aquo despuì d'un mes dins ma cèrvèllo trotto),
De garris soun vengus d'un trauc de la paret,
An bèn tant fourgouna qu'an rata lou couffret
Et puis uno après l'autro an rouiga cado pèço;
Ha! jamais s'éro vist uno pariero pèço!
Nen sieou fachat pèr vous, mais aquoto es ensin.
Lou bounias, en ausèn soun laire de vesin,
Fet semblant de va crèire et nen bouffet plus uno;
Car dedins aqueou viagi aviet fach sa fourtuno
Et n'aviet pas besoun. Au bout de quauquès jours,
Vis l'enfant doou voulur, li semounde de flours
De rins, de barlingots, en li disènt: — Tè, vejo,
Vène, t'en dounarai...! Li fet venir l'envejo.
Lou pitouet qu'èro glout intret dedins l'houstau
Et l'home, catacan, l'estremet souto clau
L'endeman de matin s'en va troubar lou laire,
Lou counvido à dinar. — Vous remarcieou, pecaire,
Li dis l'autre en plouran, ai perdu monn pitouet,
L'ai champèira pèrtout, n'ai vist un escaboue,
Mai lou mieou l'èro pas: ô sort abouminable!...
(Ensin dins lou malhur lèis gus prègoun lou diable)
Alors lou negouçant li dis: — Avèz resoun,
Vouestro laigno es bèn justo; ai vist vouestre pichoun
Que fasièt sèis besouns ahier lou sero, au barri;
Un gat qu'èro affama l'agripet coumo un garri

Et lou manget subran. — Anen! fet lou vesin,
 Coumo voulèz qu'un gat mange un enfant ensin
 Qu'aviet déjà. sèpt ans? — Faut pas qu'aquo v'estoune,
 Li fet l'autre, et faut bèn que la Naturo doune
 Fouesso de forço au gat, pusqu'es vingt cooups plus fouart
 Qu'un garri qu'a trauqua moun espes coffre-fouart
 Doublat de ferri noou, puis rouiga ma fourtuno.
 Lou voulur, tout capot, en nen bouffant plus uno,
 L'anet quèrre soun coffre: alors l'autre, pas sot,
 En lou remouchinan li rendet soun pichot.
 Un messoungier d'uno outro espèço,
 Espèci drolo, à moun avis,
 Un jour disiet: — Messiès, ai vist
 Un caulet, la plus bèllo pèço
 Que grilhe en taulo de caulet;
 Crèsi bèn qu'èro lou soulet
 De sa tailho: ho! que merevilho!
 Gros coumo un dèis aubres doou Cours
 Que l'autourita de Marsiho
 A derrabas l'a quauquèis jours.
 Pèrceque l'oumbro dins la villo
 Es verinoue pèr la santa,
 Puis, qu'es uno cavo inutilo.
 (Bèn qu'aujourd'hui n'an mai planta.)
 Un farçur que l'entendiet dire
 Li fet, sènso esbrouffar lou rire,
 Bèn que n'aguesse de besoun:
 Moun ami, crèsi qu'as resoun.
 Yeou m'an fach vèire uno pignato
 Bèn plus grosso qu'uno fregato,
 Et que bouilhiet de pèr dabas
 Rèn qu'em'un pichoun bèc de gaz.
 Coumo lou mentur si viravo
 Pèr fin de desmentir la cavo,
 Lou farçur en riant li diguet:
 — Li feroun couire toun caulet.

Es ensin que fau sèmpre faire
 Quand un mentur vous ficho un caire.

L'a douis sortos de messoungiers:
 Un talounaire; sa messongeo,
 Es de longo sènso dangiers;
 Aqueou dins sa tèsto si songeo
 Que s'aviet de sincerita
 Foudriet que paguesse uno lèbre,
 Vo bèn qu'agantesse la fèbre:
 Tambèn dis ges de verita.
 L'autre es un franc gusas, un laire,
 Que souvèn arrouino soun fraire
 En negant ce que l'a presta.
 Dins la premiero Republico
 Si n'es vist dins touis lèis partis
 Qu'èis paurèis gènts qu'èroun partis
 Negueroun tout... maudicho cliquo!
 Marrias qu'an tout accaparra!
 Aurien merita la galèro....
 Mais, que mi vau mettre en couléro!...
 Tard vo tèms Dieou lèis pagara...
 La burlo la plus pardounablo

Es bèn aquelo de la fablo:
L'autour, en vous dian de varai,
Fa beluguegear lou vrai.
Passa aquo, rèn es plus aimable
Que l'inoucènto verita;
Pourtrèt de la divinita,
Soun règne, qu'es emperissable
Embellira l'etèrnita.

LA CASTAIGNO ET LA COUGOURDO

(Le Gland et La Citrouille)

Mèstre Thoumè, lou mèissounier,
Après aver feni journado
S'en anet mangear la salado
A l'abri d'un gros castaignier
Et pas bèn luench d'un cougourdier.
Quand aguet fach boueno ripailho
S'estravaquet dessus la pailho
Pèr faire un pichoun penequet.
En haussan lèis huils remarquet,
Au-dessus dèis enfourcaduros,
Lèis castaignos qu'èroun maduros,
Que si bindoussavoun èis brouts
Et que pendien dedins sèis blous.
— Pamens, diguet, Dieou lèis fa lourdos!
Dien qu'es sagi: tambèn si poou;
Mais pusque fa tout ce que voou,
Pèrqu'a mes de grossis cougourdos
Sur d'uno hèrbo pèr l'esquintar?
Lèis duviet bèn faire pourtar
A-n-aquel aubre dèis mountaignos
Qu'a que de pichouncèis castaignos.
Yeou, s'èri lou mèstre, farieou
Tout autrament que lou bouen Dieou!..
En disèn de cavos tant bèllos,
Nouestre homme empeigne lèis parpèllos;
Mais just veniet de s'endourmir
Que d'èilamout s'ause venir
Doues vo tres grassèis halenados
De vènt. Estèis revoulunados
Gangasseroun lou castaignier....
Garo dessouto, Mèissounier!..
Mèstre Thoumè lou philosopho
Mando la man, sènte uno boffo
Sur soun naz, et crido: — Quouet d'ai!
Sauni doou naz! que mitou qu'ai!
Uno maladito castaigno
A pensa mi dounar la lagno:
Uno cougourdo, entandoumen.
M'espautissiet lou testament.
Tout va bèn castaignos, cougourdos:
Ai dich rèn que de falibourdos.
La Prouvidènci m'a sauva..
Lou bouen Dieou fa bèn ce que fa!

Un pichoun gibouset, pecaire,
Qu'ero assetat de l'autre caire,
Ausènt ce que Thoumè disiet,
Si truffavo d'eu, n'en risiet,
Et li faguet: — N'avez dich qu'uno,
Mais es plus grosso que la luno.
Es bèn fach tout ce qu'a fach Dieou?...
Alors, qu'es que direz de yeou?
Sieou troussat coumo une aumarino,
Ai l'agassin darnier l'esquino,
Et sieou pas plus haut qu'un caulet..
Mi trovaz bèou?... siaz lou soulet!
Thoumè s'applanto, lou regardo,
Et puis li dis: — Mais, prends-ti gardo,
As tort d'estre pas sastilach,
Car pèr nn gibous sies bèn fach

Vous dirai plus qu'uno paraulo,
Et puis mi bouti la cadaulo:
Lou Cèl dins sa bounta nous acclapo de bèns,
Mais siam de sacs mau plens, renam, siam pas countents;
Segoun nouestro embitionen, abrado et jamais lasso,
Voudriam que lou Signour nous cedesse sa plaço.
Et s'auluego de Dieou n'autres gouvèrnaviem,
Ho! que jambaraya, pecaire, que fariam!...
Fraïres, diguèm-li dounc, en clinan nouestro facho:
— Que vouestro voulounta siet facho!!!

LOU SINGE ET LOU LEOUPARD

(Le Singe et Le Léopard!)

La Mounino et lou Leoupard,
Un an, vengueroun à la fiero;
Prengueroun sur la Canebiero
Cadun une barraquo à part.
Et puis, quand veniet la vesprado,
Fasien touis doux grando parado
Pèr sambejar de tout coustat:
Avien la jierousie d'état.
(Meme trafic, dins estou mounde,
Fa lèou que l'amitié si founde:
Si fan bèou-bèou, mais enterin
Cadun voou l'aigo à soun moulin.
Adounc lou Leoupard disiet dins soun halango:
Intraz, intraz, messies, es l'houro et lou moument;
— Van far l'esplicatien; vèirez moun viestiment;
Ai l'habit bèn courous et pas couchat de fango.
Un grand prince m'a vist et voou, quand serai mouart,
Que li gardoun ma pèou que fa parèisse fouart.
Ma pèou fa gau de vèire, es touto chimarrado;
Ai, coumo un moussurot, la gruillo bigarrado,
Moustachou, longs ounglouns... parli gaire, es vrai;
Mais rèn qu'en proumenan segur v'amusarai.
Bessai qu'atroubarez ma scienci bèn coumodo...

Messies, countentaz-v'en, es aquelo à la molo.
 Aném, despachaz-vous, n'avèz rên vist d'ensin.
 Anez pas de Dailhar vouestre argènt au vesin;
 Lou Singe, es un goujard, uno laïdo bagasso,
 Sèmblo qu'un estoupin, uno salo radasso.
 Yeou, quau m'aluquara segur sera countènt;
 Intraz, intraz, Messies, plagnirez pas l'argènt.
 Alors la Macaquo cridavo
 A la fogo que regardavo:
 — Sieou pas bèou, Messies, es vrai,
 Mais, boutaz, vous agradarai;
 Atroubarez dedins ma visto
 De longo quauque engien nouvèou
 Qu'espelira de moun cèrvèou.
 V'en pouedi pas dounar la listo,
 Car yeou meme va sabi pas;
 Aquo vendra segoun lou cas
 (L'esperit ven pas de coumando);
 Mais segur serez espantas
 Quand farai, sur vouestro demando,
 De tours qu'esmerevilharan
 Lèis curieous que m'aluquaran.
 Farai de passos
 D'escamoutur.
 Et de grimasos
 Que, bèn segur,
 Vous faran rire
 A pèdre halèn:
 Mais n'es pas rên
 De vous va dire;
 Quand va vèirez
 Vous va crèirez.
 Es vrai que ma raubo es bruto et pas bèn facho;
 Aquo fa rên, car de l'endret
 Sieou l'animau lou plus adrech.
 Se quand vèirez mèis tours, ma facho,
 Vouestro joyo, Messies, s'atrobo sastifacho,
 En meme tèms
 Serem countènts.
 Touto la foguo, en passant, aluquavo
 Lou Leoupard; mais l'anet rên qu'un coup,
 Et cadun li dounet qu'un soou,
 Car n'aviet que sa pèou toujours la memo cavo.
 Semblavo cèrtèns muscadins,
 Bèous defouero et bèstis dedins.
 Entandoomens lou Singe aguet tout l'avantagi,
 Anavoun pèr despiech vèire sèis nouvèous tours:
 Sa danso, sa magagno et soun escamoutagi
 Li fasien la toumbado, et l'aviet touis lèis jours.
 Lou public d'aqueou tèms sabiet rèndre justici
 En quu de dret:
 Lou Singe aviet de biais, de talèns, de judici;
 Puis èro adrech;
 Tambèn faguet fourtuno, et soun vesin, pecaire,
 Qu'èro un darud
 Viestit coumo un signour, et que sabiet rên faire
 Qu'un pauc de brud,
 Restet sènso chalans: sa raubo à grand paparri
 Sèrvet de rên:
 A l'houro d'oujourd'hui si vis tout lou countrari...

Que li farèm!!!

Quand un homme qu'a bèou visagi
Mi barjo coumo un darnagas,
Aimarieou mies un bèl èimagi...
Aumens aqueou parlariet pas!

L'ESCOULIER, LOU LETTRUT LINGAUD ET LOU JARDINIER

(L'Ecolier, Le Pédant et Le Maître d'un Jardin)

Dins un jardin fruchier, flouristo et poutagier,
Que fatturavoun bèn, un pichoun mèrdacier,
Quasi toulis lèis jours, en sourtèn de la classo,
D'un trauc de la baraigno intravo, lou bagasso,
Et dins un vira d'huilh fasiet millo malhurs:
Ero lou plus fenat, lou plus fin dèis voulurs
(Bèn que la raço siet noumbrouso et fouesso habilo).
Guèiravo lou moument que lou mèstre èro en villo,
Vo bèn que dins lèis camps sourtiet pèr travailhar;
Alors, sachèn lou truc, anavo rabailhar,
Trapegeavo pèr tout, mangeavo, derrabavo,
Emplissiet bèn soun sèn et puis si l'accroumpayo.
Lou mèstre charpinavo en vesènt lou degaillh
(Aquoto èro pas fach pèr lou rèndre bèn gai).
Dessoutet soun tran-tran, un jour. De guèrro lasso
L'estaquo au pèd d'un aubre et courre vèrs la classo;
Atrobo l'escouliau et li conto lou fèt.
— Monsieur, je suis à vous; vous avez fort bien fait,
Li dis lou magistè d'uno mino capablo;
Toute propriété doit être respectable.
Je veux morigéner ce petit polisson;
En présence de tous lui donner la leçon,
Et lui faire sentir, malgré les lois de Sparte,
Que tout homme, morbleu, doit respecter la Charte.
Aquo dich, prènd la priso, accampo cènt enfants,
Que toutis, pauc-vo-proun, èroun de maufatans,
Et courron à l'endrech ounte lou pichoun diable
Fasiet touis sèis efforts pèr far petar lou cable.
Arriboun; la sequèllo intro dins lou jardin,
Et, pèr escalustrar nouestre pichoun mastin,
Lou magisté l'arrambo et li fa sa rebriquo
Facido de latin, de grèc, de rethouriquo,
Mounte cito Mouïso et Solon et Cujas.
Mais, l'ase! aviet ferma lou loup dedins lou jas.
Ganachet tallamen, diguet tant de bestisos,
Que lèis cènt desavias mangeroun lèis cerisos,
Derraberoun lèis flours et lèis fruts un pèr un,
Despoudereroun tout, houte, bouteroun tout en frum.
Lou paure jardinier, que nen pèrdiet la tèsto,
A la fin li diguet: — Fès-nous quiti doou rèsto!:
Barjaire! sènso vous aurieou fouesso mies fach
De cing lar lou voulur pèr punir soun mau-fach
En dian vouestreis grands mots cresèz faire l'empèri?
Avèz proun bavarda, fichas lou camp, arlèri!

L'a degun, segoun yeou, de plus sot qn'un pedant:
Eme sèis si, sèis mais, sèis car, sèis cependant,

Va de longo passar doou camin de l'escolo,
Et fa coumo au bilhard quand jugoun pèr bricolo;
Tambèn, en pregan Dieou, li demandi toujours
Que mi tèngue bèn luench d'un home à longs discours.

LEIS DOUIS FOUELS QUE VÈNDOUN LA SAGESSE

(Le Fou Qui Vend La Sagesse)

Au cantoun d'uno grand'carriero
Ounte passavo fouesso gènts,
Douis fouels fasien, dins uno fiero,
Grand brud, coumo d'home de sèns.
Si boutavoun dessus la pouarto
Et crèidavoun d'uno vouas fouarto:
— Messies, intras à la lèïcoun,
Vous ensignarem la sagesse:
Ello vau mai que la richesso,
Et fouesso d'homes n'an besoun!

Et coumo lèis curieous passavoun,
Li cridavoun: — Fouels, que vendèz?
— La sagesse. Alors s'en truffavoun
Et li disien: — Sias de bedès.

Qu'avèm besoun que dous arlèris
Nous vèngoun faire de mystèris
D'uno vèrtu que counèissèm?
Cadun de n'autre es que troou sagi!
Mais, coumo èroun sur lou passagi,
Quauquèis-uns digueroun: — Viguèm!

Lèis fasien intrar dins la sallo
(Un après l'autre, entendèm-si),
Un dèis fouels preniet sa sandallo
Et puis disiet: — Venèz èici!
Quand èroun bèn a sa poutado,
Li boujarravo uno patado
Doou soulier qu'aviet dins lèis mans,
Et l'autre, après aquello attaquò,
Li fasiet presènt d'uno estaquo
Longo de dèx vo douge pans.

L'aviet de gèns que s'en fachavoun,
N'aviet d'autres que n'en risien,
Mais en van toutis assageavoun
De devinar ce que vesien.
A la fin trוברoun un sagi
Que li diguet: — L'apendrissagi
Que fan dins aqueou magasin
Provo que Souvènt la sagesse
S'atrobo dins uno cabesso
Que mandariaz au medecim
Aqueou que v'a douna de pattos
Vous a fach sentir clarament
Que quand vous afflataz dèis matos

Meritaz aqueou traitement.

Et l'autre, plen doou meme zèlo,
Eme sèis dès pans de ficèllo
Vous enseigno, sènso parlar,
Que quand un fouel de vous s'avanço
Plus prochi qu'aquello distanço,
Lèou-lèou vous duvèz recular.

V'aqui lou pouèto, pechaire!
Fouesso gèns lou trattoun de fouel,
D'oouriginau vo de bargeaire...
Dien qu'a la tèsto sur lou couel.
Ha! se lou sabien bèn coumprèndre!
Dis de cavos qu'es bouen d'apprendre
Et de si remembrar souvènt!
Mais, bèn luench de n'en faire usagi,
Lou Leitour, que n'es gaire sagi,
Lèis laissez embalar pèr lou vènt!

L'UOU ET LEIS DOUIS PELERINS

(L'Huître et Les Plaideurs)

Douis paurèis Pelerins qu'avien rèns dins la bourso
Et gaire mai dins lou pansoun,
Roudavoun en quielan uno triste cansoun
Habilhado en coumplènto (Hélas! maigro ressourso
Pèr li faire enflar lou bousson.)
Aquestèis pelerins, cadun bouen cambarado
(V'anam vèire dins un moument),
Attrouberoun un uou qu'uno dindo esmarado
Sur l'hèrbo aviet laissat, dirias, esprèssament.
Un fet: — Ve! ges de part! — Non, es mieou, l'autre critio,
— Yeou l'ai vist lou premier. — Li vesi mies que tu.
— Sies un liquo-toupin, un boousan, un goulut
— Es tu que braffaries uno suffro restido.
— Yeou ti disi qu'es mieou, vilèn, lipet, testud!...
Pousso -tu, pousso-yeou: noustrèis dous paurèis drilhos
Ausèn ni rimo ni resoun,
S'anavoun battre sèns façoun:
Car un vèntre affamat, si dis, n'a ges d'oourilhos.
Pèr lèis mettre d'accord, passo en aquel endrech
La granda pesèiris, Madamo la Justici,
Que, la balanço en man, fa faire lou bouen dret
(Quand la hurlo vèn pas l'avuglar de brutici).
Aviet lou bounet plat, la raubo de satin,
Lou capèiroun doublat d'hèrmino;
Subre tout l'embrounquado mino
Qu'un dourmiasso vous fa quand s'es levat matin.
En vian lèis fringalous, d'aqueou caire camino,
Lèis arrambo et li dis: — Abauquaz vouestre fèou,
Vous vau jugear. Prènd soun coutèou,
(Chac! roumpe l' uou, lou durbe et catacan l'empasso
Coumo une pichouno limarço,
Puis li douno en cadun la mita doou cruvèou.

Ensin fan au palais: lou paure plèidejaire
Que trèvo dins de taus quartiers,
Li mangeoun soun fresquin, sèis bèous escus, pechaire
Et li dounoun... que de papiers!

LOU LOUP ET LOU CHIN MAIGRE

(Le Loup et Le Chien Maigre)

L'a quauque tèms qu'ai dich èis homes que soun glouts:
— Quand lou bouenhur es à la pouarto
Proulitaz-nen, despachaz-vous,
Se noun s'esvarto et l'èr l'empouarto.
Bèn que d'aquestou tèms l'home ague pas besoun,
Per bèn saupre arrapar, de mai d'uno liçoun
(Car es toujours troou fouart pèr prèndre,
Mais, noun pèr réndre);
Entantou vous voueli countar
Lou tour qu'un maigre Chin, finet, a sachu faire
A-n-un Loup qu'èro pas bèn laire
Et que lou veniet d'agantar
Vèirez que d'aujourd'hui si n'atroubariet gaire
D'aquellis Loups farots, que furnoun de tout caire
Pèr fin de vous embaratar,
Que si laissessoun embastar
L'affaire!...
Quand tènoun quauquerèn va voueloun plus quittar,
Aquo li ficho un caire;
Atou, se li parlaz de réndre ce qu'an pres,
Dien coumo en Avignoun: — Quau demandas?... i'a res.
Basto... Parlem d'Azor, qu'èro un finet coumpaire.

Un Chin connvalescènt, sec coumo un troues de houesc,
Qu'aviet santaliment que la pèou sur lèis oues,
N'es plus coumo èro aqueou d'antan,
Et que souvènt si fa maudire...
Ato! se mi nen disèz tant,
Fau que ma miso si retire
Mi fèz cailliar..., car entendieou
Lou juste mitan doou bouen Dieou.
Pèr l'autre, m'en méli tant gaire
(Que, ma fisto, l'entèndi rèn;
Aussi, nen fau pas moun affaire
Et se voulèz s'en taisarèm.
Laissaz-mi vous dire uno fablo
Qu'enseigno à tout home, que fau,
Pèr que sa vido siet lausablo,
Faire en tout jamais rèn de troou.

Gaire de tèms après aver pasta la tèrro,
Lou Seignour s'aviset que touis lèis samenas
Crèissien bèn tant espes que si fasien la guèrro,
Si suçavoun la sabo et venien mau granas.
Alors Eou pèrmettet que lèis mooutouns l'anessoun
Pèr li levar l'ourgueilh que lèis nequelissiet;
Mais s'en manquet de rèn que noun lèis acabessoun
Et feroun fouesso mai que ce que s'agissiet.

Alors lou Creatour, pèr demenir la raço
Qu'auriet laissa dèis blads plus rên aussoulament,
Mandet lèis loups... Lèis loups prengueroun tout er rasso,
Et, s'avien countunia, bèn asseguarment
Auriam ges de gigots pèr faire boueno soupo;
Paurèis mooutons!.. n'aurien laissa testo ni quouet;
Mais Dieou li mandet l'home. Aquestou vèn en troupo
Et massacro lèis loups, lèis bouto en archipoue:
Bèn tant que, se poudiet, nen purgariet lou mounde.

Dieou li diguet: — Vai plan, va massacres pas tout!
L'home alors fa lou drud, s'en ficho, lèis marfounde,
Et fa tant, que d'amoun lou grand Fabricadou
Mandet lèis malauties, la famino, la guèrro:
Aquestèis feroun tant que vouldien rên laissar;
Mais lou bouen Dieou, pèr pas desprouvesir la tèrro,
Lèis mando en tèms en tèms, et puis lèis fa cessar.

Aquoto es pèr proubar que chasquo creaturo
Passo toujourns la rego en fèt de libèrta.
Dounc lou juste mitan es bouen dins la naturo,
Quand la vèrtu lou meno et li marcho au cousta.

LOU GAT ET LOU RÈINARD

(Le Chat et Le Renard)

Lou Rèinard et lou Gat feroun pelerinagi,
Un jour, coumo, douis pichouis sants.
mais lèis voulurs, lèis maufatans,
Lèis manèous, fasién aqueou viagi
Pèr far crèire dins lou quartier
Que de si counvèrtir elis n'avien pas crènto,
Qu'anavoun changear de mestier,
Et que, tèms à venir, lèis gènts pourrien sèns crènto
Ooublidar de sarrar la pouarto dèis graniers,
Dèis armaris, dèis galiniers;
Que pourrien laissar lou fromagi,
Lèis ousselouns et lèis poulets
A manes, et toulis soulets;
(Ero Azor), coumençavo à mangear la soupeetto,
A lippar lou poualoun, à rouigar la lesquette;
Mais preniet fouesso precautiens
De poou d'aver d'indigestiens.
Un jour si souleilhavo au caignard, sur la pouarto:
La calour èro pas troou fouarto
Et tout lou mounde èro au travailh
Un Loup vèn à passar... Paure Azor! Ai-ai-ai!...
Se ti vis ti gaffo et t'empouarto!
Tant-fa-tan-va, lou Loup courre vèrs l'escalier
En fèn crucir soun restelier.
Azor, entremoult, semblavo unèis quiclettos
Qu'un pitouet fa brusir, tant faset de tachettos.
Li diguet: — Mi fès rên, moussu; li pensaz pas,
Anaz faire un marrit repas!
Sieou maigre que fau poou, pécaire!
En rouigan rên que d'oues, arrisquaz de mau traire,

Et vous embrigares lèis dènts.
 Esperaz encar quauque tèms.
 A peno ai coumença d'esmoourre la ganacho
 Moun medecin m'a suça tout lou jus
 Et n'ai plus que l'halèn tout just.
 Attendèz que ma carn si siegue un pau refacho,
 Alors dinarez fouesso mies,
 Et dedins quienze jours mi vendres mettre au pies.
 Lou Loup, bounias, dounet dedins l'attrapatori
 (Duvèz vèire qu'èiçoto es uno vieilho histori);
 Lou laisso et dis: — Ensouvèns-ti
 Que fau dins quienze jours que prèngues toun parti
 Mangeo bèn, engraisso ta caro,
 Tèns-ti lèst, songeo que sies mieou:
 Adieou!
 Azor s'estremo en dian: — Ha! m'agantes pancaro.
 Au bout de quienze jours lou darud manquet pas;
 Mais lou Chin de dedins lou jas
 Li crido: — Espero-mi que vau sounar lou mèstre,
 Et lèis chins doou troupèou, tambèn, li voueloun èstre,
 Voudrien vèire coumo faras
 Toutaro quand mi braffaras:
 Li siam, anam sourtir... Mais lou Loup, de l'entèndre, S'enchausiet gaire de l'attèndre.
 Si l'acroumpet subran, en disèn: — Sieou qu'un ai;
 N'a proun d'esto liçoun, tendrai bèn quand tendrai!

LOU JUSTE MITAN

(Rien de Trop)

Yeou sabi pas pèrque lèis gènts charpinoun tant,
 Et coumo va que cadun crido
 Quand parloun doou juste mitan!
 Fau que siet cavo bèn marrido!
 Et se li pensavoun, pamen,
 Vèirien que lou bouen Dieou demandò
 Que faguèm tout prudèntamen.
 Adounc, pusque nous va coumando,
 Chasqu'un deou faire ce qu'a dich
 Souto peno d'èstre maudich.
 Mais v'autrèis, bessai, m'anas dire
 Qu'aujourd'hui lou juste mitan
 Car voulien plus metre au gavagi
 Que d'espinars et de caulets.
 Leis brigands! si vis bèn qu'èroun d'aquelo raço
 Qu'a l'amo pastado de crasso,
 Et que duvriam fugir coumo d'esprits malins!
 Mais parlèm dèis douis patelins
 Qu'avien cadun lingo bagasso
 Coumo batarèours de moulins.
 Lou camin estèn long, barjavoun, chipoutavoun
 Pèr saupre quau dèis doux aviet mai de secours
 Quand lèis gènts vo lèis chilos, souvènt, lèis secutavoun,
 Et lou Rèinard disiet: — Se coumtaviàm mèis tours,
 Vèiries que sieou plus fouart au juec dèis escoundudos;
 Sabi d'escadranar lèis plus fins chins d'arrèt.
 Ai cènt trucs dins moun sac, nen fau vèire de rudos

Eis bassets maladits que mi courroun après.
Sabèm que pèr raubar tu sies plen de finesso;
Mais, pèr ti sauvar, sabes rèn
Que grattar pinedo en courrèn.
Encaro ti fau la jouinesso,
Car, quand sies vieilh, cadun ti prend.
Lou Gat respoundiet pas, soungéavo,
Fasiet lou mato, entrerisiet
De ce que lou Rèinard disiet.
Un escaboue de chins qu'en courrèn s'approuchavo
Lèis faguet changear de discours.
Lou Gat dis au Rèinard: — Anèm, sèrquo tèis tours,
L'ouocasien si presènto bèllo.
La veses aquesto sequèllo?
S'agisse pas de s'encalar
Quand jappo la raço maudicho:
Despachèm-si, lou dangier quicho.

Alors eou fa qu'un bound, coumenco d'escalar
Sur lèis branquos d'un rouve et si quilho à la cimo.
Lou Rèinard faguet cènt countours,
Cènt vai-et-vèn et cènt destours.
Mais siguet pres et fet l'artimo.
Lou cassaire et lèis chins lou furneroun pèrtout;
L'estubado et lèis dènts nen vigueroun lou bout.

Dins un affaire
Pèr pas mautraire,
Vau mies un soulet bouen mouyèn,
Que trènto-sieix que voueloun rèn.

LOU TRESOR ET LÈIS DOUS HOMES

(Le Trésor et Les Deux Hommes)

Un libèrtin pauras qu'aviet tout estravia
Et mangea soun fresquin; car èro un desaviat,
Jugaire, farluquet, groumand coumo uno mino;
N'ayèn plus rèn que siet, pas meme un viestiment,
(Adounc bèn dispensat de faire un testament),
Estèn toumbat dins la famino,
Decido de si pèndre: (aqueou paure gournaud
Cresiet qu'es tout feni qu'ànd siam dedins lou trauc!)
Prènd uno courdetto? l'engraisso,
Puis, sènso coumandar sa caisso,
Enrego, dins lèis camps, un pichot bastidoun,
Casau tout desglenit d'un avare barboun.
Intro dins aquello masuro
Qu'atrobo cadaulado, et si mette en mesuro.
Mais, coumo mandavo la man
Pèr passar la courdetto autour d'un caramau,
Sente quauquarèn que roudèllo
Et que toumbo a sèis pèds: qu'èro?... un sac de louis d'or!...
S'aviet vist tolmlbar quauquo eslèllo,
Auriet pas tant bada; l'arrapo tout d'abord,
Bèn esmerevilhat, lou cargo sur l'esquino,
Et s'enva countuniar sa vido libèrtino,

Finquo qu'en barboutan dedins lou fumeras,
 Coumo dins un poucieou lou pouarc que si fa gras,
 Calignaire goujard, gros galavard, ibrougno,
 Soun corps toumbe eu fremit, tout cruvellat de rougno.
 — Lou sero d'aqueou jour, èssato au calabrun,
 A l'houro que la couello estènde soun oumbrun,
 Et qu'abroun à l'houstau lou calèn, la vilholo,
 Pèr mangear touis ensèm la soupo et la saussolo;
 Un vieilh tout espeilhat, troussat sur souu bastoun,
 En caminan rampin arribo au bastidoun.
 (Ero lou mèstre); eme mystèri
 Veniet, tout soulet, d'escoundoun,
 Ajustar quauquo pèco au maguet proun redoun,
 Et coumo un riche gus viviet dins la misèri.
 Vis la pouarto badiero et si va rappelar
 Que la veilho, en parten, a fach que cadaular
 (Aviet leva la clau pèr pessar quauquès nouilhous
 Que l'avien servi de soupa).
 Esglariat, courre lèou de poou d'èsse attrapat,
 Mando la man sur lèis granouilhous,
 Mais trobo plus rèn dins lou nids...
 — Gusas de sort!.. voulurs maudichs!...
 Crido alors lou collar plende rabi:
 — M'avèz rauba moun soulet bèn...
 Ai tout perdu, plus rèn mi tèn,
 Fau que la vido mi derrabi!
 En fen sèis estrambors vis la couardo, la prènd
 (Herous que li coustavo rèn),
 La passo au caraman, li fa lou nous courrènt,
 Catacan li bouto la tèsto
 Pèr fin de jugar de soun rèsto,
 Et si pènde à soun quicho-couel,
 Estrangoulat coumo un vieilh fouel.

Ensin fan fouesso gènts que vivoun dins lou vici:
 Boutoun soun couar, soun amo et soun Dieou dedins l'or, Lèis uns pèr fin d'aver lou crime à soun
 sèrvici,
 Lèis autres pèr de longo adourar soun tresor
 Pauréis gus!... tard vo tèms sa counducho marrido
 Soun sembran de bouenhur l'escapo coumo un fum;
 Dins la desesperanço, alors, l'amo pourrido,
 Moueroun en renegan et plagnus de degun.

LOU SINGE ET LOU GAT

(Le Singe et Le Chat)

Uno fes, dins lou meme houstau,
 Dous estafiers pastas de vicis,
 Lou fin Makaquo emeRoumiau,
 Singe et Gat touis plens de malicis,
 Et toujours lèsts à far de mau,
 D'un bourges èroun en servicis.
 Se s'embrigavo quauquarèn,
 Vo se s'estrassavo de linge,
 Se si dounavo un coop de dènt,
 Poudiaz dire qu'èro lou Singe.

Quand, souvènt, manquavo un tailhoun
 De lard, de viando ou de froumagi,
 Finqu'au plus pichot anchouyoun,
 Roumiau aviet fach lou dooumagi:
 Enfin, èroun doux maufatans;
 Mais, lou piegi dèis charlatans
 Ero Makaquo lou finocho:
 Faset sèmpre quauquo nicrocho
 A Roumiau, qu'èro pas taut fin.
 (Enco de l'home es bèn ensin!
 Se viaz douis cassaires de pocho
 N'a toujours un qu'es plus bregand:
 Taus Roubèrt-Maquari et Bèrtrand.)
 Un bèou jour que la cousiniero
 S'èro vougudo regalar,
 Car èro un pauc controbandiero,
 Aimavo bèoure et goudiflar
 Quand Madamo èro pèr carriero
 (Et n'ero pas dins aquel art
 La premiero ni la radiero!)
 Fauto de sartan castagniero,
 Aviet acclapa dins lou fuec
 Uno trènteno de castagnos,
 D'aquelis bèllos dèis mouatagnos.
 D'Aquoto eme un pauc de vin cuech,
 — Disiet, pusque vhui sieou souletto,
 Et que Madamo, linq' à nuech,
 Fa sa poulido partidetto,
 Yeou doou tèms farai la goustetto.
 (La groumando! Aquoto èro un fuec
 Que l'aviet laissa la gouttetto!)
 En espèran, èro adamoun
 Que charravo eme la vesino
 Entanterin, à la cousino,
 Makaquo eme l'autre demoun,
 Per faire enrabiar la lipetto,
 Proufitavoun de l'ooucasien,
 Et vèicito ce que fasien:
 — Malan! Roumiau, s'avieou l'arpetto
 Autant adrecho que la tieou,
 Disiet Makaquo, assajarieou,
 Pèr countrestar Misè Rousetto,
 D'estraviar tout lou recalieou
 Et d'espooutir la castagnado:
 Segur qu'auriet bèllo laignado!
 Tant-fa-tant-va, subran Roumiau,
 Sur d'aqueou discours plen de frimo,
 Mando la patto, ai! ai! si rimo
 Et trobo lou fuech fouesso caud!
 Mais Makaquo, à la vouas flattiero,
 Li fet tirar, maugra lou mau,
 La castagnado touto entiero,
 El l'empassavo dins lou trauc
 Que li disèm la gargatiero.
 D'aqueou moument, la Cousiniero
 Quc veniet per lipetejar,
 Parèisse, et vis harpatejar
 Lèis voulurs d'aquesto maniero.

Makaquo, en l'aluquan venir,

Fa qu'un bound, enfielo la pouarto...
Adessias, lou diable l'empouarto,
Rèn l'auriet pousquu retenir.
Lou Gat, que s'es rima lèis pattos,
Poou pas courre; et, pèr lou punir,
Rousetto li fichet de patos,
Pèr ni nen faire souvenir
Et l'apprendre à li plus venir.

Ensin, dins de jours d'escaufèstres,
Leis Singes, gouluts charlatans;
Digueroun eis Gats: Sias leis mèstres.
Battèz-vous, serez triomphants!
Si batteroun, leis bouis enfants!
Puis quand l'aguet plus ges de lagnos
Ni de dangiers, leis renegats
Brafferoun toutis les castagnos,
Et douneroun la gruilho èis Gats.
Pople, crèis-mi, rèsto tranquille,
Prego, travailho, agues de sèn;
Sies fouart, mais sies pas proun habile;
Francs et traites van mau ensèm.
Se ti venien mai dire: Zoubo!..
Partagearem!!! ha, leis fenas!
Coussegeo-leis à Coups d'escoubo
Et puis fais-li... douis pans de naz!

A-N-UN JOUVE POUÈTO

(A un Jeune Poète)

T'ai bèn coumpres, ami, vieou que lou couar ti sauno
D'èstre eme lèis homes maudichs:
Cresiès, dins toun camin de recampar la mauno
Que descènde doou Paradis;
Inoucènt, jouve, franc, vesies couleur de roso
Aqueou monde que cresies bouen,
Ti semblavo un jardin de delici, qu'arroso
L'aigo de la divino fouen.
Et puis n'as rescountra pèrtout que couars de pèiro:
L'home d'argènt, lou libèrtin,
Lou traite messoungier, l'encivous que vous guèiro
Eme l'hueilh guèchou doou mourbin.
Ha! tambèn cade jour sies negat de lagremos,
As l'amo pleno de pousoun,
Sies estat embulat dèis homes et dèis fremos...
Vais, quand ti plagnes as resoun!
Touto carn s'es pourrido; aussi, dins la naturo,
En luech l'a plus rènde de verai;
Despuis que l'home a pres pèr Dieu la creaturo,
Pèrtout si vis que de varailh.
Qué li farem, ami, s'escrivèm sur la sablo!
Un jour lou bèn s'atroubara
Dieou nous nen tendra compte: Escouto aquesto fablo,
Sa mouralo t'abauca:

LOU MILAN ET LOU ROUSSIGNOOU

(Le Milan et Le Rossignol)

Un vieilh Milan, crudèou braffaire,
Fouesso plus marias qu'un ratier,
Et qu'aviet feni pèr si faire
L'espravantau de soun quartier
(Car dedins un marrit affaire
L'avien jamais vist lou radier),
Un matin que dins soun gavagi
Aviet pas mes santaliment
Une briquetto d'aliment,
Agriffet dessus soun passagi
Un cantaire Roussignoulet,
Que, coumo viviet pas soulet,
Pèr espassegear sa coumpagno
Agrounchado sur sa poustagno,
Et l'embouquar lou gargassoun,
Mangeavo menèstre bèn pauro,
Empassan quasi rèn que d'auro
Pèr lou bouffet de sa cansoun.
Coumo lou boousan estripaire
L'anavo estrassar sur lou camp,
Lou Roussignou li fet: — Michant,
Espragnaz un paure cantaire
Que n'a quasiment que soun cant.
pesi pas mai qu'uno requèsto;
Ai bèn mens de carn qu'un quinsoun,
Et, se mi levaz ma cansoun,
Un pauc d'oues vaqui ce que rèsto.

Escoutaz plus lèou ce que dieou:
Canti pèr lausar lou bouen Dieou;
Anounci l'aubetto et l'aigagno;
Sieou lou fluitet de la campagno.
Es ieou que fau, la nuech, lou jour,
La joyo d'aquestou sejour.
S'escoutaviaz bèn moun ramagi
Et se coumpreniaz ce que dis
Vous crèiriaz d'estre en paradis...
— Qu'es aquo? fet l'autre eme ragi,
Lou para... seriet quauque nis
Ounte pourrieou faire gavagi?
— Nani. — Eh bèn! que mi vas cantar
De fanfoni vo de musiquo!
Vèntre en jun saup gaire escoutar.
Ai fam, anem, ges de repliquo...
Sieou bouen de mi fisar d'un fouel!..
Aquo dich, li touesse lou couel.

Pouèto, moun ami, créis-ti qu'as bèl-à-dire
Et bèl-à-faire, lèis ventrus
Sèmpe si truffoun dèis lettrus;
Canto-li tèis bèous vèrs, si boutaran à rire,
Et ti diran: — Aquo vau pas
La pansado d'un bouen repas.
Cambarado, es egau; fais toujours toun affaire,

Lauso toun Dieou, laisso-lèis faire,
Siam pancaro au found doou panier:
Sabes que Bèn rira quu rira lou dèrnier!

LOU PASTRE ET SOUN AVER

(Le Berger et Son Troupeau)

Paure Roubin! Ho! que malhur!
Lou loup t'a pres, as fach l'artimo!
Eroun cènt dins l'aver (v'aqui ce que mi pimo),
Si soun toutis sauvas quand an vist lou voulur.
Tu restaves radier, ti mesfisaves gaire;
T'a pres pèr lou galet, pecaire,
T'a tirassa dedins lou bouesc
Et t'aura fach crussir lèis oues.
Tu qu'ères lou mooutoun dèis fremos!...
Ha! coumo si mettran en doou!
Van toutis jitar de lagremos
Grossos coumo un gros favaroo.
Avies tant d'esperit que, levan lèis sants crèmos,
T'aurien cresu senat. Paure pichoun Roubin!
Tu que mi seguissies pèr drailho et pèr camin,
Et qu'eme un troues d'artoun t'aurieou fach far l'empèri:
De saupre que ta mouart es pas plus un mystèri,
Bessai crebarai de mourbin!
Quand mèstre Barthoumieou, eme soun gemitori,
Aguet de soun Roubin bèn ploura la memori,
Acampet sèis mooutouns estravias dins lèis bèns,
Et li parlet dèis grossèis dénts:
— Pagnotos, li diguet, poourous, souiros, bagassos!
Siaz bouens que pèr chooumar, roumiar, beoure et mangear!
Poudiaz pas gardar vouestrèis plaços
Quand lou loup veniet roudejar?
De longo lou gusas mi jugo quauquèis pècos,
Maganto de mooutouns, d'agnèous,
Mi destrie toujours lèis plus bèous;
Puis, à moun naz, lèis bouto eo pèços,
Et vhui, sènso vous battre, abandonnaz Roubin!...
Vouestro pourtrounarie mi douno lou charpin.
Vèz, se v'aribo mai de fugir la bataillo,
Aurez santalimeut pèr mangear que de pailho.
Alors toutis ensèm disoun à Barthoumieou:
— Mèstre, se lou vesèm parèisse,
Li sautarèm dessus, farèm lou mouloun crèisse
Et s'entournara gaire vieou:
Cumptaz dessus nouestre couragi.
Lou Pastre, alors, li dounet de fourragi,
D'aigo fresquo, de gruns de sau.
Mais, lou sero, en sourtèn, dins uno cantounado
Vigueroun un gros animau,
Lou creseroun un loup... Prengueroun la vanado,
Et feroun longo proumenado
Toujours au grand galop... S'arresteroun... noun sai...
Pamens noun èro un loup; sabèz ce qu'èrot?... un Ai.

Avèz bèou dire, avèz bèou faire,

La petouacho es un triste affaire
Que vous rènde un home loougier
Coumo uno failho de papier.
Tant qu`es luench doou sagan, babilho,
Proumette de far merevilho;
Mais, se vis l'oumbro doou dangier,
Vo s'entènde la mendro cavo,
Adessiaz, parte,sèmblo fouel,
Eme lèis cambos sur lou couel,
Coumo se lou vènt l'empourtavo.

FIN DOOU LIBRE IX.

LIBRE X

LÈIS DOUIS GARRIS, LOU RÈINARD ET L'UOU

(Les Deux Rats, Le Renard et L'Œuf)

Douis Garris, vieilhs grougnards d'aquello grandò armado
Que nous rouigariet vieous se n'èro pas lèis gats,
Atrouberoun un uou. Pèr la soouquo affamado
Ero la prouvisien de toute la journado;
Tambèn lèis fouliet vèire, èroun apetugats!
Mais dins aqueou moument, d'amount à miegeo-lègo
Vesoun mèstre Rèinard que veniet d'un bouen pas
Et que sèrquavo soun repas.
N'a vun que dis: — Malan! avisèm-si, coullègo,
Nouestro vido et nouestre uou soun dins un marrit cas;
Pèr fin de tout sauvar, v'èici ce que fau faire:
Faguem roudelar l'uou bèn d'aise, pauc-à-pauc,
Senso lou matrassar; l'intrarem dins lou trauc
Et puis s'estremarèm. — Sies uno bèsti, fraire,
Fet l'autre, lèis ressauts crebarien lou cruvèou
Et s'escampariet tout: as qu'un paure cervèou
Et sies pas gaire adrech; que maupastie ta cagno!
Mi faries lèou venir la lagno...
Voues mettre l'uou en archipoue?
Coucho-ti de revès, prènds-lou dintre tèis pattos,
Ti tirassarai per la quouet;
Ensin arribarèm à nouestrèis caso-mattos
Sènso oouviri; despachèm-si,
Que lou galavard es eici.
Pas plus lèou dich que fach: en guiso de brouetto,
Li cargo l'uou, puis li dis: — Tèns!
Et sutran s' attalo dèis dénts
Au timoun d'aquello carretto
Que s'escourtugo un pauc lèis rèns;
Mais, maugra lèis trebauds, lèis coups, la macaduro,
Escapouleroun sa pasturo...
Quand lou Rèinard venguet, li siguet plus à tèms.

Espepiounerai pas finqu'à pèrto de visto
Sur l'amo, l'ésperit, lou sèns de l'animau,
Coumo an facb La Fontaino et proun d'autres; ma fisto,
Lèis bèstis saboun pas ce qu'es bèn, ce qu'es mau.

De soun sicau fan rèn, l'estinct soulet lèis guido;
 Pèr elis tout fenisse après aquesto vido;
 Car, s'avien l'amo à rescatar,
 Auriam tort de lèis sagatar
 Pèr nen far nouestro nourrituro,
 Nouestre viesti, nouestro belluro...
 Qu'es besoun de va countrestar!
 Aquo repugno à la naturo,
 Seriet contro la lèi de Dieou:
 Es ensin que va crèsi, yeou...
 Adounc la cavo es messoungiero.
 Mais, fèm jugar lou tandigam
 Que la fablo siet vèrtadiero:
 Estèis Garris an fach un plan
 Que li sèrve à fichar lou camp;
 Dounc lou bestiari si demeno
 Pèr sauvar soun bèn et sèis jours.
 Es ce que m'estouno toujours
 En vian lou trin que l'home meno:
 Souvènt es dins un grand dangier
 Pèr soun bèn, soun hounour, sa vido;
 Magra que lou bouen sèns li crido:
 Que fas?... Siegues pas tant loougier!
 Sèmpe sa counducho es marrido...
 Avèz bèou dire, vous coumprènd
 Que quand es au bout, qu'a plus rèn!

La mouralo nous asseguro
 Que l'home a la tèsto bèn duro!

L'HOME ET LOU CALOBRE

(L'Homme et La Couleuvre)

Un Home rescountret sur sèis pas uno Sèrp
 Qu'en s'envirautan l'aluquavo:
 — Ha! maudicho, li fet, bestiari de l'infèr
 Espero, vau faire uno cavo
 Que tout lou monude approubara,
 Et que cadun m'en lausara.
 Alors l'animau plen de vici
 (Vous parli de la Sèrp, au mens, vous avèrtissi,
 Et noun de l'Home: es que vous pourriaz bèn troumpar);
 Adounc la Sèrp si laissan arrapar,
 Nouestre home la boutet dins lou sac que pourtavo
 Et l'anavo ensuquar, qu'aguesse tort vo noun.
 Pas mens, pèr far semblan d'aver quauquo resoun,
 Li parlet coumo èisso, doou tèms que l'estaquavo:
 — Patroun dèis couars ingrats, verinous animau!...
 Faire de bèn en quu fa mau
 Es la counducho d'un gournaud;
 Tambèn ti voueli tuar; tèls dènts ni ta malici,
 Quand seras mouart, jamais mi pourran agantar.
 Alors la Sèrp. pèr l'arrestar,
 Dins sa lingo li fet: — Se fouliet tuar lou vici
 Pèrtout moute s'atrobo, en quu pardounariatz?
 Tout lou mounde es ingrat dessus d'aquesto tèrro;

Lèis homes, subre tout, siaz toutis de marrias;
Entre v'autres vous fèz la guèrro,
La fèz èis animaus; puis, quand si defendèm,
Vous plagnèz que pounèm, escarpinam, mourdèm.
Se voues, mi pouedes tuar, sabi que ta justici
Es rèn que toun besoun, toun plesi, toun caprici,
Sur d'aquo mi vas coundamnar;
Mais, d'avant que m'assassinar,
D'avant que ma pèou si devire,
Douno-mi lou tèms de ti dire
Que lou patroun dèis couars ingrats
Et lou piègi dèis scelerats
Es l'Home et noun La Sèrp. En ausènt soun lingagi
L'Home siguet capot et reculet d'un pas
En si boutan lèis mans au las.

A la fin li faguet: — Ce que dies es pas sagi.
Se voulicou, jugearieou l'affaire, entandoomens;
Mais ti vau far vessar la mesuro, pas mens:
Faguèm va decidar. — Voneli bèn, fet la bèsti.
Uno Vaquo èro aqui, la souneroun, venguet,
Li counteroun la cavo, et su lou cooup diguet:
L'a rèn de plus aisa, qu'es besoun que v'attèsti?
Yeou vous cacharai pas que la Sèrp a resoun.
L'Home, l'a bèn longtems déjà que lou nourrissi!
Lou sero et lou matin, dedins touto sesoun,
Va sau, manqui jamais de li rendre servici.
Moun travailh, mèis vedèous li dounoun cènt proufits,
Quand revèn doou marca n'a lèis boussouns caffits.
L'ai gari de moun lach, quand, malaut de vieilhugi,
Aviet l'ouupilatien doou blesquin et doou fugi:
Fau tout pèr countentar soun plesir, soun besoun;
Aro sieou vieilho... Eh bèn!.. mi laisso en un cantoun,
Sènso rèn pèr mangear. Se mi laissavo paise,
Aumens... Mais noun, m'estaquo et fau qua l'er m'engraisse.
Se pèr mèstre avieou qu'uno Sèrp,
Mi fariet pas vieoure de l'èr,
Auriet mai de recounèissènci.
Adieou-sias, v'ai dich ce que pènsi,
Et vous v'ai dich bèn franquament.
L'Home, tout espantat d'aquestou jugeament,
Diguet: — La fau pas crèire, es qu'uno vieilho masquo,
Fa rén que repepiar, vèn de dire uno nasquo.
Sounem aquestou Buou, dira mies lou vrai.
— Vène, Buou, dis la Sèrp; ce que diras crèirai.
Lou Buou, balin-balan, vèn coumo un soungéo-fèsto.
Quand aguet bèn roumia l'affaire dins sa tèsto,
Diguet: — Vouï, dèis trahailhs doou camp
Pèr vautreïs subissèm la peno;
Enterin quand la grangeo es pleno
De recordos, l'Home michant
Nous douno pèr faire ripailho,
Fouesso cooups, d'aigo eme de pailho,
Et puis, quand si fèn vieilhs, crèi de nous mettre eis nieous,
En dounant nouestre sang pèr calignar sèis Dieous.
Alors l'Home diguet: — Fau mai qu'aqueou m'encagne!
Isto en uno, vais-t'en subran, gros barjairas;
T'ai pas dich de venir pèr far tèis embarras;
En plaço de jugear, parles que pèr ti plague:
Mi mesfisi de tu, tambèn,

Fais-mi vèire ta quouet, vais-t'èn.
 L'Aubre alors siguet pres pèr jugi;
 Ha! n'en diguet bèn mai: — L'Home, aqueou vieilh secugi
 M'a millo ooubliatiens, si vèn mettre à cubèrt
 De la calour l'estieou, de la pluejo l'hivèr;
 Si cauffo de moun bouesc, mangeo touto ma frucho;
 Fa soun liech de ma fuilho èissucho;
 Mèis flours l'embaimoun au printèms:
 Et puis quand l'ai para dèis chavanos, dèis vènts,
 Mi mando soun paysan: la picosso, la sèrro;
 Dedins un virar-d'hueilh, mi coupoun ras de tèrro.
 Ingrats, rebroundas-mi, mi coupèz pas lou pèd,
 Aurieou proun forço encar pèr vioure fouesso annados!
 Mais l'Home es ensin fach, pèr rèn a de respèct!
 Alors sadoul d'ausir tant de remouchinados,
 Vouguèn pas aver tort, l'Home lèis fet taisar
 En dian: — Sieou bèn bounias, yeou, de mi li fisar!
 Lou plus fouart a resoun. Puis, contro la bastido
 De la Sèrp et doou sac basselet tant et tant
 Que la bèsti siguet quasimen espooutido.
 Lèis grands seignours n'en fan autant:
 La verita lèis facho, et si boutoun en tèsto
 Que soun mèstres de tout, dèis bèstiaris, dèis gènts
 Et de sèis bèns.
 Se quauqu'un, pèr parlar, despatèllo lèis dènts
 Dien qu'a tort: es verai... Mais dounc que parti rèsto,
 Pèr fin de si pas expousar?...
 Jappar de luench, vo si taisar!

(Le provençal n'a que dix vers de plus que le français de La Fontaine.)

LA TARTUGO ET LÈIS DOUIS CANARDS

(La Tortue et Les Deux Canards)

Uno Tartugo à tèsto fouelo,
 Lasso d'istar dedins soun trauc,
 Un jour diguet: — Que vido mouelo!
 Fau viagear... Viguèm un pauc:
 — Enginem-si, d'abord, pèr aver l'aquipagi...
 L'a tant de gèns que l'an, de haut, de bas estagi,
 Meme de gardaires d'aver,
 Que yeou lou pouedi bèn aver.
 Après ce que vesèm n'es pas bèn dificile,
 Meme l'argent es inutile,
 Vous fan crèdi. Croumpaz carrosso et bèou chivau,
 Fèz petar vouestre fouit, courrèz d'amount, d'avau,
 Fasèz lèis farluquets, v'arrouinaz en ripailho...
 Puis vendèz lou chivau pèr li croumpar de pailho;
 Puis l'hussier vous courre à l'après,
 Prouvesit d'un mandat d'arrèt,
 Vous seguisse pèrtout, vous cougno;
 Puis la justici vous empougno
 Et vouestre bouenhur es gauvit...
 Mais que fa... noun avèz joui!
 (De l'entèndre, diriaz que Misè la Tartugo

Ligiet dins l'avenir la pèço que si jugo.)
Douis Canards, bouis enfants, li digueroun: — Misè,
Nous parèi, sur ce que disèz,
Qu'aimariaz de battre l'estrado;
Se voulès, vous carregarèm:
Digaz lou pays que v'agrado,
Catecan vous li pourtarèm.
Sènso entamenar vouestro bousso,
Aurem uno carreto douço:

Vague! — Toumboun d'accord. Sobran lèis dous Couels-verts
La laissoun un moument souletto,
Van au bouesc, coupoun uno bletto
Et li la passouu en travèrs
De sa bouquetto,
En li dian: — Tenèz, sarraz bèn
Et siguèz muto... Isso, partèm!
Aquo dich, lm de chasque caire
Empougnoun lou bastoun et lou sarroun bèn fouart
Dedins sèis pattos de vantouar,
Puis prènoun la voulado. En vesèn la coumaire
Qu'au bèou mitan de l'èr si bindoussavo ensin
Coumo un gros liame de rasin,
Cadan Gridavo: — Hai! venèz vèire!
Quu jamai v'auriet pousquu crèire?
Es uno fado, bèn segur,
Vo bèn la rèino dèis Tartugos!..
La vanitoue li crido, alors: — Sias pas mentur,
Sieou la rèino, es vrai! — Mais: Malhur de malhur!
En parlan, durbe lèis petugos
Que la retènien au bastoun,
Et vèn en debanan toumbar sur lou testoun
D'un paure pitouet que badavo,
Bèn inoucènt dedins la cavo:
En arriban piquet tant fouart
Qu'ello s'espautisset et l'autre siguet mouart.

Un vieilh ditoun de la Prouvènço
Nous apprènd que troou parlar noui,
Et, pèr rimar, troou grattar coui.
Un bavard es plen d'imprudènco;
Glourivoux, voou far lou lingur
Et desgargailho soun bouenhur,
Mais, mauherousament, dins soun marrit affaire,
Embaragno souvènt soun vesin, vo soun fraire...
L'a rèn de piegi qu'un barjaire!

LÈIS PEISSOUNS ET LOU CORMARIN

(Les Poissons et Le Cormoran)

Un Cormarin, grand fricoutaire,
Dins lou tèms de sèis jouinèis ans,
Sabiet tant bèn far lou pesquaire
Que desaviavo lèis estangs.
Mais lou vieilhugi fet que venguet court de visto,
Et pousquèn plus seguir lèis Pèissouns à la pisto,

Siguet bèn fourça de patir.
 Alors qu'es que faguet: un jour, vesèn sourtir
 Un Chambre, sur lou bord moute si pèrmenavo,
 Li diguet: — Moun ami, vènes bèn à prepau,
 Entourno-ti vite adavau
 Pèr avertir lèis Pèis d'uno terriblo cavo:
 Lou mèstre de l'estang dins douis jours pesquara,
 Et Dieou sau coumo adoubara
 Aquello mauheroue Pèissayo!
 Digo-li, moun enfant, que sa vido gassailho
 Et que l'a rèn de tant verai;
 Mais que, se voou, la sauvarai.
 Quand lou Chambre aguet dich, jugeaz de l'escaufestre!
 Toutis cresien deja vèire venir lou mèstre
 Eme lou capèiroun, lou gangui, lou musclau,
 Et pèr sourtir d'aqui troubavoun ges de clau.
 Courroun au Cormarin et li dien: — Que fau faire?
 Vous que sias grand et vieilh, sauvaz-nous doou braffaire,
 Vo senoun siam toutis perduts.
 — Pèr èstre, fet l'ououssèou, fouesso mies escounduts,
 Fau changear de pays. — Vouï, mais n'autres, pecaire,
 Li respouendoun, n'avèm ges d'alos ni de pèds.
 — Eh bèn! vous pourtarai pauc-à-pauc, se voulèz,
 Amount sur moun roucas s'atrobo uno aigo claro
 Que lèis gèns an pas visto encaro;
 Aqui l'home maudich vous vendra pas sèrquar
 Et degun vous pourra pesquar;
 Alestissèz-vous dounc, car fau partir tout-aro.
 — Vive nouestre sauvaire! alors fan lèis Pèissouns,
 Es lou milheou dèis bouens garçouns;
 Luego de nous mangear, nous vèn sauvar la vido!
 Alors esto natien ravidò
 Un pèr un si laisset pourtar,
 Sènso poou de s'embaratar.
 L'Escassier, lèis prenèn eme soun bèc de broquo,
 Sènso lèis esquichar ni li faire de mau,
 Lèis pourtet prochi soun houstau.
 A la cimo d'aquello roquo
 S'atroubavo un pichoun bassin
 Clar, gaire fouch, estrech, cavat pèr la naturo.
 L'ououssèou pesquaire, en fèn ensin,
 Pousquet prèndre à lesir sa fresquo nourrituro
 Un après l'autre lèis manget
 Et sènso peno s'engraisset.

Paure pople! souvènt t'an fach la meno cavo!...
 Ti proumetien qu'auries tout ce que ti manquavo...
 Tu ti siès laissa faire, et puis, quand t'an tengu,
 T'an gaubegea coumo an vougu!

L'ACCLAPPAIRE D'ARGÈNT ET SOUN COUMPAIRE

(L'Enfouisseur et Son Compère)

Un certèn vieilh Tailhur, à forço de coupar,
 D'estreigne, d'escourchir, d'escavar vo d'apoundre,
 S'èro soubra fouesso or et sèrquavo à l'escoundre;

— Car, disiet, couesto d'accampar;
En l'aguènt à manes, si poou vite escampar;
Vo bèn, pèr l'amagar, l'on a bèou si marfoundre,
Lèis voulurs bèn souvènt lou vènoun arrapar.

Adounc, soulet pousquèn pas faire,
D'un autre tailhur, soun coumpaire,
Prènd l'ajudo, lou va troubar
Et, cresèn pas que fousse un laire,
Li destapo tout soun secrèt,
Bèn qu'à regrèt;
Car de toutis si mesfisavo.
Drès que l'a counfisa la cavo,
L'autre li dis: — Compto sur yeou,
De toun affaire fau lou mieou.
Partoun dedins la nuech, van au pèd d'uno couello
Cavoun un trauc dins tèrro, escoundoun l'or au found,
Et puis, pèr lou tapar, li viroun un quèiroun.
(Raco estrachano! tèsto fouello!
Si vis bèn qu'as pèrdu lou sèns!
En que sèrve dounc l'or èis gènts
Que l'entarroun?... pauro cèrvèllo,
L'argènt es bouen que quand roudèllo!...)
Lou sero, au calabrun, nouestre adouraire d'or
Va de galapachoun vesitar soun tresor;
Arribo, destapo, regardo...
Hai! qu'a passa aqui? pas degun!
La tèrro a pas fach boueno gardo!...
Lou paure, seriet mouart se s'èro atrouba en jun...
Oh! tristo cavo!!!
Enfin, vesèn que l'or manquavo,
Coumo poou tapo mai lou trauc
Et s'en va tout drech à l'houstau
D'aqueou que l'a juga la pèço,
En disènt: — Degun nous a vist;
Es lou coumpaire, à moun avis,
Qu'a fach un tour d'aquello espèço;
Anèm-li dounc d'aquestou pas.
(L'estrachan si troumpavo pas)
En arriban li dis: — Que Dieou s'assiet, coumpaire;
Ai d'argènt a mettre de caire;
Digues rèn, foudra que deman
Mi donnes mai un cooup de man.
Ai retira de grossèis rèndos;
Et coumo ai toujours fouesso crèntos
Dèis voulurs, l'anarèm pourtar
Dins la cacho, per l'amatar.
Lou coumpaire, tout plen de joyo,
Pas plus lèou l'avare es parti,
Cresènt de mies quichar l'anchoyo,
Embrasso vite estou parti:
Courre et va lèou mettre à sa plaço
Lou magnot, en dian: — Revendrai
Et tout au cooup v'arraparai
(L'abrasamat jamais s'alasso).
Mais, dins la nuech, l'autre venguet
Tout soulet, car s'èro fach sagi;
Troubet soun argènt, lou prenguet
Et n'anet faire un bouen usagi.

Gènts que siaz riches, fèz ensin,
Sèrvèz-vous de vouestro fourtuno,
L'entarrèz pas, car lou vesin
Vous pourriet far de blad-de-luno.
Et fèz attentien qu'aujurd'hui
Lèis voulurs an bouen pèd, bouen hueilh;
Quand an pres, plus lèou que de rèndre,
Aimarien mai si faire pèndre

Dounc vivèz ben, puis doou restant
Dounaz èis paures... n'en a tant!!!

LOU LOUP ET LÈIS PASTRES

(Le Loup et Les Bergers)

Un Loup coumo n'a ges (car n'èro pas bregand,
Et fasiet qu'à regret d'avaries dins lou camp),
Las de far lou couquin, un jour, dins sa cabano,
Si repassavo ensin sa vido maufatano:
— Ha! que sort es lou mieou! disiet, dins cade houstau
Tremoueloun à moun noum, et sieou l'espravantau
Dèis grands et dèis pichouns, à la villo, en bastido,
Homes, fremos, enfans n'en vouelount à ma vido.
Pèr un mooutoun rougnous, lou rebut doou troupeou,
Pèr un ase poussif qu'a que d'oues et de pèou,
Pèr un chin mourvelous qu'a rèn que la carcasso
Et que rouigui pèrfes, toutis mi fan la casso.
Paysans et bracouniers, mai qu'agoun un fusieou,
M'acoussegeoun pèrtout, dins l'hivèr, dins l'estieou.
O malan! sieou maudich de touto la naturo!...
Changèm de vido, anem, l'a proun tèms qu'eïço duro
Mangèm d'hèrbo! plus lèou, coumo fan lèis mooutouns,
Auluego d'estripar, coumo lèis Loups gloutouns:
Mourèm de fam, se fau, pèr faire penitènci!
Tant-fa-tant-va; tout plen d'esto boueno sentènci,
Nouestre Loup counvèrtit travessavo un hamèou,
Quand vis de luench un fuec que couinavo un agnèou
Et de Pastres countènts qu'anavoun faire fèsto.
Bouen an, qu'es tout èïço, diguet, pèrdi la tèsto?...
— Li vesi bèn, pamens; lèis Pastres tuen l'ave,
Et s'en van regalar davant moun naz?.. au ve!
Et yeou serieou tant bouen, vo mies, serieou proun bèsti
Pèr rouigar lèis cardouns vo lou fuen, que detèsti!
Ha! pèr qu'aquo es ensin, vau faire moun mestier,
Vau roudar, vau pilhar dedins tout lou quartier,
Et se quauqu'un mi dis que va duvi pas faire,
Li respoundrai: — Messies, m'avèz tous ficha un caire!
N'es pas lou premier cooup que de gèns counvèrtis,
En vian faire lou mau soun estats pèrvèrtis;
Fan proufessien de fe, proumettoun, à l'avanço)
Mai de carn que de pan, davant touto la Franço;
Et puis, quand soun amount, an bèllo à s'enrabiari,
An bèllo à virar lèis esquinos,
Fau qu'eme lèis galinos
Appréngoun d'estripar.

L'ARAIGNO ET LA DINDOULETTO

(L'Araignée et L'Hirondelle)

Uno pauro pichouno Araigno
Veniet de fielar seis arrets,
Et d'un trauc d'aquelo baraigno
Guèiravo qu'houro serien pres
Lèis cousins, mouissouns et mousquetos
Que li roudavoun a l'entour,
Et, coumo pèr li far liguettos,
Vounvounegeavoun tout lou jour.

Dins lou tèms que lèis esperavo,
Tapado dins soun cafouchoun,
Coumo un cassaire à l'agachoun,
Et qu'à courre si preparavo
(La pauro! aviet fouesso pati),
Uno affamado Dindouletto,
Qu'aviet soun nis prochi d'aqui,
Veniet, tout en fasèn l'aletto,
De longo passar, repassar,
Et, quand vesiet mousquo ou mouissaro.
Badavo sènso dire garo,
Et vague de lèis rescassar;
Mais, luego de lèis empassar,
Anavo tout d'uno voulado
Embouquar sa pichouno niado,
Qu'eme sèis bècs jaunes dubèrts,
Coumo de pichouis emboutaires,
Sènso huils, sèrquavoun de tous caires,
En badan coumo de limbèrts.
Laissaz-mi dounc bousquar ma vido,
Li fet l'Araigno, au noum de Dieou!
Va viaz pas, sieou touto avanido;
Soubraz quauquèis mousquos per yeou!
Mais sènso escoutar soun reprochi,
Esto Dindouletto risiet
De ce que l'Araigno disiet.
Un coup li passet bèn tant prochi
Qu'embalet taraigno et tout,
Eme la mauherouso Araigno
Que pendoulavo alin au bout,
Touto espalooufido de laigno.

Es ensin qu'arribo, souvènt,
A-n-un pichoun marchand, pecaire:
Alestisse bèn soun affaire,
Estalo sa boutigo au vènt;
Mais, quand crèi d'aver la pratiquo,
Prochi d'eu si bouto un coutau
Que, plus riche, li fa la niquo
Et l'arrouino soun paure houstau.

LA PARDRIS ET LÈIS GAUS

(La Perdrix et Les Coqs)

Une jouvo Pardris que tenien presonuiero,
Viviet dins uno grangeo eme un troupèou de Gaus,
Ooussèous amouroux, fouligauds,
Qu'aurien degu paupar la femèlo estrangiero,
Bouniasso et pas rèn trecassiero.
Mais, quand veniet mangear, lèis galavards brutaus
La fasien cauquar fouero l'iero,
Et souvènt, luego de respèct,
Li fichavoun de cooups de bèc.
Dins lèis coumensamens la pauro si fachavo
Et maudissiet soun sort et la fouelo natien
Que de longo l'acoussegeavo,
La plumavo, la pitassavo....
O troupo maladito et sènso enducatièn!
Mais puis, quand aguet vist aquesto,
A cooups de bèc, à cooups d'ounglouns,
Si derrabar lèis huils, si matrassar la crestò
Et si trauquar lou vèntre à grands cooups d'esperouns,
Diguet: — Beni-siet-Dieou! pusqu'entre ellis si battoun
Et toutis lèis jours si sagatoun,
Dounc es soun naturèou, pèrque mi plagnirieou?
Es bèn plus mauheroux aqueou pople furieou!
Se poudieou choousir ma coumpagno,
Bèn segur que m'en anarieou,
Car èici rèn de bouen si gagno;
Mais lou mèstre dis que va fau...
Riguèm de moun sort, autant vau!

Et n'autres tamben, sur la tèrro
Vivèm au mitan de couquins,
Que zouboun lèis paurèis mesquins,
Que de longo li fan la guèrro
Et troboun encaro qu'an tort...
Que li farèm!... es nouestre sort!...

LOU CHIN EN QUAU AN ROUGNA LÈIS OOURILHOS

(Le Chien à qui l'on a coupé les oreilles)

Medor, joue cadèou deja de bèllo tailho,
Et que partiet pèr èstre un dogou de bataillho,
Un matin gingoulavo et courriet pèr lou camp,
En fèn la traço de soun sang.
— Hai-hai! hai-hai! cridavo, en gassailhan la tèsto:
Home, lou flèou dèis animaus,
Mèstre desnaturat, sèmpre ta man es lèsto
Pèr nous desmemouriar, nous acclapar de maus.

Vai, vai, s'un jour tu venies bèsti
Ti proumeti ben, ti proutèsti
Que ti regalariam ensin:

Ti metriam lou corps en doulios!...

Voulèz saupre pèrque Medor, lou paure Chin,
Si plagniet coumo aquo? — N'aviet plus ges d'ooriltos,
Soun mèstre tout bèou just veniet de lèls rougnar;
Et puis, eme la palo caudo,
Pèr lèis empachar de sannar,
L'aviet charma la plago en disèn: — Lou fuec saudo.
Jugeaz se tout aquo l'aviet fach reguignar...
Cresiet que l'anessoun couinar.
Medor, desoorilhat, couchat prochi l'escouto,
Aujavo plus sourtir, car aviet la petoue
Que cadun li fesse la loubo
Coumo à-n-aqueou Rèinard qu'aviet perdu sa quouet.
Mais, quand siguèt plus grand, qu'anavo à la batèsto,
Alors s'atroubet bèn countènt
Que lèis maneyos de sa tèsto
Foussoun luenchos dèis coups de dènt
(Chin verinous a pas souvènt
L'oorilho sano et bèn entiero).

Eme un coulas pouignènt dessus la gargatiero,
Mèdor, bèn que fouguesse et disputaïre et glout,
Si fichavo dèis chins, meme doou plus gros loup.

Doou tèms que siam enfans, troubam la vido duro;
Et quand lèis mèstres, lèis parènts,
Voueloun castigar la naturo,
S'enrabiam, fèm de fuec dèis dènts.
Mais, puis, quand venèm dedins l'iagi,
Doou saber counèissèm lou près,
Et li courririam à l'après
S'eriam nistouns un segound viagi.
Mais, revènt pas plus lou bèou tèms!...
Adounc fau cativar l'enfanco;
Car uno brigo de souffranço
Li fa aver de moulouns de bèns

LÈIS PÈISSOUNS ET LOU BÈRGIER QUE JUGO DE LA FLUITO

(Les Poissons et Le Berger qui joue de La Flute)

Un d'aquellis Pastres manquas
Que Fountenèllo, Deshouliers,
Et d'autrèis pouetos musquas
Fasien plagne dins lèis ourieros,
En brayos courtos, bèn viestis,
Roux coumo de poulets roustis,
Attrinquau sèis douis mans blanquettos
D'anèous d'or, de bellèis manchettos,
Countènts, tout lou franc dieou doou jour,
De cantar, de mourir d'amour,
Et de mouse lou lach de fedo
En gants blancs, en basses de sedo...
Un d'aquestis alèris, dounc
(Ero Tircis vo Couridoun),
Un coup, long de l'aigo cantavo

Dins lou tèms qu'Anetto pesquavo,
Et, pèr far pitar lou Pèissoun,
Li flèitavo aquesto cansoun:
Venèz, pichouis Pèis, venèz vèire
Lèis hueils d'Anetto; soun tant bèous
Que lusoun coumo un troues de vèire,
Et que fan venir rababèous
Lèis bèrgiers de nouestre villagi.
Anetto es la rèino dèis couars,
Ello encadeno lèis plus fouarts.
Quand aluquares soun visagi,
Seres bèn countènts d'èstre pres
E prochi d'ello restares.
Vous mettra de sa man doucetto
Dins un poulit pichoun barquieou,
Et seres plus herous que yeou;
Car, chasque jour, la bèllo Anetto
Vous jítara, pèr vous nourrir,
De pan, de biscuech, de barquette...
Entandoomens mi fa mourir:
Voui, l'a que pèr yeou qu'es michanto!
(Eiço proba qu'un amoureux
Crèi que degun noou èstre heroux
Luench de la titè que l'encanto.)
Mais, lou Pastre aviet bèou cantar,
Bèou siblegear; la bèllo Anetto
Coumensavo de s'embetar;
Car, quand aussavo sa canetto,
Luego de vèire un Pèi au bout,
Li vesiet pèndre... rènn de tout
Que lou musclau, la ligno et l'esquo.
Dounc mandavo au diable la pesquo,
La fluito et la voix doou galant,
Qu'en flèitegean, en s'esquierlan,
Proun déjà li fichavo un caire,
Et fasiet fugir lèis Pèissouns
Alors nouestre Bèrgier cantaire,
A la plaço de sèis cansouns
Si servet atun arret... bagasso!
Dins un moument aguet fach boou?
Et s'amuset plus, aqueou coop,
Rènn qu'en de parpèllos d'agasso.

Aquo n'ensigno que souvènt
Lèis bèllis resouns sount que d'auro
Pèr lèis gèns à cèrvèllo pauro,
Et que tant n'empouarto lou vènt.
Tambèn, quand l'home es que de fango,
Avèz bèou li faire l'halango,
La forço li fa mai que tout,
L'a qu'ello que nen vèngue à bout:
Es lou bouen sèns que la reclamo.

Lou symphoni, quand es tèn bèou,
Attiro lou couaret l'enflamo;
Mais vesiet pas, lou gargamèou,
Qu'aquelis Pèis avien ges d'amo.
De certèns homes n'es ensin:
Pèr lèis gènts que dins soun escorço
Portoun uno amo de bachin

La milheou musiquo es la forço.
Aquelis gèns, quand lèis picaz,
Tout bèou just sèntoun uno brigo;
Meme se lèis escortugaz
Crèsoun que li fèz la coutigo!

LEIS LAPINS

(Les Lapins)

Lou matin avant l'aubo, à l'houro de l'espero,
Vo bèn au calabrun, quand arribo lou sero
Et qu'es ni nuech ni jour, quilhat dessus lèis pins,
Vo darrie l'agachoun, espinchi leis lapins
Que vènoun dejunar vo soupar sur l'hèrbetto,
En sautan, si vioutan lins la farigouletto,
En si fardan lou mourre et cabrioulegean,
Sèns souci de la mouart que lèis prènd en mangean
(Ensin lèis homes fan troou souvènt sur la tèrro!)
Adounc, quand soun vengus, li coumenci la guèrro.
Senso quinquar, bèn d'aise, abaissi moun fusieou,
Clini l'huil, tiri... pan!.. N'a vun que toumbo, es mieou.
Eme l'autre canoun aurieou bèn fach cooup double,
Car l'home es affamat pèr lou blad de restouble;
Mais la visto doou mouart et lou gros brud doou cooup
En toutis lèis lapins a fach bèn tallo poou,
Quo si soun encaunas subran dins sèis tanieros,
En sautan, espousquan, plus loougiers que de nieros.
Cresieou que vendrien plus vèrs yeol... Mais, que diriaz!
Uno passado après (jamais vou va crèiriaz)
Vieou venir lèis paurets, maugra la mauparado,
Jugar, courre, broutar prochi soun cambarado
Qu'es au soou rede mouart.

Ensin n'autres fasèm:
Bèn que siam pas lapins, avèm pas mai de sèn.
Sérquam millo dangiers sur la mar, sur la tèrro,
Pèr negouciar, pèr vèire, ou bèn pèr far la guèrro.
Mais, quand la mouart parèi, lèou-lèou ficham lou camp.
Lou sordat si treviro au mitan de soun camp;
Lou marin, en pregan la Viergi de la Gardi,
Li dis: — Se mi sauvaz, jamais plus mi l'hasardi!..
En lèis ausèn, crèiriaz que li tournaran plus
A courre lèis dangiers, pusque nen saboun l'us:
Meme l'an vist perir sèis amis vo sèis fraires;
Eh bèn! vuech jours après, van mai far lèis furnaires
Van mai sèrquar la mouart, la fam et millo maus...
L'home es lou mens senat de touis lèis animaus!

LOU MARCHAND, LOU NOBLE, LOU PASTRE ET LOU FIEOU DE RÈI

(Le Marchant, Le Gentilhomme, Le Patre et Le Fils de Roi)

Un Fieou de prince, un Noble, un Marchand eme un Pastre
 S'atroubavoun, un cooup, bèn luench de soun pays;
 N'avien ficha lou camp pèr quauque grand desastre,
 Et, coumo avien plus rèn, èroun touis quatre amis:
 Car la misèri fa lèis counditiens parieros.
 Adounc, estèn dins lèis carrieros,
 Si disien: — Faudra trabalhar
 Pèr gagnar de que mourfiar.
 Lou Prince fet: — Pèr yéou, sabi la poulitiquo,
 Nen pourrai dounar de licouns;
 Mi pagaran bèn chier, car es la scienco unico,
 Cadun s'en melo vhui, mème lèis poulistouns
 Que galoupinoun sur la placo.
 Aurai de gèns de touto classo:
 Boutaz, l'argènt manquera pas,
 La poulitiquo, vhui, rende doou gros doou bras.
 Lou Gentilhomme alors, tout galoï d'esperanco,
 Diguet: — Yeou dounarai liçoun
 D'uno scienci bèn bèllo, et que fa tan besoun
 Pèr far prousperar nouestro Franço:
 Vous voueli parlar doou blasoun,
 Qu'a mes pèrtout la benhurango.
 Lèis tres autres, bèn estounas,
 En l'ausèn dire èico, li rigueroun au naz.
 Lou Marchand fet: — Messies, sabi l'arimetiquo;
 Sabi talounar la pratiquo;
 Sabi far la magagno, aurai fouesso escouliers,
 Et v'asseguri bèn que gagnarai d'arties.
 Lou Pastre alors faguet: — Pèr yeou, vous laissi dire,
 Mais, trin-de-millo! mi fèz rire.
 Pagoun lèis escoulians jamais qu'après lou mes;
 Adounc, aquel argènt que nous avèz proumes
 Vendra dins trènto jours... En esperan... barbèllo!
 Foudra que s'engraissèm eme de regardèllo.
 Quand lèis houros vendran pèr far noustrèis repas,
 Poulitiquo, blasoun, carcul couinaran pas.
 Vhui, faut bèn que mangem; deman, la meme cavo,
 Fau dejunar, dinar, soupar,
 Et la mouart vendriet lèou pèr nous agouloupar,
 Se vuech jours lou pan nous manquavo.
 Alors prènd sa picosso (es qu'aquo que li fau),
 Va dins lou bouesc, travailho et nen fa tant que poou;
 Piquo sur la busquailho mouarto,
 Fa de bouis fais, lèis cargo et va de pouarto en pouarto,
 Lèis vènde bèn, et puis d'aquo
 Crompo de pan, de vin, meme un pauc de fricot.
 Ensin fet touis lèis jours la premiero mesado.
 Se li boutesse pas la man,
 Au bout d'aquelo semanado
 Serien touis quatre mouarts de fam.

Fau pas tant de talènt, pèr busquailhar la vido;
 S'agisse que de trabalhar:
 Lèis ficous la passoun marrido,
 Mais lèis travailhadous si saboun desbuihar.

FIN DOOU LIBRE X

LIBRE XI

LOU LIEN

(Le Lion)

Autrèis fes sultan Leopard,
L'esfrai de tout lou vesinagi,
Aviet mooutouns et buous dedins soun affenagi
Et nen fasiet gaire de part
Qu'à soun favourit lou Rèinard
(Pèr affamat que siet lou mèstre,
A sèmpe quauque espion de quu fa lou bèn-èstre.)
Pas luench doou Leopard, la veouso d'un gros Lien,
Rèi d'uno terro,
Qu'èro mouart en fasèn la guerro
Contro uno poudroue natien.
Qu'humano, crèsi, li disien, `
Venguet far sa jassino
Dins la fourès vesino.
Après lou premier coumpliment,
Coumo fan ourdinarimet
Lèis riches, lèis grands pèrsounagis,
Flategeaires dins sèis usagis,
Lou premier ministre Rèinard
Vèn, sur l'ordre doou Leopard,
Et li dis: — Mounsignour, sabèz qu'ai de prudènço...
Seguissez moun cousèou, fasèz perir lou Lien
Dins sa jouvènço,
Avant que la dènt et l'arpien
Li crèissoun eme lou couragi.
— Ha vai! vai! respoundet lou mounarque sauvagi,
Soun paire es mouart, eou que fara?...
S'escapo bèn herous sera.
De longtèms n'avèm rèn à crèigne,
Es qu'un nistoun, avant que rèigne
Aurai bèllo lesir de mi nen apparar,
Pourrai toujours mi n'emparar.
— Aquoto es pas segur, rèspondet lou ministre,
Fasèz ce que vous dieou!... Mais lou sultan, Ladaud,
Feniant et tant-si-pauc brutau,
Lou mandet faire foume en disèn un gros filstre!
Et dourmet bèn tranquillamen,
Sènso vèire la mauparado.
Mais quand la forço au Lien siguet bèn arribado,
S'aviset qu'èro plus l'houro ni lou moument
D'arrestar la fam et la ragi
Doou jouve Rèi qu'aviet ounglouns, dènts et couragi
Pèr far tremoular soun vesin
Et pèr jitar l'espaimè en toute la countrado,
Car èro un crucou cambarado.
Alors, doou Leopard, tremoulan coumo un chin,
Lou ministre s'afflato et puis li parlo ensin:
— Se quand vous va disieou v'aguessiaz vougu faire,
Aujourd'hui fariatz pas sounar lou tocosan
De remèdi n'a ges, laissaz-lou sastifaire,

Dounas-li de mooutouns pèr sadoular sa fam,
De buous meme, se voou, et tout ce que demando
Se noun es lou plus fouart ot vous destrounara:
Aro que s'es fach grand la prudènci coumando
De s'en faire l'ami... bessai s'abauquara.

Aqueou Lien es bèn la pinturo
Dèis defaults d'un pichoun enfant.
Pèr pas courrigear la naturo,
Lèis parènts dien:
— Quand sera grand
Si fara brave, anaz, vesino,
Laissaz-lou faire, avèm lou tèms!
Entantou lou mau s'enracino,
Et puis vènoun lèis mautoustéms...
Castisgar lèis enfants quand coumenço soun vici,
Cresèz-vous va, parènts, es li rèndi sèrvici!

LOU MÈINAGIER, LOU CHIN ET LOU RÈINARD

(Le Fermier, Le Chien et Le Renard)

Un laire de Rèinard, groumand de la poulailho,
Mais qu'aviet pas souvènt de que faire ripailho,
Despuis longtèms d'un mas roudogeavo à l'eutour
Pèr troubar lou mouyen de faire un marrit tour.
(Ho! lou fichut vesin!... s'avieou fach de bastidos
Seriet pas prochi d'eu que lèis aurieou bastidos,
Ni mai prochi doou Loup, car soun douis francs voulurs
Que tirassoun jamais qu'espaimes vo malhurs!)

Lou fenas peginavo en ausèn lèis galinos
Que fasien cascara dintre lou galinier;
Voulentier l'auriet fach coumo un bouen cousinier
Car de la grosso fam si mourdient lèis babinos;
Mais la poou dèis varlets, de la lequo, doou can,
Lou fasiet tenir luench d'aqui, lou boujacan!
— Ho foume! un jour faguet, sera-ti dich qu'un pantou,
Un darud de paysan, sera plus fin que yeou?
Malan! es dounc pèr rèn que m'an fach ce que sieou?
Dien que sieou fin; pamens crèbi de fam. Entantou
Lou mèstre fa d'argent dèis capouns, d'uis poulets;
L'aste viro et tambèn la casserolo reno
(Car mangeo pas toujours la soupo de caulets);
Et yeou doou galinier tirarieou pas l'estreno!
De longo coumo aquo se mi fouliet junar,
Mandarieou lou mestier mounte noun voou anar.
Mais, canailho, avèz bèou tenir la tèsto alèrto,
S'un jour doou galinier la pouarto isto dubèrto,
Tout li peto d'un coop, poulos, capouns et gau,
Voueli fairé tlà lagas de sang dedins l'houslau.
Cènt pèr v'autreis, fa rèn; yeou mi n'en fau rèn qu'uno
Pèr vous faire sentir lou pes de ma rancuno.
Eh bèn! que diaz, leitours, d'aqueou Rèinard catieou,
Vous semblo pas qu'ausèz un home vengeatieou?
Uno sero, lou mèstre estèn à la gargoto
Aviet bèn tant begu qu'aviet pres la lignoto;

Laisset lou pourtissoun doou galinier dubert
(Car l'home qu'es ibrouigno es un marrit gouvert.)
Rèinard tenèn d'amen tout ce que si passavo,
Fasiet lou pargailhoun, passavo, repassavo.

Sachèn l'us, en roudan, viguet lou galinier
Que l'ibrouigno de mèstre aviet laissa badier.
Esperet lou moumen que tou to l'houstalado,
Mèstre, pastre, varlets foussoun au premier souen;
Puis, quand auset pas plus que lou brud de la fouen
Et lou rounquar doou Chin couchat sur sapailhado,
Alors passet bèn plan et de galapachoun,
En tirassan lou vèntre, en si fèn bèn pichoun,
Souto lou pourtissoou (pèr pas pèdre l'aubeno
Reteniet soun halèn), s'enarguet sènso peno
Contro l'ajoucadou; gaffet d'abord lou gau,
Qu'ero lou plus crèidaire et lou plus fouligau,
Sutran d'un coup de dènt li fet sautar la tèsto,
Et puis toumbet sur tout lou rèsto.
Ho! quintou chaple!... que varai!...
S'èro jamais vis tallo cavo;
Semblavo, à dire lou vrai,
Que lou tounerro li piquavo;
A drecho, à gaucho nen toumbavo...
Va sannet tout, finquo au darnier.
Manget bèn dins lou galinier,
Nen pourtet, puis laisset lou rèsto
Pèr que lou paysan fesse fèsto.
L'endeman de matin, quand lou mèstre viguet
Aqueou mouloun de mouarts, si boutet en coulèro
Contro tous sèis varlets, bayle Jan, tanto Clèro;
Garo lou paure Chin!...
— Carogno, li diguet,
Rèn mi tèn de ti tuar; es ensin que si gardo?
Fouliet jappart bèn fouart quand lou Rèinard li diguet;
— Sies bouen que pèr dormir! — Mais vous qu'aquo regardo,
Li respoundet lou Chin, luego de cadaular,
Anaz au cabaret pèr vous encigalar?
Et voulèz-ti que yeou... Que m'en chau dèis galinos?
Lou Chin aviet resoun; mais, coumo èro qu'un Chin,
A grands coups de bastoun li vouignet lèis esquinos:
Un mèstre a jamais tort, et zoubo lou mesquin
Coumo s'èro un fichut couquin.

Parèns, veilhaz sur lou mèinagi,
Se noun lou Rèinard intrara.
Si fisar d'un autre es pas sagi:
Quu bèn clavo bèn durbira!
Mais n'a que voueloun pas de chèino,
S'envan courre la patantèino
Au thiatre, au bal, au juec... sabès!...
Tambèn, hounour, renoum, familho,
Fourtuno, tout toumbo en guenilho,
Tout camino barquo à travès...
Et puis arrivoun lèis revès!!!

LOU LIEN, LOU SINGE ET LÈIS DOUX AIS

(Le Lion, Le Singe et Les Deux Anes)

La Fontaino nous dis qu'un Lien, mounarque sagi,
Voulèn, tant que pourriet, menar sèis animaus
Eme pes et mesuro, et lèis gardar de maus,
Diguet: — De la vèrtu faguèm l'apendrissagi!
Adounc faguet venir lou singe: qu'èro magi
Dins lou saber doou bèn. (Aro n'es plus ensin,
Lou singe es lou patroun doou laire et doou couquin).
Mounino en arriban li fet: — Sur la coumando,
Sieou vengu catecan. M'an dich vouestro demando,
Sabi ce que voulèz: sènso mai de façoun,
Sire, vous vau dounar la premiero liçoun.
D'abord, pèr bèn menar la barquo,
Signour, fèz aquesto remarquo:
Fau qu'un Rèi siegue juste, alors
Saura recounouisse sèis torts.
Fau qu'enmande tout flattejaire,
Puis la croyo, qu'es lou defau
De quasi tout grand animau.
Voui, l'amour propre es un barjaire;
Nous fa dire millo avanies
Pèr far valer nouestrèis paries.
L'ignourènt seguis tal usagi
(Parli de l'ignourènt blagur),
Pèr ce qu'es un mouyèn segur
De si faire passar pèr sagi.
Et va crèirez aisadament,
Dins un moument,
Quand vou dirai sa maniganco
Touto pastado d'arrouganço.
Vous vau far vèire qu'en vantan
Lèis socis, nous n'en fan autant:
Se fèz valer vouestre coumpaire,
Vous prestara, lou sabouraire...
Un jour en pèrmenan escoutavi dous ais
Que, pèr s'espassegear, s'èroun mes en campagno,
Et que, tout en broutan, seguissien de coumpagno
Un camp plen de cardouns fouero la Pouarto d'Aix.
Fau counvenir, disiet lou plus jouve bourrisquo,
Que l'homme, si disèn tant sabènt, tant coumplit,
N'es qu'un sot presentieou; mi fa venir la bisquo
Quand dis à-n-un darud, ignourènt, abestit
Sies un ai!.. Diriaz pas que l'ai n'es qu'uno bèsti!
Siam pas tant bestis qu'euou, fraire, ti va proutèsti.
Et puis, n'es pas lou tout: quand voulèm resounar,
Cantar vo rire, alors dis que fèm que bramar!
Elis bramoun pas proun dedins sèis assemblados?
Se mi disiaz: Pèr que? pèr faire troou souvènt
De libres, de discours messoungiers, plens de vènt.
Fraire, à ta de parlar; ce que dien tèis bramados
Pouarto tort en degun, et pèr ce qu'ès doou cant
Trepasses lèis ooussèous que cantoun dins lou camp;
Car saboun que siblar; ta voix de basso-tailho
Sèrviriet de troumpetto au jour d'uno bataillo.
Alors l'autre li fet: — Recounouissi dinc tu
Lèis memèis qualitas, lèis talèns, la vertu;
Estèn doou meme pèou nous vènt la memo plaço.

Et tout en caminan flattegeavoun sa raço.
Ensin chasqu'un dèis dous vantavo soun parie,
Esperan que l'incèns à-n-eou proufitarie.

D'aquelèis ais viam, dins lou mounde,
Lèis regagnaires cade jour.
Doou tèms qu'un autour si marfounde
Pèr à fin de si faire jour,
D'autres, bèous chivaus de parados,
Sabèns, au dich dèis cambarados,
Si vantoun dedins lèis journaus,
Pèr esbarlugar lèis gournauds,
Que quand vesoun de bèis articles
S'applantoun, boutoun sèis bericles,
Liegeoun... dien: — Home d'esperit!
Regardaz ce qu'un tau n'a disch...
Vesèz pas que fan la magagno?
Matras! mi fèz venir la lagno!

LOU LOUP ET LOU RÈINARD

(Le Loup et Le Renard)

La Fontaino s'estouno (et segur a resoun)
Qu'Esopo à soun Rèinard doune touto finesso,
Entandoomens que l'a fouesso animaüs que soun
Autant et plus fins qu'eou, car an mai de cabesso
Quand quicho lou dangier. Mais s'aqueou bouen autour
Aviet vist ce que viam èissabas chasq'le jour,
Seriet pas estounat d'aquello maliganço,
Auriet sachu qu'enkhui dins nouestro bèllo Franço
Bèn qu'un home siet pas gros lettru, proun souvènt
Pèr eou lou bouen renoum vau mai que lou talènt
Dins la fablo que vous vau dire,
Lou Rèinard si laisso enganar,
Et lou premier vous fara rire
Quand lou vèirez si talounar.
Es vrai qu'à la-fin lou Loup prenguet sa plaço
Que l'autre à sèis despèns si sauvet... va dirai?..
Crèsi qu'aqueou Rèinard, à dire lou vrai,
Sabiet ce que si fa v'hui dessus nouestro plaço.

En sourtent de soun negre houstau,
Un Rèinard qu'aviet fam s'enanavo, uno sero,
Pèr l'endeman matin èstre d'houro à l'espero.
Regardo dins un pous et vis peradavau
La luno que lusiet coumo dins un mirau.
— Bouen an! diguet, lou bèou froumagi!
Aquo va bèn, ai fam, nen prendrai ma pourtien.
Ma fisto, seriet bèn dooumagi
De laissar passar l'oocasien...
Nen vau faire ma coullatien.
Alors qu'es que fa, lou mangeaire!
Subran s'agrouncho dins lou pouaire
Qu'èro adamount, si laisso anar,
Et soun pes lou fa debanar,

En fasèn remountar, vite eoumo descènde,
Lou pouaire qu'au liban de l'autre caire pènde.
Pas plus lèou lou fin animau
Aguet vist que l'aviet que d'aigo aperavau,
S'atroubet bèn capot! nen bouffavo plus uno!
Coumo taus negouciars, que viam, gaire prudènts,
Qu'en cresèn d'agantar la luno eme lèis dènts
Toumboun dins lou fangas, couyets coumo la luno.
L'aviet déjà douis jours que Moussu lou Rèinard
Si nourrissiet que d'aigo et fasiet lou canard;
Lou tèms, que rouigo tout, de la luno, à sa barbo,
Aviet rouigna un tailhoun coumo a-n-un plat-à-barbo;
Eou cresèn de mourir, disiet: Meâ culpâ!
Car aviet fach mai d'un pecat,
Estouffa mai d'un gau, pres mai d'uno galino.
En plouran sur lèis jours de sa vido malino,
Vis parèisse adamount la tèsto d'un gros Loup
Qu' aviet set, bessai fam tambèn, car èro glout.

— Hola! li fet subran, sies herous que s'atrove
Uno bello oucasien; bèn que siegue un pauc tard,
Descènde et rouigaras ta part
D'un froumagi milheou qu'uno brousso doou Rove;
Es de bouen lach de fedo et burrat que noun sai;
Se passavo quauqu'un l'empougnariet, bessai,
Car estou pous n'a gesde tanquo;
Yeou n'ai mangea ce que li manquo...
Bouto-ti dins lou pouaire et mouello-t'èissabas.
Gabat pèr lou Reinard, lou paure darnagas
Si boutet dins lou pouaire et descendet la gardo.
L'autre esten plus loougier remountet, lou bregand;
Et coumo un bouen troumpur si tènt toujours en garlo,
Sautet vite doou pous et puis fichet lou camp.

Sur la terro, leitours, v'aqui ce que si passo:
Quu mouto, quu descènd; quu troumpo, quu es troumpat
Et viam quasi toujours qu'aqueou qu'es attrapat
S'engino pèr troubar quu poou mettre à sa plaço.

LOU VIEILH ET LÈIS TRES JOUVÈNS

(Le Vieillard et Les Trois Jeunes Gens)

Quu si tèn lèst pèr lou grand viagi
Si coumpouarto prudontamen;
Car, va vesèm à tout moument,
La mouart vèn sènso coumptar l'iagi.

Un home de quatre-vingts ans
Fasiet plantar dedins sèis camps
D'autres qu'estèn gros fan d'oumbragi.
Siaz fouel de faire aqueou mestier,
Feroun tres jovèns doou quartier;
Tirarez rèn d'aquel outragi.
Pourriaz jouir se bastissiaz;
Mais de plantar... vieilh coumo siaz!...

Travailhaz aqui pèr lèis autres.
Aquo seriet bouen pèr nous autres
Qu'avèm de que vèire venir
Touis lèis jours vous viam desglenir,
Siaz rampin, gielat coumo un maubre
Pèr pousquer jouir d'aquel aubre
Foudriet que tenguessiaz l'halèn
Quasi tant que Mathusalèm.

— A bèn mentir, fet lou Plantaire
En lèis arregardant de caire,
Mais vautres, quu vous a proumes
Que vieourez soulament sièis mes?
Vous cresèz la vido seguro
Pèr ce qu'avèz fresquo figuro!...
Mesfisaz-vous, tambèn si poou
Que de tous tres pouarti lou doou.
Se proufiti pas de l'oumbragi,
Fau pas crèire que mi n'enragi,
Mèis pichouis fieous nen jouiran,
Cade jour mi benisiran:
Ensin n'ai la joyo a l'avanço...
Et bessai vouestro houro s'avanço!
Lou sagi vieilh aviet resoun:
Un si fet l'estubo au carboun,
Seguissèn la modo nouvèllo;
L'autre s'embriguèt la cèrvèllo
En toumbaut d'un gros amendier
Pèr prèndre un nis et lou radier
Mouret dins lou libèrtinagi,
Toutis tres à la flour de l'iagi.
Lou Vieilh toutis tres lèis plouret,
Puis quauquèis ans après mouret;
Dessus sa pèiro sepurcralo
Bouteroun aquesto mouralo:

La jouinesso, dins tous lèis tèms
Es estado trancho-mountagno;
Coumo a la croyo pèr coumpagno,
Si truffo doou tèms et dèis gènts,
Ris de tout, crèi de far l'emperi,
Compto de vieoure autant que sieis...
Semblo oubliar qu'au cementèri
L'a mai de jouines que de vieilhs.

FIN DOOU LIBRE XI.

LIBRE XII

LOU GAT ET LÈIS DOUIS PASSEROUNS

(Le Chat et Les Deux Moineaux)

Pierrot, lou Passeroun, et lou gatoun Minet,

Nats dins lou même houstau, d'un iagi bèn jouinet
 Eroun vengus bouis cambarados,
 Et (cavo que jamais vesèm)
 Jugavoun, mangeavoun ensèm,
 Sènso courre de mauparados.
 (N'autres, gènts de resoun, noun ensin va fasèm.)
 Souvènt Pierrot, sènso malici,
 Voulavo sur Minet, puis, pèr lou desvagar
 Et pèr rire, fasiet rèn que lou pessugar
 A cooups de bèc. Net de tout vici,
 Lou Gatoun jugavo toujours
 En fasèn patto de velours.
 Et puis si couchavo d'esquino,
 L'arrapavo et fasiet la mino
 De li faire crussir lèis oues
 Et de l'empassar en dous troues:
 Mais jamais si serviet desèis grafignadouiros,
 Ni de sèis primos trissadouiros;
 Pèr l'enmandar, tant soulament,
 Lou poussavo poulidament,
 De poou qu'en talounan li crebesse la visto.
 (Aquelèis animaus nous apprenien, ma fisto,
 Coumo si fa quand siaz amis.)
 Un jour, vien arribar, que quittavo lou nis,
 Un autre Passeroun. Li fan la bèn-vengudo;
 Pèr l'engardar de languitudo
 Lou fan beoure et mangear, lou tènouu ajugui:
 Tout anavo bèn finqu'aqui.
 Mais lèis dous pioutarèous, un jour, si disputeroun,
 Et (dèis resouns èis cooups l'a pas luench) si batteroun.
 Quand lou Gatoun viguet basselar soun arni,
 — Ha! fet à l'estrangier, qu'es que voues, digo-mi?
 Eici sies vengu d'uno lègo
 Pèr esplumassar moun coullègo
 Bessai meme pèr lou mangear?
 Espero, t'en vau empachar!
 Sur d'aquo lou gripo et lou trisso
 Coumo un chin fa d'uno saucisso.
 — Hai! hai! diguet, lèis oousselouns
 Soun milhours que lèis cigalouns;
 Va sabieou pas! Tè ve! so un goust m'agrado!
 Alors gaffet soun cambarado
 Et s'en regalet lou goousier
 Coumo aviet fach de l'estrangier.

Ensin lèis jouinèis gènts: drès qu'an tasta lou vici,
 Subran li prènoun goust, vènoun plens de malici.
 Parèns, se voulèz pas nourrir de maufatans,
 Deis marridèis liçouns engardaz lèis enfans.

LÈIS DOUIS CABROS

(Les Deux Chèvres)

Cadun sau que la Cabro es un drole animau,
 Grand barrulaire, fouligaud,
 Et sujet à millo capricis:

Escalo au bord dèis precipicis,
Sur lèis rocs d'uno couello, à la cimo d'un bau,
Pèr afin de mangear lou brout qu'es lou plus haut.
La Cabro es pas souletto, et l'a dedins lou mounde
Uno bando de gèns que rèn li fa tant gaud
Qu'un bèll empachatieou; soun esprit si marfounde
A sérquar lou troublo-repau.

Douis Cabros qu'èroun bèn d'aquello fouello espèço
Ensèn s'en anavoun broutar,
Et, pèr fin de si faire pèço,
Fasien que sautar, que troutar;
Drés que vesien uno hèrbo, anem, vague de courre;
Toutèis doues li voulien subran boutar lou mourre,
Si poussavoun pèr l'agantar.
Arribèroun au bord d'un gour d'aigo courrènto
Et founcho, que rageavo entre dous gros roucas;
Lou pouent pèr la passar duviet dounar de crènto,
Car èro qu'uno planquo estrecho, un marrit pas.
L'aviet de l'autre caire un prat d'hèrbo flourido;
En lou vian, toutèis doues li voueloun vite anar,
Et, bèn que la drailho es marrido,
Ensèmle tout d'un téms comptoun de caminar.

Car si voueloun pas faire plaço.
— Sèmpre davant la vieilho passo,
Uno dis, adounc passarai,
Sieou toun èinèyo. — Es pas vrai,
Dis l'autro, maugrabieou! ma barbo vau la tieouno,
Alluquo-la bèn, cadenoun,
Sémblo uno barbo de menoun!
L'autro repliquo alors: — As dounc pas vist la mieouno!
Sèmblo aquello dèis Liens que proumeoun souvént
Eis Allèyos, lou naz au vènt,
Et sènso argént dedins lèis pochos.
Se lou merite es dins lou pèou
Duvi passar davant, car pouarti lou plus bèou;
Mais, pèr finir taut de microchos,
Passem ensèm. — Passem! Alors, pèr pas bouquar,
Mettoun un pèd... puis dous... puis quatre sur la planquo,
Naz à naz, couesto à couesto, en dangier de brequar.
Mais quand soun au mitan lou caminèou li manquo,
Trebuquoun... Patafloou! si nègoun toutèis doues:
Ensin lèis gènts testards gagnoun lèis mausencoues.

Ha! va vesèm que troou, ce que vèni de dire,
Entre lèis trafiquurs, que siet pichouns vo grands,
Un pèr l'autre: — Anem! vague:... hoc, ti farai desdire,
L'as bouta trènto soous, yeou li bouti tres francs!
Quand quauquarèn va bèn, es coumo à la rapilho,
Toutis mandoun la man pèr fin de s'agantar;
Mais la couardo s'estiblo, a troou de pes, crenilho,
Et puis on bèou matin fenisse pèr petar.

LOU CÈRF MALAUT

(Le Cerf Malade)

Dins lou pays dèis Cèrfs, un Cèrf toumbet malaut.
Sur lou cooup toutis sèis coulègos
Courreroun, fagueroun de lègos,
Emplisseroun lèou soun houstau.
Et, se mi disiaz pèr que faire?
Pèr n'aver souin?... garir soun mau?
Ho! noun, pèr li fichar un caire.
Tout lou jour, et sero et matin:
— Coumo sies? vas plus mau? Fau beoure fouesso vin.
Que ti fan? t'an sauna? Tant piegi! Ve, moun paire
Qu'aviet lou meme mau, li tireroun de sang
Et siguet mouart lou lendeman.
Prènds un pauc de cafe, vo bèn, prènds d'arquemiso
Et tant d'autrèis prepaus, bestiso sur bestiso...
Tout lou franc dieou doou jour èro uno proucessien:
Parènts, amis, vesins, toutis l'embounissien.
Basto, lèis Cèrfs fasien coumo lèis coumairettos
Fan enco dèis malauts, semblavoun de cliclettos.
Et puis, n'es pas lou tout, lèis fouliet far dinar;
Cadun anavo au prat vo bèn à la feniero,
Car entendien pas de junar.
A la fin, d'aquello maniero,
Quant lou paure malaut coumencet d'anar mies
N'aguet plus rèn pèr mettre au pies.

Es bèn vrai que dins lou mounde
Rèn es piegi qu'un impourtun,
Tout d'abord que counèi quauqu'un
Fau que l'enfète et lou marfounde.
Quand siaz gailhards, encaro, es rèn,
Vous nen poudèz toujours desfaire;
Mais quand siaz dins lou liech, pecaire,
En lou vian la fèbre vous prènd.
Fau que tout passe pèr sa lingo?
Bavardo coumo uno margot:
— Lou pot-de-chambro, la seringo;
Fau faire aqui, fau faire aquo:
Coumo, t'an bouta lèis sangsugos?
Es dounc fouelle toun medecin!
Au front bouto-ti de lachugos;
Buou de tisano de rasin:
Ma sorre s'es garido ensin!
Si fa pas la mendro bogado
Que noun bouta soun patouilhoun,
Et puis vous demando un bouilhoun
Pèr si pagar de sa lingado.
Et nen a de toutis lèis rèngs:
V'asseguri qu'aco si passo
Enco dèis grands, dèis richèis gènts,
Autant que dins la basso classo.
Quand vieou qu'enfètoun lèis malauts
Et qu'à forço de charradisso
Fan rèn que l'encagnar sèis maus,
Mi farien souenar la pouliço.
Lou mègi, dins sa proufessien,
A souvènt fouesso mai d'ououtragi
Pèr far taisar lou coumairagi
Que pèr faire l'ououperatien.

LOU ROUMIAS, LOU CANARD ET LA RATO-PENADO

(Le Buisson, Le Canard et La Chauve-Souris)

Un Canard, un Roumias, uno Rato-penado,
Veséo que dedins soun pays
La vidasso èro proun penado
Et que pèr gagnar gros fouesso manquoun d'outis,
Digueroun: — Foudra far fourtuno!
Tant-fa-tant-va, subran feroun bousso coumuno
Et la fagueroun navegar: Si bouteroun à trafegar.
Aneroun en estrangeo-tèrro,
Aqui li caleroun d'agèns,
Eme de courratiers qu'èroun de bravèis gèns.
Puis feroun de carculs sur la pax, sur la guèrro,
Sur lèis recordos, sur lou tèms...
Et si cresien d'aver de sèns!
Tout lou mounde disiet qu'avien fouesso mounedo
Pèr ce que menavoun grand trin
(N'es ensin aujourd'hui de gènts, qu'entantarin
Tènoun lèst soun bilan vo bèn grattoun pinedo).
Un jour, pèr mai gagnar, boutoun seis tres fresquins
Sur d'un bastiment bouen marchaire.
Mais lou labech venguet, pecaire,
N'en faire tres paurèis mesquins.
Sèis colis, sèis ballots toumberoun dins un caire
Doou grand entrepau dèis requins.
Quand sacheroun lou mau (qu'èro sènso remèdi)
Boufferoun pas lou mot. Mais lèou-lèou si satchet;
Tambèn, pèrderoun tout, la fourtuno, lou crèdi:
Li rèstet pèr tout bèn, de lettros de cachet.
Endeoutas de pèrtout, lèis hussiers, la justici,
Lèis sèrcavoun, fasien coumo vhui fan èis chins
Quand lèis toumbarèous de sèrvici
Passoun pèr la carriero escourtas dèis bachins.
Elèis, pèr si tirar d'uno tallo brutici,
Fasien proun tout ce que poudien,
S'enginavoun vo s'escoundien.
Tout lou jour, en croucan lèis gèns sur soun passagi,
Lou Roumias li disiet: — Venèm de far naufragi,
Digas-mi, ce qu'aviam mounte s'es escoundat?
Lou Canard en soutant dedins aqueou paragi
Sèrcavo ce qu'aviet pèrdu,
Et la Rato, de poou d'èstre presso et pendudo,
Sourtiet plus que la nuech, lou jour èro escoundudo.
Et fan toujours ensin. Mais soun pas lèis soulets;

Car l'a proun d'endeoutas que sèrquoun la sourniero,
Vo bèn que d'escoundoun s'enginoun de maniero
Pèr recaupre soun bèn et mangear de poulets...
Car lèis paures!.. souvènt mangeoun que de caulets!

LOU RÈINARD ET LOU LOUP

(Le Renard et Le Loup)

La Fontaine nous dis: — Coussegeaz la naturo,
Fèz l'enanar tant que pourrez;
Dedins l'ooucasien, va vèirez,
Vendra mai, la cavo és seguro.

Lou coumpaire Rèinard, un jour, à soun vesin,
Qu'èro un Loup bèn nourrit, disiet: — Ai lou pegin,
Coumpaire, es decida, voueli plus far la vido
Que moun paire fasiet, la passi troou marrido.
Sieou las d'aqueou tran-tran; mangi coumo un marrias,
Que de maigres poulets, que de vieilhs gaus courias
Qu'en arrisquan ma pèou cassi dins lèis bastidos:
Vais, leis cailhos, segur, mi toumboun pas roustidos
Sieou, pèr faire mèis cooups, quasi toujours coustier,
Jamais laissoun dubèt... Apprènds-mi toun mestier!
Aumens tu dins lèis camps pouedes grattar pinedo
Quand sies pas lou plus fouart. D'aret, d'agnèou, de fedo
Ti fas tèis prouvisiens; sies pas dins l'embarras.
Et puis pèr lou diminche as de mooutouns bèn gras;
Sien de Dieou lou moucèou! vivo aquelèis ripailhos!
En tant ou mangi rèn que de maigros poulaillhos...
Serai recounèissènt, apprènds-mi toun mestier,
Quand farai casso auras toujours un bouen quartier.
— Voueli bèn, fet lou Loup; mi vèn uno pensado
M'es mouart un mieou parènt la semana passado;
Anem levar la pèou de moun paure cousin,
Puis ti nen viestiras. Subran feroun ensin.
Après quauquès liçouns, lou Rèinard, qu'a dè tésto,
Fet mau d'abord, puis mies, ot puis fet bèn de rèsto.
Alors acoumencet de cassar tout soulet:
Quand viguet l'escaboue, lou fenat, li voulet.
Pastre, chins et mooutonus en lou vian fugisseroun,
Et pèr l'assadoular un agnèou li laisseroun.
L'arrapet catacan. Mais nouestre Loup manqua
Pas luench auset la vouas d'un vieilh Cacaraca.
Subran laisset l'agnèou pèr seguir sa naturo,
Et vèrs lou galinier s'anet mettre en pousturo.
En gitan enquila soun domino de Loup
Proubet qu'es pas d'agnèous que lou Rèinard es glout.

De longo pèr mountar voulèm changear de plaço;
Ce que viam nous fa gau, ce qu'avèm nous alasso;
Mais l'home a pèr s'haussar, bello à virar fuilhet:
Lou mourtier, coumo dien, sènte toujours l'ailhet!

LA MAIRE CHAMBRE ET SA FILHO

(L'Écrevisse et Sa Fille)

Une vieilho maire de Chambre,
Qu'èro pas vivo coumo l'ambre,
Tout en caminan de rebours,

Coumo fan proun d'hommes fameux,
 Un jour, vouliet piquar sa filho
 Que, fasèn coumo sa familho,
 Marchavo aussi de reculoun.
 — Marriasso!... tèsto de vieouloun.
 Li disiet, maugrabieou ta caigno,
 Que mi douno toujours la laigno!
 M'entendes, animau testut?
 Ti dieou d'anar drech davant tu?
 Aluquaz-la, madamèisèllo,
 Sèmblo un fielaire de ficèllo:
 Reculo au luego d'avançar
 Rèn que pèr mi faire fachar...
 Mai!... crèses que va dieou pèr rire?
 — Et vous, dounc, vous fa bello à dire,
 Li fet la pitoueto à la fin,
 Ensignaz-mi lou drech camin,
 Fèz-mi vèire coumo fau faire;
 Yeou camini coumo ma maire;
 Vous seguirai dins lou moument
 Que caminares autrament.
 Sur d'aquo la vieilho coouquilha
 Aujet plus rèn dire à sa filho,
 Pèr ce qu'aquesto aviet resoun.

Quand voulèm faire la liçoun,
 Quand pensam castigar lèis autres,
 Fau sèmpre coumencar pèr n'autres.
 Avèm bèou dire, bèou prechar,
 Bèou far semblant de si fachar,
 Jamais poudèm sèrvir de brido,
 Se nouestro counducho es marrido...
 Mèstres, parèns, va diou pèr tous,
 S'avèz lou mourvèou mouquaz-vous!

L'AIGLO ET L'AGASSO

(L' Aigle et La Pie)

Uno Agasso bargeaquou, en travessan un bouesc,
 Rescountret l'Aiglo sur sa routo;
 La pauro si tregiret touto
 Car èro un malhur pèr sèis oues.
 Mais l'Aiglo aviet mangea lèis pichouns d'uno lèbre,
 Soun bèc, sèis gros harpiens èroun encaro eu sang.
 — Tremoules pas, li fet, vais, n'agues pas la fèbre;
 L'animau qu'a mangea n'es plus gaire michant:
 Parli de l'animau que n'es pas resounable;
 Car l'autre, plen vo noun, es verinous en diable:
 Yeou despuis qu'ai dina n'ai plus ges de verin.
 Vène, ensèmble farem camin;
 M'engardalas de languitudo,
 Car as la lingo bèn pendudo.
 Despuis que n'ai plus rèn à faire dins lèis camps,
 Mi marfoundi dedins lèis champs
 Et mi rèsto que la memori.
 Anem, conto-mi quauquo histori

Pèr mi faire passar lou tèms.
Ha! n'aguet proun de dich: subran la caquetiero
Si bouto à pachouquar, bargeaquo et messoungiero
Coumo un derrabaire de dènts.
Sur tout douno counsèou, sur tout dis sa petado:
Ooublidan meme lou respèct,
Davant l'Aiglo, qu'èro enfetado,
Ello sarravo plus lou bèc.

La Rèino dèis ooussèous siguet vite embounido:
— Anem, li fet, Margot, ma patienço es au bout;
Sies uno empèsto-narro, as charra dessus tout
Et vesi que ta chaito es pancaro fenido:
Vais-t'en dedins toun nis, vo bèn, garo à ta vido!

N'avèz pas counèissu, v'aulrèis, d'aquelèis gènts
Que coumo la Margot, quand un cooup despastèlloun,
Tambourins de Cassis, blagoun, vous encervèlloun?
Yeou nen counèissi quauquèis cènts,
Que se l'adrèissaz la paraulo
Es finit, aussoun la cadaulo
Et coumo de moulins viroun de touis lèis vènts.
S'aumens li poudiaz faire entendre
Que vaus fichoun un caire eme soun parlament;
Mais fan semblan de pas coumprèndre...
Fan l'oremus tant long que jamais dien: amen!

LOU RÈINARD, LÈIS MOUSQUOS ET L'HERISSOUN

(Le Renard, Les Mouches et Le Hérisson)

Un Rèinard, dins l'estieou, blessat pèr un cassaire,
Matrassat, tout saunous, couchat dins un fangas,
Maudissiet de bouen couar l'animau tant suçaire
Que dins lou gros doou caud pèrtout bouto soun naz,
Et, coumo tau rimaire, souvènt nous ficho un caire:
Lou paure, èro agarrit pèr lèis Mousquos, pécaire!
— Au diable! li fasiet, mi bugues pas moun sang,
Bestiari de malhur, que vives qu'en suçant:
Laisso-mi de repau, vilèn empèsto-narro.
Sies heroux que ma quouet poou gaire vanegar,
Se noun m'en sèrvirieou commo s'èro uno barro
Sur ta negro carcasso afin de t'ensuquar,
N'ai pas proun de moun mau, fau qu'encar tinourrissi?
L'Herissoun en passant li fet: — Vouestro malici,
Fraire Rèinard, es justo; aussi que vous fachaz
Contro lèis Mousquos; leis couchaz
Et sèmpre vènoun mai. Sèmbloun cèrtens mangeaires,
Ventrus, bèou disurs, flatejaires,
Que pèr rèn manquarien l'houro d'un bouen repas.
V'en vau desempachar, se voulèz, d'estou pas:
Sieou cubèrt de pounchouns, en mi vioutan sur d'elis
Vous lèis embroucharai. — Noun, noun, laissez m'aquelis,
Respoundet lou Rèinard, vènoun de bèn dinar,
Bessai m'espragnaran; se d'autros lèis remplaçoun
Lèis foudra mai far bouffinar;

Car sèis troumpos jamais s'alassoun
Tant que la fam si fa sentir...
Vais, vais, lèis fagues pas partir!

Quand certèn maigre menistèri
Vèn, en dian que fara l'empèri,
Que renèm vo que gemissèm,
Eme d'or fau que l'engraissèm;
Drès qu'es bèn gras, crac, nous lou changeoun;
Alors, pèr que lèis nouvèous mangeoun,
Li fau mai d'argènt à couffin,
Et de longo aquoto es ensin...
Bèn luench que lèis cavos s'arrangeoun:
Adounc, Iou mau n'a ges de fin.

LA FOURÈST ET LOU BOUSQUETIER

(La Forêt et Le Bucheron)

Desempuis qu'aviet rout son manche de picosso,
Miquèou, lou bousquetier, poudiet plus travailhar,
Et laissavo pauvar la fourèst et sa rosso,
Car fasiet plus que busquailhar.
Adusiet quauquèis fais de pichounèis branquettos
Coumo de paquets de brouquettos:
Adounc l'Ai s'en troubavo bèn,
Coumo v'ai déjà dich, et la Fourèst tambèn.
Pamens, mèstre Miquèou vesèn que l'ourdinari
Si sentiet d'aquèou long repau,
Va troubar la Fourèst et, coumo un fin coussari,
Li tèn estou pietous prepau:
— Mi duvriaz bèn dounar ce que m'es necessari!
Moueri de fam; gagni tant pauc
Que n'ai plus rèn dins moun armari.
Laissaz-m'emmanchar ma destrau,
Boutaz, vous farai ges de mau;
Prestaz-m'uno pichouno branquo
Pèr faire l'ooutis que mi manquo;
M'eu anarai far moun mestier.
Segur, dins un autre quartier
La Fourèst, qu'èro boueno et qu'aviet ges de vici,
Laisset prèndre un barroun pèr li rèndre sérvici;
Mais, pas plus lèou lou gus aguet mai soun ooutis
Que la pauvo Fourest recounèisset sa fauto:
Rouves, piboulos, pins; jouves, vieilhs, tout li sauto.
La mesquino aguet bèou plourar, jittar de cris,
Viguet despouderar sa plus bèllo vèrduro:
Miquèou, lou mouestre de naturo,
La boutet touto eu archipoue.
Et lou paure Ai, cargat de la tèsto à la quouet,
En renourian disiet: — Maudicho ingratitude,
Meritariez d'èstre pendudo!!!

LOU RÈINARD, LOU LOUP ET LOU CHIVAU

(Le Renard, Le Loup et Le Cheval)

Un Rèinard, joue encaro, et dedins l' inoucènci;
Mais pamens deja fin, car li vèn de naissènci;
En passau dins un prat descurbe, aperavau,
Que paissiet de fuen vèrt, lou bèou premier Chivau
Qu'aguesse encaro vist. — Malan, la bèllo bèsti!
Faguet tout estounat, merito que m'arrèsti!
Quand l'a bèn allucat s'enva troubar lou Loup,
Plus vieilh, mais plus darud, tambèn fouesso plus gloùt
Et li dis: — Venèz lèou, vous voueli faire vèire
Un animau tant bèou que va poudèz pas crèire;
Quu saup, sera bessai quauquarèn per maugear.
— Vèrai? fet l'autre en rian, hebèn, per m'ouubliger,
Fais-m'un pauc sa pinturo. — Asse anem, sieou pas pintre!
Fet lou Rèinard; tenèz, vias aqueou prat? l'es dintre,
N'es qu'à douis pas d'èicito, anem-li toutèis dous.
En lèis vian, lou Chivau, qu'èro gaire gierous
D'aver de taus vesins, penset battre semèllo;
Pamens lèis esperet en fasèn sentinèllo.
— He! bouen jour, moun ami, li diguet lou Rèinard,
Vous vouliaz enanar? restaz, n'es pas bèn tard.

Souvètariam sacher, tant yeou que moun coumpaire,
Vouestre noum... Cresèz pas que siegue per mau faire,
Siam pas rèn de mouchards; mais vous trouvam tant bèou;
Avès un tant bouen gest eme un tant poulit pèou,
Qu'aurem fouesso plesir de faire counèissenço.
— Messies, dis lou Chivau, que d'esprit n'es pas sènso,
Voulèz sacher moun noum? avançaz-vous, poudèz
Legir coumo mi dien souto mèis quatre pèds,
Mon courdounier v'a mes en ligiblo escrituro.

— Pèr yeou, fet lou Rèinard, sabi pas la litturo,
Sieou l'enfant d'un paysan, m'an jamais rèn appres;
Mais lou coumpaire Loup saup bèn liegir, vèirès
Que v'aura lèou trouba; soun paire, qu'èro mègi.
Pèr nen faire un lettrut lou mandavo au coulègi.
Flattat d'èiço, lou Loup s'approuchet per liegir
Souto un pèd de darrier; mais n'aguet pas lesir,
Lou Chivau li mandet bèn tallo reguignado
Que n'aguet la ganacho estroupiado, engrunado,
Et puis fichet lou camp sènso li dire adieou.
Lèis quatre pèds en l'èr, saunous, plus mouart que vieou,
Mèstre Loup maudissiet sa marrido aventuro,
Quand lou Rèinard li fet: — Segur soun escrituro
Duviet dire èis gournauds: De poou d'estre attrapas,
Mesfisaz-vous dèis gènts quand lèis counèissèz pas!

Et yeou vous dirai mies: quand meme seriaz fraires,
Sèmpe mesfisaz-vous en fèn de gros affaires.

LOU RÈINARD ET LÈIS DINDOUNS

(Le Renard et Les Poulets d'Inde)

Troou aluquar crèto la visto.

Un sero, un vieilh Rèinard, lou mèstre dèis fripouns
Sur d'un aubre aluquavo un troupèou de Dindouns
Que s'èroun ajouquas. — S'escoudoun!... per ma fisto,
Diguet, li voueli faire un tour de moun mestier.
Yeou que sieou lou plus fin Rèinard d'estou quartier
Crèirien de m'escapar?... noun, noun... va pouedoun crèire,
Mais lèis agantarai... li va vau faire vèire.
Adounc, coumo la luno èro à soun plus grand jour,
Et que si li vesiet quasi coumo à miejour,
Lou fenas li faguet millo cascadelettos,
S'enginet millo bounds, millo cabrioulettos.
S'enarquavo en sautant sur sèis pèds de darrier,
Et puis fasièt semblan d'escalar l'amourier;
Puis fasièt vanegar sa quouet; puis si couchavo
Coumo s'èro esta mouart, et subran s'adrèissavo.

Segur auriaz cresu, se v'èriaz trouba aqui,
De vèire lou pierrot de Madamo Saqui,
Vo bèn cèrtènèis gènts que fan sèis simagrèvos
Pèr si far remarquer quand passoun eis Allèyos.
Tambèn, touto la nuech, pèr lou tenir d'amen,
Noun lèis paurèis Dindouns plugueroun un moument.
A forço d'aluquar sa visto s'esglariavo
Et toujours en quauqu'un la cabesso viravo...
Patafloou dessavau!... lou Rèinard lèis preniet
Dins sèis harpiens, et puis, quand lou gus lèis teniet,
Sènso ges de pieta li mangeavo la tèsto,
Et pèr sa prouvisien gardavo tout lou rèsto.

Es ensin que souvènt la vouas d'un charlatan
(Et dins touis lèis mestiers, se sabiaz, nen a tant!...)
D'un pople de gournauds treboulo lèis cèrvèllos
En li blagan toujours de gaudouasos nouvèllos,
Et se lèis bravèis gèns li fan troou d'attentien
Lou gusas meno au bout sa marrido intentien.

LOU SAUVAGI

(Le Philosophe Scythe)

En venènt navigar sur d'aquestèis paragis,
Un Scythe qu'èro réi dins lèis pays sauvagis,
Desbarquet dins Marsilho et l'istet quauque tèms
Pèr apprendre l'usanço et lou parlar dèis gènts.
La civilisatien li dounavo d'enragis,
Charpinavo sur tout... Souvènt aviet resoun:
Quand vesiet proumenar la bouto doou pouisoun;
Quand lèis bournèous doou gaz tant souvènt si crebavon,
Et vingt fes doou jour l'estubavoun;
Quand sentiet lou prefum doou port.
Et que puis si plagniet, ma fisto, aviet pas tort.
Puis, quand visiet de gènts, en plen jour, pèr carriero,

Faire ce que si fa que dedins la sourniero,
 Coumo se degun lèis visiet,
 Viravo la tèsto et disiet:
 — S'èri mèstre de la pouliço
 L'agantarieou l'habit en li d'ian. Aném, isso,
 Eme yeou marchaz oou viouloun!
 Et nen ariet vite un mouloun.
 Sur tant de pourcaries, bèn que fousse sauvagi,
 Quand preniet lou mourbin, ma fisto, èro bèn sagi!
 Mais souvènt si troumpavo, et l'a rén d'estounan.
 Aimavo leis jardins, un bèou jour, en l'anan
 Viguet lou jardinier Tounin que rebroundavo
 Un amourier, pèr lou far bèou,
 Et puis soun pitouet que poudavo
 La trilha davant lou castèou.
 — Mais pèr que leis coupaz? li diguet lou sauvagi
 Que counèissiet déjà l'us de nouestre lingagi;
 Tounin, en que pensaz de rougnar tout aquo?
 Crèsi que pèrdèz lou coco!
 Laissaz dounc faire à la naturo;
 Se l'anaz gastar sa vèrduro
 S'encagnara, vous dounara plus rèn:
 Vouestre mèstre eme vous sabi pas que vous prend!
 Alors li fagueroun coumprendre
 Qu'aqueou bouesc que veniet tant haut
 Suçavo fouesso sènso rèndre,
 Que l'aubre, enequelit, n'en toumbariet malaut,
 Et qu'à la fin mourriet sec coumo de brouquettos
 Pèr l'aver pas vougu coupar quauquèis branquettos.
 Alors diguet: — Coumpres! Mais s'en fouliet de bèn
 Que sachesse menar leis auhres ni lou bèn.
 Fet coumo aquelèis gènts que d'abord vous dien: — Basto
 Nen sabi tant que vous! De retour dins sa casto,
 L'Endian vouguet tambèn rebroundar sèis jardins.
 Coumando èis jardiniers de prèndre sèis picossos,
 Et vague de tailhar branquos pichounos, grossos;
 Auriaz dich que lou tron l'aviet passa dedins:
 Fet poudar tout à mouart. Sèis aubres perisseroun
 Et sèis paysans lou madisseroun.

M'en souvèn qu'en quatre-vingt-noou
 Lèis refourmaires de la Franço,
 Enemis de la vieilho usanço,
 Vougueroun tout faire de noou.
 Garderoun ni pes ni mesuro,
 S'embrounqueroun dins fouesso cas,
 Puis s'entourneroun sur sèis pas
 Pèr laisser garir la blessuro.
 Mais lèis regrèts rèstoun èis couars!...
 An agu bèou dire et bèou faire,
 An revieonda degun, pecaire,
 Et lèis mouarts soun estas bèn mouarts!
 Pople, quand l'estèvo es de caire
 La rego va tout de travès:
 Aquello estèvo, va sabèz,
 Es la lèi de Dieou nouestre paire!

L'ARAPHANT ET LOU SINGE DE JUPITER

(L'Éléphant et Le Singe de Jupiter)

Autrèis fes l'Araphant et lou Rhèinoceros.
Voulèn èstre cadun lou plus fouart, lou plus gros,
S'anavoun battre ensèm, et n'èro pas pèr rire.
Avien tout alesti; quand li vengueroun dire
Que lou Singe de Jupiter,
Mèstre Gilli,,veniet de parèisse dins l'èr,
Et que toutèis courrien pèr fin de l'anar vèire.
Tout d'abord l'Araphant aguet l'ourgueilh de crèire
Que veniet, coumo embassadour,
Vesitar sa grosso grandour.
Tout fier d'aquelo preferènci,
L'espero, et counprènd pas coumo va qu'isto tant,
Pèr far sa coumissien, de demandar l'audiènci.
A la fin lou Singe, en passant,
Va saludar soun Eicelènci.
L'autre cresiet segur que li veniet parlar
Pèr faire adoubar sa garrouilho;
Mais ni n'en diguet rèn, lou laisset barbelar:
Parèi qu'èro pas tèms de far finir sa brouilho:
Que siguem araphant, mousquilhoun vo favouilho,
Fa rèn en aqueou qu'es adhaut,
Davant eou cadun es egau:
Lèis passo-drets soun que sur tèrro.
Coumo lou Singe, dounc, disiet rèn de la guérro,
Eou ninen parlet lou premier
Pèr lou mettre sur lou chantier.
Alors, d'un èr de songeo-fèsto:
— Mon cousin Jupiter, de soun trone de fuec,
Diguet, pourra bèn lèou vèire nouestro batèsto,
Toutèis lèis dieous vèiran bèou juec.
— Que batèsto? fet l'autre en reviran la tèsto.
L'Araphant respoundet. Mais, coumo, sabèz pas
Que lou Rhèinoceros mi disputo lou pas
Et que lèis doues natiens si mescloun de l'affaire?...
Leis counèiszez nouestrèis natiens?...
— Nani, fet l'autre, amount nouestrèis couversatiens
Vhui soun pas sur d'aquo. — Mais que siaz vengut faire?...
Demandet l'Araphant, vargounoux et troublat.
— Siou vengut despartir doux vo tres grans de blad,
Li respoundet lou Singe, entre quouquèis Fournigos.
N'autres soungeam en tout, et pèr vouestreis entrigos
Nen dien encare rèn... bessai nen parlaran...
Adamount lou pichoun es autant que lou grand.

LOU FOUELLE ET LOU SENAT

(Un Fou et Un Sage)

Un jour dessus lou Cours un home qu'èro fouelle
Mandavo d'estoupins à-n-un qu'aviet de sèns,

Aquestou vouldentier l'auriet troussa lou couelle;
Mais qu'es qu'auriet gagna?.. de far rire lèis génts!

Adounc, à soun mourtbin mettèn uno cadeno,
Si reviro et li fa: — Moun ami, t'es degu
Lou prés de toun travailh; vieou que prènes de peno;
Bèn que sieou paure, tè, prènds aqueou miech escu,
Pouedi pas mai dounar. Mais regardo aqueou riche
Que marchò eme sèis gènts et que vèn de passar,
Fais lèou, coussegeo-lou coumo s'aviez lou fiche,
Manquara pas, segur, de ti recoumpensar,
Car a fouesso d'arbies. L'autre prenèn la cavo
Argènt coumptant, li courre et vague de mandar
L'amiravo tant bèn que jamais lou manquavo.
Mais lou richas subran n'aguet qu'à coumandar:
Cinq vo sieix grands varlets empougneroun lou fouell
Et lou zouberoun tant à grands cooups de bastoun,
Que li feroun venir tout son paure corps mouelle
Et toumbet, quasi mouart, aquito en un cantoun.

Lèis michants que de longo au prouchèin fan la guerro,
Soun bèn de fouels, à moun avis!
Si privoun doou bouenhur lou plus grand de la tèrro:
Aqueou de si faire d'amis.
Quand, pèr vouestre guignoun, v'escupoun sa malici,
Gardaz-vous de vous revengear,
Car li gagnariaz rèn: courrez à la justici,
Ello lèis saura gaubegear.

LOU SOULÈOU ET LÉIS GRANOUILHOS

(Le Soleil et Les Grenouilles)

Lou grand calèn d'aquestou mounde,
Que sènso que l'abrèm fa lume tout lou jour,
Et que se l'aviam pas seriam, en plen miejour,
Dins un glas souloumbrous mounte tout si marfounde;
Lou soulèou (virouyem pas mai)
Èis poples bramarèous que li dien lèis Granouilhòs
Fasiet de bèn tant-et-puis-mai,
Bèn que foussoun rampins et touis plens de garrouilhòs.
Quand l'hivèr arribavo eme sèis gros nieoulas,
Lou bouen Soulèou lèis regardavo,
Quasi mouartos lèis revioudavo,
Et l'escooufavo sèis sagnas.
Et puis quand lou printèms veniet sur la naturo
Samenar soun aigagno et sèis tèbos calours,
Li fasiet crèisse ha vèrduro
Touto endimenchado de flours.
Es vrai que l'estieou lèis sagnas si sequavoun:
Mais n'avèm jamais tout... (Sabèm.
Que sur la tèrro l'a mai de mau que de bèn),
Alors lèis Granouilhòs cridavoun,
Contro lou Soulèou charpinavoun
De longo, lou jour et la nuech:
— Nous voou far mourir dins lou fuec!
Fèm vite uno tourre bèn hauto,

Et se li poudèm arribar,
Se fenissèm pèr l'arrambar
A cooups de quèirouns, sènso fauto,
Siam seguros de lou crebar;
Car sa carcasso es vieilho et fau que siet blesido.
Se l'amoussam pas lèou nouestro tèrro est roussido:
Fau que lou mounde entier marche contro aquèou flèou.

Et maugra tant de brams lou bounias de Soulèou
Eis Granouilllos descadranados
Dounavo lèis sesouns, reglavo lèis annados,
Et laissavo enrabiar lèis poples senso quouets
Qu'à forço de bramar gagnoun lèis mausencoues.

Dins lou tèms que la Prouvidènci
(Aquo chasque jour va vesèm),
Pleno de boumta, de prudènci,
Nous fa, nous acclapo de bèn;
L'home de tout rèng, de tout iagi,
La maudisse mai que d'un viagi,
Et pamens sènso s'alassar,
Bèn que li fèm toujours la guèrro,
Nous souffre tant que siam sur tèrro...
Mais, garo après lou trepassar!!!

L'ALLIGANÇO DÈIS GARRIS

(La Ligue des Rats)

Uno Rato aviet poou d'un Gat
Que la teniet d'amen sèmpe sur soun passagi.
Que faire contro aqueou mangeaire devagat?...
Va trouter soun vesin, que passavo pèr sagi,
Èro un vieilh moustachut, bèn nourrit, bèn lougeat;
Garri fier, décourat d'une longo quouet griso,
Et qu'aviet gagna sa mestrise
Bèn tant èro esta coussegeat:
Mais fouesso fanfaroun et que s'en fasiet crèire.
Nouestro Rato, adounc, lou va vèire
Et li conto sa poou. — Vesino, creiguèz rèn!
Li respouende subran lou Garri;
Se vous voou faire quauquarèn,
Quittarem la crotto, l'armari,
Et, pèr far fugir lou coussari,
Touto la natien s'armarèm
Per yeou creigni ni Gats, ni Gatos,
Ni cooups de dènts, ni cooups de pattos,
Ni ratiero, ni trebuquet.
Vau serquar nouestrèis gènts que soun à la despenso;
Et catacan prendrem toutis vouestro desfenso.
Ensin parlet lou farluquet,
Et la Rato, un pauc plus countènto,
Creset d'èstre sauvado... ô, la pauro inoucènto!
Quand un bèou-disur proumettra,
Se voulèz pas courre bourrido,
Coumpas sur ce que vous dira
Coumo sur la plancho pourrido.

La Rato, dounc, lou quitto, et nouestre croyançur
 S'enva tout drech vers l'assemblado
 Dèis Garris, que fasien uno longo taulado
 Dèis soubros d'un repas d'ouou bourges fournissur.
 En arriban dins la despenso,
 Gitet l'espaine de pèrtout:
 — Messies, cridet n'es pas lou tout,
 Lou Roumiau-mangeo-carn coumenço
 De menaçar nouestre quartier.
 Mangeo lèis Ratos vourentier,
 Mais quand n'aura plus ges (car bèn gaire n'en rèsto)
 Lèis Garris auran sur la tèsto.
 Menaço la vesino, atou l'agantara
 Et bèn lèou s'en regalara,
 Se l'anam pas faire la casso.
 Anem, cadun faguem la biassoï
 Armem-si, picossos, coutèous,
 Dailhos, fourquos, bastouns, restèous,
 Et courrèm-li toutèis en rasso.
 Caminarai premier, boutaz, n'aguèz pas poou,
 L'embrigarem do ou premier coup.
 — A resoun! a resoun! subran toutis digueroun,
 Partèm, sera lou coumandant!
 Et sur lou champ s'alestisseroun;
 Nouilhòs, froumagi, pan, dins sèis saquets bouteroun;
 Armo et bagagi, touis cantan,
 Parteroun.
 Quauquèis Ratos, pamens, enemigos doou sang,
 Ploureroun en lèis embrassan
 Adounc, lou coumandant en tèsto,
 Coumo s'anavoun à la fèsto,
 Caminoun en bouen ordre, et cadun decida
 D'arrisquar lou paquet, de jugar de soun rèsto,
 Pèr lèou faire soun compte au Gat.
 Mais Minoun, lou voulur, aviet gaffa la Rato,
 Li rouigavo déjà la tèsto en roundinan.
 Drès que viguet venir la natien rouigo-grato,
 Li courret vite à l'endavant.
 Alors lou blagur coumandant
 En fèn tres-tres gagnet la grato,
 Et toutis sèis sordats nen fagueroun autant:
 Batteroun en retrèto un pauc vite, en quielan.

Ensin; dins sèis premierèis guèrros,
 Lou jouve et vallènt counquerant,
 Quand marchavo en estrangeos tèrros,
 A la tèsto doou pople grand,
 Faset courre coumo de garris,
 Pèr s'encafournar dins sèis barris,
 Lèis Rèis qu'anavo destrounar;
 Mais fet pas tout coumo la fablo,
 Car uno alliganco esfrayablo
 Fenisset pèr l'abasimar!

FIN DOOU LIBRE XII

POÉSIES DIVERSES

Françaises et Provençales

Propres au traducteur HIPPOLYTE LAIDET

Au mois de décembre 1866, le congrès scientifique de France se tint à Aix, et devait aller tenir quelques séances à Nice.

Les sociétés savantes de Marseille décidèrent de prier les membres du congrès de vouloir bien, lors de leur passage dans notre ville, assister à une séance littéraire de bienvenue; ce qui fut accepté avec empressement.

Voici une partie du compte rendu, imprimé par M. Olive.

Après M. Gaston de Flotte, academicien, M. Laidet, membre du Congrès, et de plusieurs sociétés scientifiques et littéraires, chargé de représenter notre idiome local, lit une pièce de vers français dans laquelle sont intercalées deux fables provençales, dont la première est une imitation de La Fontaine, et la seconde son œuvre propre.

LA LANGUE PROVENCALE

Messieurs, on m'a charge, sans beaucoup d'examen,
Et sur ma renommée, hélas! imaginaire,
De vous donner un spécimen
De notre vieille langue mère.
J'ai promis, je vais m'acquitter;
Mais ce savant aréopage,
J'en conviens, me fait hésiter
A me servir d'un tel langage.
Lorsque je vous entends parler ce beau français,
J'applaudis de tout cœur à vos justes succès;
J'admire votre style, où de la rhétorique
Vous semez mille fleurs qui parent la logique,
Et donnent tant de charme à vos brillants discours
Que, pour vos auditeurs, ils sont toujours trop courts.
J'écoute avec bonheur ces vers pleins d'harmonie;
Cette prose, éloquente et douce mélodie!
Qu'un poète éminent, deux magistrats aimés,
Viennent de faire entendre à nos esprits charmés.
J'apprécie, eu un mot, votre langue élégante...
Mais du vrai provençal le vieux parler m'enchanté;
Pour moi Provence oblige, et malgré le latin,
Le grec et le français, fils ingrat et hautain
Qui, sans aucun respect pour son pauvre vieux père,
Le conspué et le hait, eh bien! je le préfère.
Il est de mon enfance un pieux souvenir
Que, plein d'émotions, je me sens revenir:
C'était en provençal que ma bonne nourrice,
Pour apaiser mes pleurs, mon innocent courroux,
Chantait: Nene-souen-souen, qui faisait mon délice,
Et m'endormait heureux, bercé sur ses genoux.
J'aime le provençal pour sa noble origine:
Il est grec et latin plus qu'on ne l'imagine;
Celtique à son départ, il a pris en chemin
Ses lettres de noblesse au consulat romain.
Il est gai, sans façon; quelque peu satirique,

J'en conviens; mais si bon! surtout si véridique!
Il donne la franchise et le goût attrayant
De châtier le vice et les mœurs en riant.

Nous allons donc, Messieurs, toucher à ce langage,
Comme dans un festin l'on goûte au sassenage,
Alors que, sature de mets délicieux,
L'appétit, qui s'endort, devient capricieux.
Enfin, pour démontrer combien il est aimable,
Laissez-moi vous traduire une petite fable;
Elle est de La Fontaine, un vieux et bon ami...
C'est la Cigale et la Fourmi.

Après cette fable.

Quant à v'autres, Messiers, fasiaz pas coumo acot,
Aimaviaz lou travailh, aviaz boueno jouvènço;
Aussi fasèz hounour à la bello Prouvènço,
Car siaz de gros lettrus... et parlaz françiot;
Sentirez jamais la fringalo,
Coumo la fenianto Cigalo
Que si cresiet qu'uno cansoun
Suffis per emplir lou pansoun.

Pauretto bestiolo, pecaire,
Que tiravo de paire et maire
Et toujours feniantegeara!...
Aqueou ques nat pounchut pouou pas mourir carrat,
Et ce que vèn doou baptistéi
Fau que s'envague au cementéri.
Voui, tau paire, tau fieou; maugra vouestre vouilher,
Cresèz-va: lou mourtier sènte toujours l'ailhet.
Quand d'èstre maufatan un home a la marrotto,
Auriaz bèou lou fretar de graisso de marmoto
Lou garirez jamais, sèmpre sera catieou,
Magagnous et pognèn coumo mousquos d'estieou.
Tenez, vous voueli dire encaro aquesto fablo
Que vous destapara sa malici coupablo,
Et proubara ce que vous dieou.
Aquesto es pas de La Fontaino,
L'ai pescado dins moun barquieou;
S'es un pey de mitoun mitèno
Tant-piegi! v'en prendrez qu'à yeou.
M'atroubarez bessai, Messiers, un pauc barjaire;
Mais, que voulèz, sieou vieilh, medecin et Troubaire,
Acot soun tres mestiers que fan l'home enfetaire.

LOU MEISSOUNIER ET LOU MOUISSOUN

(Le Moissonneur et Le Moucheron)

Dins la sesoun
De la mèissoua,
Benet Santoun, lou Mèissounaire,
Brave garçoun,
Pas peginaire,
Un jour fasiet la sisto à l'oumbro d'un bouissoun,

Car èro fouesso las, bèn que gros travailhaire.
Auriet vougu dourmir; mais un maudich Mouissoun,
Flèou doou terraire,
Cousin-zoun-zoun lou zounzounaire,
En li vioulounan sa cansoun
Et lou boustigan de tout caire,
Lou teniet revilhat et... li fichavo un caire.
Benet, coumo soun noum va dis,
Ero un santoun doou Paradis;
Auriet, santaliment, pas caussiga uno mousquo;
Mais l'assassin,
Coumo un oursin,
A grands coups d'aguilhoun li fet venir la fousquo.
— Zoun-Zoun-cousin,
Ai lou pegin,
Fet Benet, garo à tu se moun mourbin espousquo,
Vais-tèn, laissez-mi de repau!
Trufarèou d'aquestou prepau,
Zoun-zoun, sènsò cessar sur soun sèn zounzounavo,
Et de plus bello lou saunavo;
Aviet bèou lou couchar, de longo reveniet
Et de longo lou repougniet.
Lou repougniet bèn tant que la santo bounasso
Doou Mèissounier,
De guerro-lasso
Dounet sa plaço
A l'enrabiado brefounie;
Benet si drèisso et pan!... de sa grosso manasso
Li boujarro un bassèou sènsò mai resounar
Et li lèvo l'envegeo, ensin, de zounzounar.

Meritarien de tallèis arrhos
Lèis escrivans empèsto-narros,
Que quand si metoun à blagar
V'en poudèz plus desempegar.
Avèz bèou dire, avèz bèou faire,
Vous tartiflegeoun de tout caire,
Et, maugra vouestrèis gramacis,
soun de tambourins de Cassis:
Finissoun jamais soun aubado;
En toutis fan sa reguignado...
Meme espragnoun pas lou Bouen Dieou!
Ah! s'érroun èici li dirieou:

— Marrido lingo,
Maudich cousin
Qu'à coups d'esplingo
Tues toun vesin;
Michant, regardo
Ount'es que vas,
Et prènds bèn gardo
En ce que fas...

La Prouvidènci
A sa vengènci:
Dieou pago tard,
Mais pago larg!

Enfin, Messieurs, voilà cette langue honnie,
Que l'on dit aux abois, mourante, à l'agonie.

Vous m'avez tous compris, oui, j'en suis bien certain,
Car vous savez le grec et surtout le latin.
Eh bien! vous le voyez: la langue provençale
N'est point ce qu'on la dit: grossière, triviale;
Elle ne s'enrichit jamais en empruntant...
(Le langage du jour n'en peut pas dire autant...)
Le provençal, fondé sur l'étymologie,
N'a nullement recours à la néologie
Dont on veut le parer. Idiome des champs,
Il peint le naturel de nos bons paysans,
Et tant qu'ils seront là pour féconder la terre,
Leur langage vivra pur dans son caractère.
Dante, nous le savons, refit sans nul égard,
Son idiome enfant... le nôtre est un vieillard
Que l'on doit respecter. Il a son orthographe,
Sa syntaxe, et répugne au joug d'un néographe:
Fils d'un père immuable, antique comme lui,
Nul de nous n'a le droit d'y toucher aujourd'hui.
En dehors du pays qui lui donna naissance
On peut bien le tuer... Mais dans notre Provence,
Malgré les novateurs qui méditent sa mort,
Ce beau parler, Messieurs, ne mourra pas encor.
Demain, quand la vapeur s'élevant vers la nue,
Viendra vous arracher à notre bienvenue;
Quand la locomotive à la brûlante voix
Vous dira nos adieux pour la dernière fois,
Vous irez retrouver cette langue si belle
Dans Nice aux doux hivers, notre France nouvelle,
Où, naïve et sans art, la chanson du berger
Plane dans les parfums qu'exhale l'oranger.
Là, saturés de fleurs, de fruits et de verdure,
Louant, dans ses trésors, le Dieu de la nature,
Vous le remercierez d'avoir, pour le progrès,
Inspiré l'éminent fondateur des Congrès.

Adieu!... rappelez-vous qu'au sein de la Provence
Vous laissez des amis qui gardent souvenance
Des travaux entrepris, pour rendre l'homme heureux,
Par des penseurs profonds, par des cœurs généreux!
Adieu!... lorsque, plongés dans vos puissantes veilles,
Vous en ferez jaillir de nouvelles merveilles,
Sympathiques et fiers nos cœurs tressailliront,
Et pour les proclamer nos voix s'élèveront;
Ainsi dans l'univers l'union fraternelle,
Des savants dévoués rend la gloire immortelle!

STABAT MATER

En 1859, la Revue de Marseille voulut bien insérer dans ses colonnes ma traduction provençale du Stabat Mater, et la fit suivre d'une note très flatteuse pour moi; mais elle me refusa obstinément d'y mettre le latin en regard; ce qui a été fait pourtant, dernièrement, en faveur d'un autre traducteur du Magnificat et du Veni, sante Spiritus, en vers français.
La Sentinelle du Midi, journal de Toulon, n° 2067, a reproduit, à mon insu, ma traduction, avec le texte en regard.

Mon intention étant de prouver, une fois de plus, que le provençal est fils du latin, et peut être aussi concis et aussi énergique que son père, je viens donner à mes lecteurs le feuilleton du journal de Toulon, avec son appréciation, et celle de la Revue de Marseille.

La Maire doulènto istavo
Drecho, aquito, et sengloutavo
Quand soun Fieou pendiet en croux;

Soun amo ero countristado,
Gemissènto, et travessado
D'un coutelas doulèirous.

Ho! qu'èro tristo et transido
L'afligeado et benesido
Maire doou divin enfant!

Tremoulavo, s'espaimavo,
Trazanavo, quand miravo
Lèis penos d'un fieou tant grand.

Quau noun plourariet, pecaire,
Se vesiet doou Christ la Maire
En supplici tant catieou?

Qu'auriet pas l'amo pietouso
En vian la Maire piouso
Tant doulènto eme soun Fieou?

Pèr lèis pecats de sa raço
Vis, souto lou fouit qu'estrasso,
Dins lèis tremens Jesus-Christ;

Vis soun Fieou, doux, tant aimable,
Mourènt, dèsoulat, minable,
Fingu'à rèndre l'esperit.

Ah! Maire, fouen de tendresso,
Fèz que senti sa destresso,
Que plouri de vouestrèis plours!

Fèz qu'aimi d'un couar de flamo
Lou Christ, lou Dieou que tant m'amo,
Pèr que l'agradi toujours.

Ieou vous prègui d'aquo faire:
Fèz trepanar, santo Maire,
Sèis plagos finqu'à moun couar;

Quand eou voou prèndre ma plaço,
Que pèr yeou souffre et trepasso,
Coum'eu que souffri la mouart!

Fèz que, sèmpe endoulentido,
Eme vous, touto ma vido,
Pèr lou Christ rajoun mèis plours.

Vouel'istar, santo coumpagno,
Prochi la croux que vous lagno

Dins lèis plants et lèis doulours.

O dèis Vièrgis la plus bèllo,
Hui noun mi siguès crudélo,
Fèz mi plangir eme vous;

Fèz que pouarti mouart, souffranço,
Passien doou Christ, enembranço
Dèis plagos d'un Dieou tant doux;

Que, plagat de sa tourturo,
Ubri de sa croux tant duro,
Pèr l'amour de vouestre Fieou

Moun couar sigue tout de flamo;
Viergi, detendèz moun amo
Dins lou jugeament de Dieou.

Fasez que la Croux mi garde;
Que la mouart doou Christ m'engarde;
Que sa graci siet moun nis;

Puis, après ma mouart sounado,
Qu'à moun amo siet dounado
La glori doou Paradis.

Ensin siet.

Cette belle traduction du Stabat a été faite par M. Hippolyte LAIDET et publiée par la Revue de Marseille, qui l'offit à ses lecteurs avec cette note précieuse:

Nous croyons faire plaisir aux lecteurs de la Revue en leur offrant cette version provençale du Stabat. L'habile traducteur ne s'est pas contenté de reproduire, avec la plus rigoureuse exactitude, le sens complet del'original; la traduction ne renferme pas plus de strophes, chacune de ces strophes pas plus de vers, chacuu de ces vers pas plus de syllabes que le lexté latin; de sorte que cette traduction pourrait être chantée sur le même plain-chaut ou sur la même musique que le Stabat lui-même: c'est là un véritable tour de force.

La Rédaction

O FILII ET FILIÆ

Garçons et filhos, gènts pioux,
Lou Rey doou Cieou, Rey glourieux,
De la mouart revèn... Jour huroux!!!
Dieou siet lausat!

Mario et Salomé venien,
Eme Madaleno, et cresien
D'embaumar lou corps doou Patient.

Dieou siet lausat!

Doux deis disciples, avertis
Sur ce que Madaleno dis,
Vérs lou mounument `soun partis.
Dieou siet lausat!

Mais Jéan l'apostro, plus jouvènt,
Lou premier arribo en courrèn,
Car Pèire èro pas tant valènt.
Dieou siet lausat!

Vestit de blanc, l'Angi, assetat,
Eis fremos dis: En vérita,
Lou Signour vhui s'es revieoudat.
Dieou siet lausat!

Dins lèis disciples recampas,
Lou Christ vèn, (l'esperavoun pas)
Et dis: Agués toutis la pax!
Dieou siet lausat!

Didymo ausèn faire mentien
Doou Christ, de sa revieoudatien,
Si creset pas ce que disien.
Dieou siet lausat!

Thoumas, aluquo bèn moun las,
Meis pèds et mèis mans clavelas,
Tèis huils sigoun desparpelas.
Dieou siet lausat!

Quand Thoumas aguet visita
Leis pèds, lèis mans et lou cousta,
Fet: Sias moun Dieou ressuscitat!
Dieou siet lausat!

Heroux lèis gents que noun vèiran
Et bèn segur, pamens, crèiran,
Car la vido etèrnalo auran.
Dieou siet lausat!

Dins esto festo doou sant jour,
Siet joyo et lausangis d' amour.
Benesissèm touis lou Signour,
Dieou siet lausat!

De tout aquo... bèn humblamènt,
Devoutamènt, sincèramènt,
Faguèm a Dieou remarcimènt.
Dieou siet lausat!

LA MANGEOUN

CONTE

Lou bastidan Guilhèm, riche, encar d'un bouen iagi,
 Qu'aviet tant d'esperit que lèis grapaus de couet,
 Passavo, cade estieou, lèis nuechs dins lou grattagi,
 La mangeoun li rendiet la vide mauheroue.
 Lou paure!... drès qu'anavo empigne la parpèllo,
 Vetaquit la mangeoun, vetaquit la grattèllo,
 Gratto que gratteras, s'estrassavo la pèou,
 Boumbavo dins soun liech, semblavo un serpentèou:
 Poudiet plus penecar, la tèsto li petavo,
 Et toute la sesoun l'esvèilh lou trementavo.
 Tant, qu'à la fin finalo, un an, que si vesiet
 Sec coumo soun tinèou, que si desglenissiet
 Mandet quèrre à la villo en touto deligènci
 Un Mègi renoumat, et plen d'esperènci,
 D'aquelis que sur tout an pas ges de rivaus;
 Que tirassoun carrosso eme douis bèis chivaus;
 Que, counèissèn lou mau rèn qu'en guèiran la caro,
 Vous tratoun catecan et sènso dire garo.
 Adounc lou Mègi vèn, l'aluco et puis li dis:
 — Avèz uno mangeoun d'himours, à moun avis;
 La bilo vous tremento et vous fa de ravagis,
 Pèr v'en despegoulir foudra fouesso lavagis,
 Et boutaz-vous en trin pèr acot catécan
 Un autre mens sabènt vous diriet qu'es lou sang,
 Lèis nèvis, lou masclun, vo bèn la pituvito,
 Yeou, qu'ai lou guèirar fin, v'ai troubat tout de suite.
 Lou mau s'es achancrit, pèr lou desempegar
 Sieis jours tout adarret vous voueli bèn purgar.
 Adounc, cade matin, prendrez lèis medecinos;
 Aurez l'avisament d'alestir fouesso èysinos
 Per recampar dedins tout acot que farez,
 Et v'en troubarez bèn, boutaz, va sentirez.
 Adieoussias, dins huech jours tournarai pèr vous vèire,
 Et vous atroubarai, segur, net coumo un vèire.
 Lou Mègi dins huech jours revèn, èro un dilun.
 Guilhèm, en lou vesèn, crido, dau bèou plus luench:
 — Eh bèn! ai empassa lèis marridèis poutringos;
 Qu'un effèt que m'an fach! piegi que lèis seringos!
 — Oui? li fa lou dooutour, ha! vous v'avieou bèn dich,
 Acot v'a fach sourtir lou pourridie maudich
 Que vous fasiet grattar... l'a rèn èis medecinos!...
 — Aviaz resoun de faire alestir fouesso èysinos,
 Fet Guilhèm, es tout plen, et de toutos coulours:
 Chicoulat, janne, vèrt... Mais mi gratti toujours!
 — Ha! fet lou medecin, v'avieou predich d'avanço,
 La mangeoun es nèrvoue, vous vau far l'ourdounanço:
 Prendrez douis bèns pèr jour eme fouesso racet,
 Lèis farez coumpousar d'aigo de Maupasset;
 Douis balottos d'oupien lou matin et lou sero;
 Tres soupettos de riz seguidos d'uno pero:
 Fèz acoto et segur que vous grattarez plus...
 Duvèz vèire, moun bouen, que vous ensigni l'us.
 — Mais, Moussu, fet Guilhèm, siaz lou gau de la villo,
 Et pamens m'aviaz dich que souffrieou de la bilo...
 — Vous aremarquo pas, fasèz ce que vous dieou!
 Li diguet lou dooutour; nen sabèz mai que yeou?
 Tournarai mai dilun, vous darai de rhebarbo,
 Et se vous grattaz mai... que mi coupoun la barbo!
 — Que lou bouen Dieou vous ause! alors li fet Guilhem,
 Souffri coumo à l'infèr souffre un paure payèn!

Lou Mègi dins huech jours venguet mai en carrosso,
 Atroubet soun malaut maigre coumo uno rosso,
 Blème coumo un gipas, gielat coumo un limbèrt:
 Basto, mèstre Guilhèm èro au nis de la sèrp.
 — Moun bouen Moussu, li dis, ai sequi l'ourdounanço:
 Lèis balottos, lèis bèns, lou riz sènso pitanço,
 L'aigo de Maupasset, lèis peros, huech grands jours.
 Sieou tout desgargailhat... mais mi gratti toujours.
 — Ah! vous v'avieou bèn dich! la mangeoun es sanguino;
 Vous vau saunar, li fa lou Mègi que devino,
 Deman vous boutarem de sangsug!... — Anaz plan!
 Li crido lou malaut, se mi levaz de sang
 Ma fe de Dieou, Moussu, mi boutaz au susari:
 Vous proumeti segur que siéou pas sanguinari!
 Lou Mègi rebriquet: — Nen sabèz mai que yeou?
 Oui, se voulèz garir, fasèz ce que vous dieou.
 Quand lèis bouenèis saunies qu'ourdouni seran fachos,
 Se vous vieu mai grattar, que pèrdi mèis moustachos!

Guilhèm siguet saunat, sangsugat, l'endeman;
 Mai, lou paure, poudiet plus boulegar la man
 Que pèr s'un pauc grattar.. car toujours si grattavo.
 Lou medecin, vesèn que sa scienci brouncavo,
 Li fet: — Paure Guilhèm, avez lou Diable au corps,
 Vo s'es pas Bèrzebut fau que siet sèis recors;
 An sourti de l'infèr pèr vous dounar la rougno,
 De ma vido avieou vist une tallo besougno.
 Viaz que v'ai devinat... digaz bèn lou vérai;
 Es lou diable, segur, que vous fa aqueou varai.
 — Ho! nani, fet Guilhèm dins sèis rebriquos niaisos,
 Es pas lou diable qu'ai... crèsi qu'es... de punaisos!

JAN ET SOUN AI

CONTE

Jan, en s'entournant de la fiero,
 Aviet croumpa per soun travailh
 Uno bourisquo bèn tant fiero
 Et tant grosso, que pèr carriero
 Cadun crèidavo: Ho! lou bel ai!
 Tout countènt de s'entèndre dire:
 Lou bel ai! davant leis moussus,
 Jan li vouguet mountar dessus
 (La croyo!... vès, la rèn de pire!)
 Mais, coumo faire per aquot!
 La besti l'anavo à l'espalo;
 Fourriet quasiment uno escalo.

Car Jan es pichoun et ragot:
 La cavo es proun empachatievo.
 Se s'atroubavo au cabaret,
 Sounariet tanto Genevieveo
 Pèr si far pouerge un tabouret;
 Mais, oou mitan d'uno carriero
 L'a ni tabouret ni cadiero:

S'oooumens l'aviet quauque bancau!...
 Si viro, es prochi d'un houstau,
 N'en vis v'un. — Eisso mi remounto,
 Dis Jan, bessai sera proun haut
 Sant-Lazare, d'èilamoun d'haut
 Ajudas-mi! Catecan mounto
 Dessus lou banc, puis fa un tau saut.
 Que trepasso de l'autre caire,
 Et bèn nèc si drèisso, pecaire!
 Eme uno grosso boffo oou front,
 En disènt: — Que crènto, qu'affront!
 Sauni doou nas... ho! quinto boffo!
 Es ooutant largeo qu'uno goffo!
 Sant-Lazare, m'avès jugat,
 Es vous que mi fès la cambetto,
 Lou troou es troou: vous ai pregat
 De faire un moument esquinetto
 Pèr m'estirar d'uno briguetto;
 Mais v'avieou pas tant demanda;
 Grand sant, m'avès troou ajudat.

 Sur la mouralo, ieou m'arrèsti:
 La croyo fa pèdre lou sèns;
 Se Jan aviet tira sa besti,
 Auriet pas fach rire leis gènts.

PARODIE DE LA MORT D'HIPPOLYTE

dans

PHÈDRE DE RACINE

ACTE V

SCÈNE VI

Thésée, Théràmène.

Thésée

Théràmène, est-ce toi? Qu'as-tu fait de mon fils?
 Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre.
 Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre?
 Que fait mon fils?

Théràmène.

O soins tardifs et superflus!
 Inutile tendresse! Hippolyte n'est plus.

Thésée.

Dieux!

Théràmène.

J'ai vu des mortels périr le plus aimable,
Et n'ose dire encor, seigneur, le moins coupable.

LE GIGOT

Parodie de La Mort d'Hippolyte

Un riche bourgeois et sa femme, tous deux de bon appétit, sont à table et ont mangé une partie de leur dîner. Ils attendent le rôti qui doit se composer d'un gigot. Ce plat n'arrivant pas, malgré les tintements répétés de la sonnette. Madame se lève et va voir ce qui se passe à la cuisine; un moment après, Fanchette, la servante, paraît à la porte de la salle.

Le Maître.

Ha! Fanchette, est-ce toi? Qu'as-tu fait du rôti? Je te l'ai confié pour le manger plus tendre...
Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre?
Qu'en as-tu fait?

Fanchette.

O vœux tardifs et superflus!
Inutiles désirs, votre gigot n'est plus.

Le Maître.

Bah!

Fanchette.

J'ai vu des époux mourir le plus aimable
Et le gigot mangé par une dent coupable

Thésée.

Mon fils n'est plus! Hé quoi! quand je lui tends les bras!
Les dieux impatients ont hâté son trépas!
Quel coup me l'a ravi? quelle foudre soudaine?

Théramène.

A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il était sur son char; ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés:
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes:
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gemissant à ce cri redoutable.

Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé:
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide:
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes:
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux,
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;

Le Maître.

Mon rôl mangé, comment, quand je lui tends les bras,
Sans lui, me faudra-t-il achever mon repas?
Qui donc me l'a ravi? quelle rage soudaine?

Fanchette.

A peine nous passions la porte, avec Hélène.
Il était sur son plat. Tous vos gens alléchés
L'admiraient en silence, autour de lui rangés...
J'allais vous le porter, lorsqu'une affreuse scène
De la cuisine a fait la plus tragique arène.
Jeannot, le cuisinier, mou époux qu'autrefois
Je voyais plein d'ardeur obéir à ma voix,
L'œil morne, maintenant, et la tête baissée,
Semblait prévoir sa mort dans sa triste pensée.
Un effroyable cri, parti des vieux caveaux,
Des airs en ce moment a troublé le repos,
Et du sein de la voûte, une voix formidable
Répond en miaulant à ce cri redoutable...
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé,
De Minette et d'Azor le poil s'est hérissé.
Cependant, de la cave où sont tous vos liquides,
S'élève ce miaou, miaou, qui nous rend tous timides;
Le bruit monte, il approche, et soudain à nos yeux
Se présente Minot, votre chat furieux.
Le cruel est armé de griffes menaçantes,
Tout son corps est couvert de taches frémissantes;
Indomptable matou, vorace, impétueux,
Sa queue est recourbée en replis tortueux;
Ses longs miaulements disent sa faim, sa rage;
Chacun, avec horreur, croit voir un chat sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui; les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix;

En efforts impuissants leur maître se consume;
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leur flanc poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite;
L' essieu crie et se rompt: l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur; cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle:
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie:
Ils courent: tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
La chatte s'en émeut; Jacquot n'a plus chanté;
Azor, votre épagneul, recule épouvanté.
Tout fuit et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le bûcher voisin chacun cherche un asile.
Jeannot, Jeannot, lui seul, digne d'un sort plus beau,
Arrête les fuyards, saisit son grand couteau,
Court au chat... mais, la peur rendant sa main peu sûre,
Il ne lui fait, hélas! qu'une faible blessure.
De faim et de douleur le matou bondissant
Saute sur le gigot... mais Jeannot, rugissant,
Se retourne et lui lance une bûche enflammée
Qui le couvre de feu, de cendre et de fumée.
Pourtant la faim l'emporte et, sourd à cette fois,
Il ne reconnaît plus ni Jeannot, ni sa voix;
En efforts impuissants mon époux se consume,
Il rugit, il se mord, il sanglote, il écume:
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
La chatte secondant le vieux chat tout cendreur.
A travers l'escalier la peur les précipite,
Le plat tombe et se rompt... Jeannot, qui s'en irrite,
Voit voler en lambeaux son gigot dispersé;
Par la colère enfin il tombe terrassé.
Excusez ma douleur! cette scène cruelle
Sera pour moi, de pleurs, une source éternelle;
J'ai vu, monsieur, j'ai vu ces deux chats allouvis,
Traîner ce bon gigot, puis en être assouvis.
Je veux les rappeler, mais ma voix les effraie;
Ils courent, Jeannot meurt... pour mon cœur quelle plaie!
De mes cris douloureux l'office retentit!...
Leur rage carnassière enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent, non loin des armoires antiques
Où sont les vieux habits de tous vos domestiques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit:
De son généreux sang la trace nous conduit.
Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle; et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu' il referme soudain:
— Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
Prends soin, après ma mort de la triste Aricie.
Cher ami, si mon père un jour désabusé
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,

Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive:
Qu'il lui rende... A ce mot ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré:
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que me connaîtrait l'œil même de son père.

Thésée.

O mon fils! cher espoir que je me suis ravi!
Inexorables dieux, qui m'avez trop servi!
A quels mortels regrets ma vie est réservée!

Théramène.

La timide Aricie est alors arrivée:
Elle venait, seigneur, fuyant votre courroux,
A la face des dieux l'accepter pour époux.
Elle approche; elle voit l'herbe rouge et fumante;
Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante!)
Hippolyte étendu, sans forme et sans couleur.
Elle veut quelque temps douter de son malheur;
Et ne connaissant plus ce héros qu'elle adore,
Elle voit Hippolyte, et le demande encore.
J'y cours en sanglottant, tout le monde me suit.
De son suc savoureux la trace nous conduit;
L'escalier en est oint, les marches dégouttantes
Portent de ses lardons les dépouilles fumantes.
J'arrive, je l'appelle et, me tendant la main,
Jeannot ouvre deux yeux qu'il referme soudain:
Minot, dit-il, m'arrache une bien belle vie!
Prends soin, après ma mort, d'assouvir mon envie,
Fanchette, si le maître un jour, désabusé
Du chat, qui de ma mort doit seul être accusé,
Veut apaiser mon sang et mon ombre plaintive;
Dis-lui que, retenant cette bête captive,
Il l'égorge... A ces mots, mon époux expiré
S'est tordu dans mes bras et n'a plus respiré.
Triste objet, dont les soins de votre apothicaire
N'ont pas su prolonger le destin culinaire!
O Jeannot, cher époux, que ne t'ai-je suivi!
Insatiable chat, toi seul me l'as ravi...
A quels mortels regrets ma vie est réservée!
Madame votre épouse alors est arrivée;
Elle venait, monsieur, affamée, en courroux,
Demander le rôti pour elle et son époux.
Elle arrive, elle voit la place encor fumante.
Elle voit... quel objet quand la faim la tourmente!
Des os souillés, rongés, sans forme et sans couleur,
Elle veut quelque temps douter de son malheur,
Et ne connaissant plus ce bon mets qu'elle adore,
Elle voit son gigot et le demande encore.
Mais trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
Par un triste regard elle accuse les dieux;
Et froide gémissante, et presque inanimée,
Aux pieds de son amant elle tombe pâmée.
Ismène est auprès d'elle; Ismène tout en pleurs
La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs
Et moi, je suis venu, détestant la lumière,
Vous dire d'un héros la volonté dernière,

Et m'acquitter, seigneur, du malheureux emploi
 Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi.
 Mais, trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
 Par un triste regard elle exprime ses vœux,
 Et pâle, défaillante, et presque inanimée,
 Auprès des os sans chair elle tombe affamée.
 Hélène est auprès d'elle, Hélène tout en pleurs
 Lui propose un bifteak pour calmer ses douleurs.
 Et moi je viens, hélas! détestant la lumière,
 Vous dire d'un époux la volonté dernière,
 Et pour venger la mort de mon pauvre Jeannot,
 Demander, à vos pieds, la tête de Minot.

ODE

L'Ode suivante fut envoyée au Concours du cinquième centenaire de Pétrarque. Quoiqu'elle n'ait pas mérité la moindre petite mention, je me permets de l'offrir à mes lecteurs, persuadé de leur indulgence.

ADIEUX A VAUCLUSE

Description Allégorique et Religieuse

Vallis clausa, templum Dei

Vaucluse, adieu! je quitte ton rivage,
 Je m'éloigne, hélas! pour toujours.
 Ton horreur grandiose et ta beauté sauvage
 M'avaient charmé dans mon jeune âge,
 Et je vais loin de toi vivre mes derniers jours!...
 Mais, avant mon départ, permets, beauté sublime,
 Pour la dernière fois, que contemplant la cime
 De tes rochers audacieux,
 Mon regard vole jusqu' aux cieux;
 Et qu'au son de ma faible rime
 Dans un rêve dévotieux,
 Mon cœur, mon esprit et mes yeux
 Plongent avec respect au fond de ton abîme
 Que j'admire en tremblant...
 Puis, reçois mes adieux.

I

Du pied d'un roc superbe, au fond de la vallée,
 Coule et fuit en grondant la cascade isolée,
 Objet de mon amour;
 Site béni du ciel, enseignant à la terre
 A connaître son Dieu malgré l'obscur mystère
 Qui le dérobe au jour.
 C'est un temple sacré construit par la nature,
 Dans lequel Jéhovah veut que sa créature
 Adore sa grandeur;
 C'est un livre mystique, où tout homme qui prie
 Lit des yeux de la foi la sainte allégorie
 Dans toute sa splendeur.
 C'est un flambeau psychique: il propage sa flamme

Au cœur qu'un saint amour nourrit, anime, enflamme
 Comme les séraphins;
 C'est un tableau sublime où la grandeur est peinte;
 C'est notre Sinaï, c'est la montagne sainte
 Où Dieu parle à ses saints.
 Voyez cet antre obscur, mystère impénétrable,
 Océan souterrain d'où l'onde intarissable
 Monte enrichir ce lieu;
 Il rappelle à l'esprit la sainte Providence.
 Ce roc qui des enfers jusques aux cieux s'élance,
 C'est l'image de Dieu!
 En effet: immuable, immense, solitaire,
 Il regarde d'en haut s'agiter sur la terre
 L'homme et ses vains fracas;
 Et son front de granit qui brave vents et foudre
 Pourrait, en s'abaissant, broyer, réduire en poudre
 Ceux qui rampent là-bas!
 Entendez le torrent qui tombe, bondit, roule
 De rocher en rocher, comme un mont qui s'écroule
 Sur ses vieux fondements!
 Peut-on voir sans frémir cette cascade blanche
 Qui rappelle à nos sens une affreuse avalanche
 Et ses mugissements?
 Voyez ces blocs épars suspendus sur nos têtes,
 Tout près de s'ébranler au souffle des tempêtes
 Et de rouler la mort...
 Ce spectacle rappelle à l'âme épouvantée
 Les coups que peut frapper la justice irritée
 D'un Dieu terrible et fort.

II

Parfois l'onde paisible au fond du sanctuaire
 Semble s'être endormie en un lit mortuaire,
 Sans force et sans effets;
 Mais sous l'aspect trompeur de ce profond silence
 Par cent canaux secrets elle coule, s'élance
 Et répand ses bienfaits.
 C'est ainsi que d'un Dieu la grâce précieuse
 Semble fuir, quelquefois, et laisse soucieuse
 L'âme qui vise au ciel;
 Mais aux jours douloureux elle revient puissante,
 Elle coule en nos cœurs, divine et caressante,
 Plus douce que le miel
 Viens, frère, prends ma main, suis -moi dans la vallée,
 La bonté de ce Dieu va t'être dévoilée,
 Regarde autour de nous:
 Vois cette onde qui coule en son lit de verdure,
 On dirait un cantique au Roi de la nature,
 Tant son murmure est doux!
 Mille canaux moteurs de l'active industrie;
 Le verger balsamique et la riche prairie;
 Les troupeaux aux cent voix;
 La douceur du climat; l'heureuse indépendance:
 Tout retrace à nos yeux la paix et l'abondance
 De l'Eden d'autrefois.

III

Vaucluse! ô temple saint, où jadis priait Laure;

Où Pétrarque amoureux, mais pur, sentait éclore
 Ses chants délicieux...
 Cinq siècles ont passé depuis que ce génie,
 Hélas! pliant son aile, a quitté cette vie
 Pour chanter dans les cieux.
 Tandis que toi, Vaucluse, en dépit des orages,
 Mystique monument, tu survis à nos âges
 Comme un divin autel;
 Mais si le grand poète est au séjour céleste,
 Pétrarque est parmi nous, dans son chef-d'œuvre il reste,
 Car la mort n'atteint pas le génie immortel.
 Adieu! si l'Eternel me laisse vivre encore
 Je veux te consacrer, comme au chantre de Laure,
 Ma poétique ardeur;
 Ton image, à mes yeux, sera toujours présente,
 Et toujours de ses vers l'harmonie enivrante
 Vibrera dans mon cœur.

SONNETS

CLARISSE

ou

Une Belle Vie de Femme

A MADAME SOPHIE

Qui m'avait demandé un sonnet

Eh quoi! vous exigez que je fasse un sonnet?
 Tout de bon! mais, mon Dieu! je n'en suis point capable.
 Renoncez à ce vœu, Madame; car, tout net,
 Vainement j'y perdrais un temps considérable.

Je ne pourrais jamais trouver sous mon bonnet
 Ces quatorze grands vers qui font donner au diable.
 Deux quatrains!.. Deux tercets!.. Oh! c'est épouvantable!
 Tantôt, en y songeant, tout mon corps frissonnait.

Allons, n'en parlons plus; ce travail difficile
 Surpasse les efforts de ma muse indocile,
 Et, malgré moi, toujours il serait imparfait.

J'en suis au désespoir! vous obéir, Sophie,
 Serait le seul désir, le bonheur de ma vie...
 Mais attendez... comptons... partbleu, le voilà fait!!!

CLARISSE

LA NAISSANCE

Minuit!.. Tout est paisible et dort sur cette terre
Hors le mari jaloux, le larron, l'adultère,
Et le crime sanglant, noir amant de la nuit,
Qui surpris par le jour s'effare, tremble, fuit...

On veille ici, pourtant; c'est une jeune mère
Qui souffre... souffre encor... patiente... sans bruit...
Pousse un cri déchirant et demande son fruit:
Une fille! ô bonheur! combien elle m'est chère!

Demain un Sacrement, mystère solennel,
Institué pour nous par le Prêtre éternel,
D'une origine impure effacera le vice.

Dès lors tout sera saint dans cet âme d'un jour,
Et les anges du ciel, sous leurs ailes d'amour,
Protègeront la vie et le sort de Clarisse!

ENFANCE

Bien, petite Clarisse, allons, amusez-vous,
Profitez des beaux jours que donne l'innocence!
Ah! vous n'aurez jamais des moments aussi doux,
Le vrai, le pur bonheur nous fuit avec l'enfance!

Pourquoi faut-il qu'un jour, soucieux et jaloux,
L'âge éclaire les yeux de votre intelligence!...
Puissez-vous à jamais conserver l'ignorance
Qui vous fait tant chérir ces hochets, ces joujoux!

Mais tout marche à son but sur cette triste terre!...
Pour obéir aux lois d'un créateur, d'un père,
L'homme doit à genoux prendre et bénir son sort...

Vous ne m'écoutez pas? vous chantez, jeune amie?
Hélas! l'oiseau des bois que le chasseur épie
Gazouille, et trop souvent il dit son chant de mort.

LA VIOLETTE - ADOLESCENCE

Qu'il est doux de cueillir la jeune violette!
Lorsque de ses parfums, prémices du printemps
Elle embaume nos bois au départ des autans.
Et se cache avec soin sous la feuille discrète!

Simple dans ses atours, timide en sa retraite,
A peine elle ose ouvrir ses pétales naissans;
Et voue à la pudeur ses beaux jours innocens,
Dédaignant les succès de la rose coquette.

Telle, dans son aurore, une chaste beauté
N'expose qu'en tremblant à notre œil enchanté
Son esprit ingénu, ses talens et ses charmes.

Que j'aime son regard! sa pudique rougeur!
Et sa décontenance et sa noble candeur,
Qui font qu'à son insu chacun lui rend les armes!

FILLE

A peine elle a seize ans, Clarisse, et dans son âme
A scintillé soudain je ne sais quelle flamme
Inconnue à ses jours d'enfance et de bonheur,
Un sentiment confus s'est glissé dans son cœur...

Au seul penser d'Ernest se colore et s'enflamme
Son joli teint de lis qui peignait sa candeur:
Depuis deux jours son front a connu, la pudeur...
Le dirai-je... l'amour a commencé son drame!

Les folâtres plaisirs, les jeux ont disparu;
Dans ses grands yeux baissés un nuage a couru;
Sa harpe sous ses doigts vibre mélancolique.

Elle n'ose avouer que plaire est son espoir,
Mais on la voit souvent demander au miroir
L'art d'embellir encor sa figure angélique!

FEMME

Les fleurs de l'hyménée ont couronné l'amour;
Clarisse à son époux se donne sans contrainte,
Et la plus chaste ivresse a laissé son empreinte
Dans son sein maternel aussi pur qu'un beau jour.

Ses devoirs, ses enfants la charment tour à tour
Elle aime, elle est aimée, et n'a pas d'autre crainte
Que celle d'ignorer le besoin et la plainte
Du pauvre qui l'adore et bénit son séjour.

Qu'elle est intéressante! on dirait une rose
Ouvrant son sein vermeil sous la main qui l'arrose,
Et conservant encor la fraîcheur du bouton!

Partout j'entends louer son bon cœur, sa belle âme;
Toute bouche sourit en prononçant son nom;
Elle est dans tout son être un modèle de femme!

VIEILLE

Clarisse a bien vieilli!!! mais sous ses cheveux blancs
On aperçoit encor un reflet de sa vie.
Oui, voilà son esprit, presque tous ses talents,
Et ses hautes vertus qui nous fesaient envie.

Tendre et sage Mentor de ses petits enfants,
Elle leur montre au loin la loi qu'elle a suivie,
Et les beaux souvenirs de son âme ravie
Font tressaillir parfois ses membres chancelans.

Mais, hélas! chaque jour épuise sa carrière!...
A ses yeux par degrés se voile la lumière,
Ses oreilles bientôt ignoreront le bruit.

Elle suit sans remords les lois de la nature,
Comme on voit d'un beau jour la clarté fraîche et pure
Baisser et doucement faire place à la nuit!

MORTE

Paix! n'entendez-vous pas le beffoi déchirant?
Ah! pleurez, c'est Clarisse à son heure dernière!
Des rayons d'un beau soir crépuscule expirant,
Son angélique mort nous peint sa vie entière!

Mais l'avide tombeau n'aura que la matière:
Pure amante des cieux, son âme, en nous quittant,
A pris, pour s'envoler, l'aile de la prière,
Et parmi les élus arrive en cet instant.

Repose au sein de Dieu, va! tu seras heureuse;
Car, jusqu'au dernier jour, aimable et vertueuse,
Ta douce piété ne fit que des heureux!

Tu nous fus, ici-bas, un être salutaire;
Tu seras, désormais, notre ange tutélaire,
Et par toi l'Eternel exaucera nos vœux.

LE LIS

Je te salue, ô lis, symbole d'innocence,
D'amour, de pureté! Quand je sens ton odeur,
Saisi d'un saint respect et plein de ta candeur,
J'adore la vertu dans sa divine essence!

O fleur qui couronnas Jésus à sa naissance;

Toi qui nous peins si bien sa bénigne douceur;
J'éprouve à ton aspect un suave bonheur...
Sois béni, doux portrait de céleste espérance!

Comme tu fus rougi du pur sang de la croix,
Tu triomphas de même avec le Roi des Rois:
Que ton sort fut heureux, ah! combien je l'envie!

Tu suivis au tombeau l'Homme-Dieu rédempteur;
Clarisse, en expirant, te choyait dans son cœur,
Et tu l'accompagnas dans l'éternelle vie!

TROIS SONNETS ÉLÉGIAQUES

sur La Mort de MADEMOISELLE LOUISE ***

Noyée par accident dans les Eaux de La Sorgue

A VAUCLUSE

LA TOURTERELLE

Au matin de sa vie, humble, douce et légère.
La jeune tourterelle, aimable sans atour,
Croissait paisiblement sous les yeux de la mère
Qui la couvait naguère au feu d'un tendre amour.

Déjà les tourtereaux venaient au point du jour
Roucouler près du nid que surveillait son père,
Et la vierge candide, ignorant l'art de plaire,
Riait innocemment de leurs chants, de leur cour.

Un soir, trop confiante en son aile incertaine,
L'imprudente s'envole et l'aquilon l'entraîne
Au rapide torrent qui l'engloutit et fuit...

Ah! courons la sauver, s'il en est temps encore!..
Mais non!... l'infortunée, à peine à son aurore,
Comme un songe a passé dans l'éternelle nuit!!!

LE VOYAGEUR ET LA JEUNE MARIE

Le Voyageur

Bonjour, ma belle enfant! dites-moi, je vous prie,
D'où vient qu'à vos côtés, dans la verte prairie,
Mes yeux n'ont point revu cet ange de candeur,
Cette jeune Louise, aimable et tendre fleur?...

Marie

O cruel souvenir pour la triste Marie!
Vos accents ont vibré douloureux dans mon cœur!...
Hé quoi! vous ignorez le sort de mon amie?..
Venez, et de Vaucluse écoutez le malheur:

Voyez-vous ces cyprès que la douleur arrose?
Ils ombragent, hélas! ce frais bouton de rose
Là reposent en paix les vertus, la beauté.

Mais son corps seulement nous échet en partage;
Son âme virginale, au matin de son âge,
De la mort s'exhala vers l'immortalité!!!

NE PLEURONS PAS! ELLE EST AU CIEL

Quand la cloche du glas, dans sa lente volée,
Annonça que Louise allait revivre aux cieux,
Cent voix firent gémir l'écho de la vallée,
Et des larmes de deuil mouillèrent tous les yeux

Des vierges du hameau la troupe désolée
Lui fit un long convoi morne et silencieux;
Un père au désespoir, une mère accablée,
Réclamaient au cercueil ce trésor précieux.

Incrédules humains!... quelle est notre ignorance!...
Quoi, nous pleurons la mort de la pure innocence?
Ah! plutôt déplorons celle du criminel!

Plaint-on un exilé qui revoit sa patrie;
Le nautonnier qui touche à la rive chérie;
Et l'ange qui s'envole au sein de l'Eternel?

APOLLON DEVENU PASTEUR

FABLE DE FÉNELON: APOLLON DEVENU BERGER

Apollon indigné de voir qu'aux plus beaux jours
Le souverain des dieux, du feu de son tonnerre
Troublait l'éclat du ciel et la paix de la terre,
Résolut d'arrêter la foudre pour toujours.
Soudain il prend son arc et ses flèches rapides,
Et les Cyclopes noirs, forgerons intrépide,
Des carreaux fulminans, la terreur des humains,
Dans leurs antres de feu périssent par ses mains.
Tel nous voyons le calme après de longs orages;
Tel, naguère lançant ses laves jusqu'aux cieux,
L'Etna ne vomit plus, froid et silencieux,

De sa bouche enflammée un torrent de ravages.
Pour la première fois la terre, en s'étonnant,
Dans son sein n'entend plus ce bruit toujours tonnant;
Et la mer, sans mugir roule tranquille et pure,
Propice au nautonnier qui dort à son murmure.
Les forges du volcan voient rouiller les métaux
Qu'ont cessé de polir la lime et les marteaux:
Tout est calme!.. Vulcain, surpris d'un tel silence,
Accourt... regarde... ô ciel, ses Cyclopes sont morts!...
Comme un cheval fougueux qui part malgré le mors,
De son cratère éteint, furieux, il s'élance;
Il monte vers l'Olympe et gravit en boitant;
Maudissant sa lenteur, tout poudreux, haletant
Il arrive... écumant de sueur et de rage,
Il denonce Apollon et son sanglant ouvrage.

Jupiter courroucé tourne des yeux hagards
Vers le conseil des dieux tremblants sous ses regards,
Puis s'adresse à son fils d'une voix de tonnerre:
— Je te bannis du ciel, dit-il, va sur la terre,
Cruel! sans le secours de tes coupables mains
Ton char saura fournir sa brillante carrière
Et régler les saisons, la nuit et la lumière!...
Il dit, et Phébus tombe au séjour des humains!
Le malheureux fils de Latone,
Sans or, sans pain, tout contristé,
Cherchait, en demandant l'aumône,
Le seuil de l'hospitalité.
A Phérès, dans la Thessalie
Il parle au prince et le supplie
En l'occupant, de l'héberger;
Admète en pitié le regarde,
Le retient, lui donne la garde,
D'un troupeau... le voilà berger!
Jusqu'à ce jour, grossiers, sans prévoyance,
Les pâtres ne connaissaient rien
Que leur troupeau, leur bissac et leur chien,
Et regardaient avec indifférence
Tout autre bien:
Quelle ignorance!
Mais Apollon
Dans le vallon
Les appelant de la rive lointaine,
Par ses doux chants,
Ses vers touchants,
Assis aux bords d'une fraîche fontaine,
Leur fait goûter le vrai bonheur des champs.
Il chante la saison de Flore
Où se réveillent les amours,
Où la nature se colore
De mille fleurs qu'on voit éclore
Dans ses beaux jours.
Il chante de l'été l'abondante richesse,
Ses jours brûlans, ses tièdes nuits;
De l'automne il chante les fruits,
Et Bachus couronné de pampre et d'allégresse.
Enfin, le froid hiver, fané, fourré, frileux,
Autour de ses tisons appelant à la ronde
Les enfants, les vieillards, les amants..., tout le monde,
Et contant le vieux conte à ses voisins joyeux.

Phébus leur montre encor les plaisirs de la chasse;
Il poursuit avec eux le daim aux pieds légers,
Et fait si bien que les bergers,
Du bonheur connaissant la trace,
Dans leurs prés, leurs bois, leurs vergers,
Sont enviés des rois que la fortune place
Sur le trône et dans les dangers.
Tout est changé sur ces rivages;
Chaque aurore amène un beau jour,
Et ces peuples, jadis sauvages,
Naissent au bonheur à l'amour.
Fuyant la haine et l'imposture,
L'allégresse règne aux hameaux,
Et l'on n'entend d'autre murmure
Que ceux de la cascade pure
Et du zéphir dans les rameaux,
Où gazouille un essaim d'oiseaux
Qui chantent la nature
Avec les pastoureaux.

Alors les Dieux, jaloux d'un sort si plein de charme,
Rappelèrent au ciel Apollon le pasteur...
La fin de son exil fit couler bien des larmes;
En lui l'homme perdit un père, un bienfaiteur!

POÉSIE

Lue Au Cercle Religieux en présence de LL. EE. Les Cardinaux Et LL. GG. Les Archevêques et Evêques venus à Marseille à l'occasion de La Consécration du Nouveau Sanctuaire de NOTRE-DAME DE LA GARDE les 4 et 5 juin 1864.

EXTRAIT DU COMPTE RENDU

Nous ne saurions mieux faire que de reproduire ici cette pièce, qui n'a pu être appréciée que par un public restreint et dont chacun des auditeurs a demandé l'impression.

La Bienvenue

Pontifes éminents de l'Eglise romaine,
Apôtres aux grands cœurs, prélats au fronts bénis,
Soyez les bienvenus!... La cité phocéenne
Tressaille d'allégresse à vous voir réunis.

Soyez les bienvenus aux rives de Provence,
Où les bons Marseillais, par trois cent mille voix,
Joyeux, ont salué votre auguste présence,
Quand vous les bénissiez pour la première fois.

Soyez les bienvenus auprès de ce bon Père,
De ce Prélat pieux qui fait notre bonheur;
Ange de charité, soutien de la misère,
Vouant à ses brebis et sa vie et son cœur.

Soyez les bienvenus au temple de la Garde,
Dont le rude sentier nous montre le chemin
Du Ciel, et d'où Marie avec bonté nous garde,
Protégeant ses enfants de sa puissante main.

Soyez les bienvenus dans l'œuvre qui se nomme,
Avec un saint orgueil, Cercle Religieux,
Où le zèle du vrai, du beau, du bien, à l'homme
Donne des ailes d'or pour l'élever aux cieux.

Soyez les bienvenus dans cette galerie,
Qui dit à tous les yeux éclairés par la Foi,
Que la Religion fait grandir le génie,
L'honore et le protège à l'abri de sa loi.

Soyez les bienvenus!... Mais, hélas! je m'arrête...
Vous arrivez à peine, et vous allez partir
Pour reprendre et porter la pesante houlette,
Qui devient très-souvent la palme du martyr!

Vous nous quittez! Que Dieu vous donne en cette vie
Un ange Raphaël, compagnon plein d'amour
Qui, vous gardant du mal, comme autrefois Tobie
Vous aide à dessiller les yeux fermés au jour!

Vous partez!... Ah! du moins, lorsque le roi des anges
A vos accents sacrés descendra sur l'autel,
Daignez lui présenter l'encens de nos louanges
Et demander pour nous l'esprit qui mène au Ciel!

Dignes Prélats romains, veuillez dire au Saint-Père
Que nos cœurs palpitants brûlent d'amour pour lui
Que Marseille eût été plus heureuse et plus fière
S'il avait présidé les fêtes d'aujourd'hui,

Dites lui, Messieurs, qu'en cette joie immense,
Tout un peuple eût voulu l'admirer à genoux;
Qu'il n'est point de serpents sous les fleurs de Provence
Et qu'il eut pu marcher sans crainte parmi nous!

Mais, où va m'égarer l'espoir et le saint zèle!
Marseille, mon pays, serais-tu destiné
A voir, fût-ce un instant, de la Ville éternelle,
Le Pontife très saint, le Père couronné!

O jour le plus heureux des beaux jours de ma vie!
Hâte-toi d'éclairer cet horizon vermeil!
Délicieux instant! pour notre âme ravie,
Tu serais un prélude au céleste réveil!

Mais non, vous vous devez au trône de Saint-Pierre,
Représentant du Christ, monarque paternel;
Ah! si nous ne pouvons vous conremplir sur terre,
Eh bien! nous vous verrons au séjour éternel!!!

Cette lecture a été suivie de nombreux applaudissements.

LEIS DOUIS GARRIS

Fabla d'Horàço

A Moun ami Crousillat

Lou paùre Garri greù dins sa caùno, pecaire,
Autrèifes counvidet soun farlouquet counfraire,
Lou Garri de la villo: èrout sòcis d'antan.
Bèn qu'estrachan, groussier, pamens lou bastidan,
Quand li veniet quàuqun, quichier vo bèn quichièro,
Li fasiet bouèno caro et pereù bouèno chièro
Autant bèn que poudiet, car èro pas coussu.
Adounc, per regalar soun ami lou moussu,
Souarte seis prouvisiens: de ceses, de pranilhos,
De civado: en un mot, fouèssu maigros mangilhos!
Puis un rouigoun de lard qu'aviet soubrat d'ahier.
En variant vouliet regoustar l'hoste fier
Que, fiquous, tout beou just doou bout dèis dènts, ratavo
Un vieoure descourant: entantou qu'eu rouigavo
Lou cardoun et lou juilh, coucha dins un cantoun,
Per leissar la pitanço en aqueou groumandoun.
A la fin lou patet li fa: — Mais, cambarado,
Que plesir trobes dounc dins ta vido esmarado?
As patienço d'istar sur d'un bauc, dins un bouesc!
Aimaras mies la villo et leis homes, se voues
Venir vèire lou mounde et tout soun avantagi;
Vène, laisso ta cauno et toun roucas sauvagi!
Ami, tout ce qu'es vieou n'a qu'un tèms bèn coumptat;
Que siet grand vo pichoun, degun es exemptat
De la mouart, adounc faut bèn emplegar la vido;
Es que troou courto, anèm, la faguèm pas marrido!
Aro que pouès, jouisse eme leis gènts countènts;
Bessai dins quauquès jours l'y series plus a téms.

Estou resounament mountet bèn tant la tèsto
Doou paure Garri fèr, que, d'uno cambo lèsto,
Sautet fouèro doou trauc coumo un pichoun lapin,
Et nouestreis vieilhs amis subran fèrout camin.

Envejous d'arribar, fouliet veire estèis Garris
Coumo anavount couchous! Quand siguèrout èis barris,
Ero soulèou tremount. Passount d'un pichoun trauc,
Et, sur la negro nuech, intrount dins un houstau
Deis plus riches: l'aviet de tapis d'escarlato,
De liechs de vori blanc... basto, tout ce que flatto
Lou goust deis gros richas; puis, dins mai d'un gourbin
Atroubèrout perèou leis soutros d'un festin
Que s'èro fach la vèilho. Alors, sènso mau traire,
Lou Garri citadin fa couchar soun counfraire
Sur d'un superbe liech, mounte si poout chalar;
Après, pèr lou sèrvir, pèr lou bèn regalar,
Courre, va, vènt, l'adue de carn, de groumandisos,
Et va tasto avant eu per pas far de soutisos.
L'autre, en se mitounant, groumandegeavo, hurous
D'aver changea soun sort per un sort tant courous,

Quand, catacan, un grand chamatan vèrs leis pouartos
Resclantisse, et li douno uno poou deis plus fouartos.
Subran sautoun au soou, courroun, desmemouriats,
Dedins tout lou saloun, coumo dous esglariats...
Mais l'espravan redoublo, ausoun leis chins doou mèstre
Que japoun touis au cooup... poou sur poou...
qu'escooufèstre!
Alors lou fourestier, triman de reviroun:
—D'aquelo vido, dis, coulègo, ai deja proun!
M'en vau... Pouarto-ti ben!... Dins ma cauno, à la couèllo,
Mangi maigre, es vrai; mais ce que mi counsouèlo.
Vivi segur et siau... Trobi qu'acot vaut mies
Que toutis leis fricots que ti boutes au pies!

LA PELLE ET LA PINCETTE

Fable

*...Omne tulit punctum
Qui miscuit utile dulci,*
Horace.

Un soir que, fatigué d'une course lointaine,
Je réchauffais mes pauvres pieds
Engourdis par le froid et presque estropiés,
Car mon maudit métier donne bien de la peine!
Je fus distrait de mon souci
Par un évènement étrange:
Ma Pelle, en tapinois, raisonnait comme un ange.
Ma Pincette parlait aussi.
— Que je te plains, ma pauvre amie!
Disait la dernière à sa sœur;
Je te vois de mauvaise humeur
Et mon emploi te fait envie.
Triste et seulette, dans un coin
Tu restes presque ensevelie
Et tu n'es l'objet d'aucun soin,
Tandis que je fais de mon Maître
Les plaisirs, les distractions,
Lorsqu'il vient, le soir, se remettre
Des rudes occupations
Que son pénible état, chaque jour, fait renaître.

Alors, pour se désennuyer
Et ne songeant plus qu'à lui-même,
Il tisonne dans son foyer;
Car tisonner... c'est son bonheur suprême.
Notre homme, plus content qu'un Roi,
A ses bûches livrant bataille,
Les frappe d'estoc et de taille;
Le feu s'allume... et tout se fait sans toi
Tantôt, la cervelle abîmée
Dans un rondeau dur et scabreux,
Dans une fable mal rimée,
Dans un sonnet malencontreux;
Trouvant avec grand'peine une rime peu riche,

Une triste césure, un trop long hémistiché,
Il croit y réussir bien mieux
Au cliquetis de sa Pincette,
Et je fais jaillir de sa tête
Des vers que l'on trouve... ennuyeux.
Dans ce temps, que fais-tu, ma chère?
Toujours rêveuse et solitaire,
Tu demeures sans nul emploi,
Et moi seule je suis... — Tais-toi!
Interrompt sa sœur la Pelle,
Car tu babilles sans raison
Et lu n'es qu'une péronnelle.
Il est vrai, tu plais au salon,
Mais moi je sers à la cuisine,
Et lorsque le tendre aloyau,
Le canard, la poularde fine
Sont apprêtés par Isabeau,
C'est moi qui garnis le fourneau.

J'apporte de la braise, encore, à la grillade,
A la rouelle, au fricandeau,
Qui ranimeraient un malade
Tout prêt à descendre au tombeau.
Enfin, lorsqu'au mois de décembre
L'aquilon vient dans nos climats,
Suivi des glaçons, des frimats,
Enfermer chacun dans sa chambre,
C'est encor moi qui, tous les soirs,
Garnis chauffe-pieds, bassinoirs
Qui font les délices des femmes,
Et, chose étonnante! ces Dames
Me préfèrent à leurs miroirs.
Maintenant décide en ta tête,
Quoi que tu ne sois qu'une bête,
Qui de nous deux, dans la maison,
A sa sœur devient préférable!...

Messieurs, ma Pelle avait raison:
Que l'utile toujours passe avant l'agréable,
A moins que nous sachions, avec un peu d'esprit,
Les réunir tous deux, comme Horace l'a dit...

Heureux si j'ai mêlé quelque peu, dans mon style,
Pour mes concitoyens, l'agréable et l'utile!!!

FIN DU TOME II.

© CIEL d'Oc – Setèmbre 2004